LA VIE SPIRITUELLE
N° 401 Décembre 1954

SOMMAIRE

LE MYSTÈRE DE NOEL

A.-M. COCAGNAC, O.P. ILS ONT TROUVÉ L'ENFANT OU LA NOËL DES SAINTS 425

Le rayonnement des saints est une grande puissance d'attraction vers le centre où ils vivent. Noël a été pour certains d'entre eux le centre de leur vie et de leur don à Dieu. Le silence de Zacharie après la toute première annonce de la Bonne Nouvelle, l'attente passionnée du vieillard Siméon, les éclairs mystiques de sainte Gertrude, la paix rendue à saint François d'Assise, le départ définitif du P. Chevrier sont autant d'événements dont la méditation nous introduit au mystère de Noël.

Saint GRÉGOIRE DE NYSSE. HOMÉLIE POUR LE JOUR DE LA NAISSANCE DU SAUVEUR.... 461

En fixant la fête de Noël au solstice d'hiver, l'Église entendait s'appuyer sur le symbolisme cosmique de cette date qui marque dans le cycle de l'année l'augmentation du jour et la diminution de la nuit. L'homélie de saint Grégoire de Nysse est l'une des premières à utiliser ce symbolisme et à répondre à la question toujours actuelle : « Pourquoi, après la venue du Sauveur, reste-t-il tant de mal sur la terre ? »

ORNULF RANHEIMSAETER. DIEU NAÎT SOUS UN TOIT..... 468

Le nouvel Adam ne s'éveille pas dans le Paradis, mais dans une caverne, la maison des origines de l'homme. Ce qui nous empêche d'entrer dans cette maison de Dieu, c'est que Dieu y est tellement une Personne qu'il veut nous regarder avec les yeux d'un petit enfant et que, l'accueillir, c'est avoir à nous donner nous-mêmes.

CONNAITRE LES SAINTS

HENRI BERNARD-MAITRE, S.J. SAINT FRANÇOIS XAVIER. 475

Certains biographes de saint François Xavier ont forgé de lui une légende merveilleuse que de nombreux travaux contemporains purifient peu à peu au nom de la vérité historique. Nos lecteurs seront intéressés de savoir où en sont toutes ces recherches et de voir ainsi se dégager le véritable visage du grand apôtre.

CHRONIQUES

APOSTOLUS. LA CRÉDULITÉ CONTRE LA FOI 487

Il arrive que la crédulité soit le masque hypocrite, parfois inconscient, de l'incroyance, ou au moins d'une foi évaporée.

A. PLÉ, O.P. A PROPOS DE LA FORMATION DOCTRINALE DES RELIGIEUSES 490

Nouvelles réalisations, à Rome (Institut « Regina Mundi »), à Montréal (Institut Supérieur de Sciences religieuses) et à Paris (Institut Supérieur de formation doctrinale pour les religieuses et cours par correspondance « contemplatives ») au service de la formation des religieuses.

P. ÉLIE DE LA VIERGE MARIE, O.C.D. LE PÈRE JÉRÔME DE LA MÈRE DE DIEU, O.C.D. 497

PH. DAGONET, O.P. LOURDES AUX YEUX DE LA FOI..... 500

S. J. D'A. BULLETIN BIBLIQUE 502

A TRAVERS LES REVUES

Présence. — Geist und Leben, p. 515.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 521.

ILS ONT TROUVÉ L'ENFANT
ou la Noël des Saints

L'ÉTUDE de Dieu essouffle notre intelligence car elle est faible par nature et obscurcie par le péché. Elle peine pour recueillir dans le miroir brisé de conceptions imparfaites la splendeur de la simplicité divine. La réverbération de la sainteté redoutable consume notre cœur. Certes, Dieu s'est fait homme, mais les révélations du Verbe incarné laissent notre esprit interdit. Les splendeurs de la liturgie, en nous ramenant comme un phare les éclairs du mystère du Christ, sont autant d'éblouissements.

Mais le cœur des saints est une porte qui donne sur Dieu. L'œuvre patiente de la grâce dans leur âme est un miséricordieux invitatoire. Tenter de prendre toutes les dimensions d'un mystère de la liturgie a quelque chose d'un peu fou. Il nous faut accepter la conduite des saints. Le cheminement de la lumière dans leurs cœurs est une voie de confiance : leurs résistances, comme les nôtres, peuvent céder aux poussées de la grâce. Pour eux aussi Dieu a dosé la clarté de sa révélation. Avec une patience incroyable, il leur a fait franchir les portiques et le voile pour les introduire au jour choisi dans le saint des saints de son amour. Il nous est bon de trouver en eux la manifestation de cette longanimité divine devant la torpeur de leurs esprits pécheurs. Il nous est bon de nous persuader que l'Esprit est là, pédagogue

promis par le Christ pour nous enseigner toutes choses. Il est clair que cette révélation des splendeurs de Dieu va de pair avec une purification du cœur, mais ceci est l'œuvre de Dieu ! Notre Dieu est un feu dévorant : il consume pour séparer les scories du pur métal.

Cette patience de Dieu, cette pédagogie inlassable, cette œuvre purificatrice, le livre de la vie des saints est là pour nous en convaincre. A leur école nous pouvons disposer nos cœurs comme ils se préparèrent aux illuminations de la grâce. Au temps des fêtes liturgiques, leur présence nous met en ce recueillement qui attire l'Esprit. Et, puisque Noël vient, demandons à Zacharie, à Siméon, à François, à Gertrude et au P. Chevrier l'intinéraire qui mena de clarté en clarté leur cheminement terrestre jusqu'à l'intime révélation de la bénignité et de l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

ZACHARIE A L'ÉCOUTE DU SILENCE

Il était irréprochable. Il marchait dans tous les commandements et les observances du Seigneur. Il menait une vie tranquille car l'âge finissait par atténuer la grande douleur de sa vie : il n'avait pas d'enfant. Élisabeth était stérile et l'espérance de sa fécondité s'était, avec les ans, affaiblie. Maintenant, c'en était fait : ils vivraient âgés et solitaires le reste de leurs jours. Zacharie avait bien lu dans la Loi le récit de la stérilité et de la fécondité miraculeuse des mères des patriarches, mais il était à cent lieues de penser que chose semblable pût lui advenir.

Il prenait son service au temple selon l'appel de sa classe et remplissait ses fonctions avec la plus grande ponctualité.

Et voici qu'un jour le sort le désigne pour brûler l'encens : il entre dans le sanctuaire du Seigneur. Pris entre la majesté du Dieu très saint et la ferveur de la foule en prière, il frissonne et, tout à coup, un ange du Seigneur lui apparaît. Zacharie est épouvanté, le trouble s'empare de lui, l'effroi le paralyse. La formation sacerdotale et la fréquentation des livres saints ont aiguisé en lui le sens de la transcendance divine. La mémoire des anciennes théophanies bouillonne dans son esprit, le feu du Sinaï et le tourbillon des roues d'Ézéchiel. *On ne peut pas voir le Dieu vivant sans mourir!* Il se souvient de la crainte des patriarches. Il tremble de tous ses membres, mais l'ange lui dit : *Ne crains pas, Zacharie. Ta demande a été exaucée et ta femme Élisabeth t'enfantera un fils et tu l'appelleras du nom de*

Jean. Zacharie, Zacharie, comme ton nom l'indique, Dieu s'est souvenu et *ce sera pour toi une grande allégresse et beaucoup se réjouiront de sa naissance.* Mais l'ange continue, au delà de la satisfaction de son désir, il ouvre à Zacharie la perspective des anciennes promesses : *il sera grand devant le Seigneur... il sera rempli de l'Esprit-Saint dès le sein de sa mère... il aura l'esprit et la force d'Élie... il va préparer au Seigneur un peuple bien disposé.*

Zacharie est ébloui, mais il n'est pas tranquille. L'inquiétude prend le pas sur la peur, il ose demander : *A quoi reconnaîtrai-je cela, car je suis vieux et ma femme est avancée en âge ?* Cette question semble stupide : le seul signe parlant est bien la future fécondité d'Élisabeth ; pourquoi en demander un autre ? Au fond, Zacharie tergiverse : il ne s'attendait pas à jouer un rôle dans l'accomplissement des promesses. Il en est troublé. L'apparition du messager le saisissait tout à l'heure d'une crainte théologale, mais il a peur maintenant du message. L'ange porte un mystère. Zacharie demeure encore en dehors de cette merveille de grâce ; il la considère, inquiet, de l'extérieur. Son regard ne plonge pas au fond de cette révélation de l'amour de Dieu. Les paroles de l'ange ne viennent pas, pour lui, combler une attente brûlante. Une telle espérance eût rendu son cœur attentif, prêt à bondir sur l'objet de son amour. Zacharie dort. Il n'attend pas la consolation d'Israël comme les pauvres de la Bible attendaient le salut. Il n'a pas faim et soif du soleil de Justice. Il craint, il s'étonne, il demande un signe, comme un homme qui reçoit le message d'un ami oublié.

La riposte de l'ange est solennelle : *Je suis Gabriel qui me tiens devant Dieu et j'ai été envoyé pour te parler et te porter cette bonne nouvelle.* Zacharie va recevoir en même temps la lumière d'un signe, la peine d'un châtiment et la grâce d'entrer dans le mystère du salut. Le signe demandé est bien vite accordé. L'humour de l'ange est prompt : *Tu vas garder le silence et tu ne pourras pas parler jusqu'au jour où ceci arrivera.* Ce qui revient à dire : « Cesse de poser d'aussi sottes questions et pour t'éviter ce bavardage, garde

le silence jusqu'au jour où se manifestera le seul signe dont tu aurais dû te contenter : l'accomplissement de mes paroles. »

La peine est lourde. La foule contemple ce muet gesticulant. Elle ne peut manquer de commenter défavorablement cet incident : il n'est point honorable pour un prêtre de sortir agité et muet d'un colloque avec Dieu. Il va être en butte aux commentaires sarcastiques !

Mais Zacharie reçoit, avec le signe et le châtiment, la grâce d'entrer dans le mystère du salut. Sa dernière parole fut une parole de doute, il ne rompra le silence que par le chant du *Benedictus*. Ce qu'il saisissait mal devant l'autel des parfums, il le chantera quand l'esprit l'aura entraîné dans le saint des saints du mystère de Noël. Dans la profondeur de ce mystère, il ira perdre ses craintes et ses inquiétudes, il réalisera que Dieu est capable

> de nous accorder que, *sans crainte,*
> délivrés de la main de nos ennemis
> nous le servions en sainteté et justice
> sous son regard, tout au long de nos jours [1].

Pendant sa méditation silencieuse, Dieu lui a remis en mémoire les paroles du Livre de la Consolation. Les captifs de jadis entrevoyaient au delà du désert d'un nouvel exode le renouveau mystérieux d'un monde « re-créé » par la miséricorde divine. Les paroles de leur prophète étaient la force mystérieuse qui les soutenait dans leur exil :

> Consolez, consolez mon peuple
> dit votre Dieu.
> Parlez au cœur de Jérusalem
> et criez-lui que son service est fini [2].

Une voix criait jadis dans le désert : *Préparez une route pour Yahvé!* Zacharie répond : Ce sera l'œuvre de Jean. *Toi, petit enfant... Tu précéderas le Seigneur pour lui pré-*

1. Lc, 1, 73-75.
2. Is., 40, 1.

parer les voies, pour donner à son peuple la connaissance du salut. Zacharie ne voit pas encore le déroulement concret de cette œuvre de salut, mais la grâce de sa méditation toute illuminée de l'Esprit lui souffle ces versets :

> Œuvre de la miséricordieuse tendresse de notre Dieu
> qui nous amènera d'en haut la visite du Soleil Levant.

Les entrailles de Dieu se sont émues de pitié pour le peuple : la miséricorde du Cœur de Dieu est à l'œuvre. Les beaux textes de la loi et des prophètes révèlent maintenant leurs richesses : voici venu le temps où le peuple élu va être allaité aux mamelles de la consolation divine. Zacharie avait besoin d'une retraite : dans le silence de son châtiment, il est retourné vers les paroles anciennes que Dieu adressait à son peuple par les prophètes : il est entré dans le mystère du salut.

La frayeur du prêtre Zacharie, l'inquiétude du vieillard sceptique se sont évanouies. Zacharie est maintenant disposé à recevoir le Prince de la Paix. Certes, il ne voit pas encore tous les détails de l'incarnation, mais s'il demeure en dehors du plan concret de Dieu, il a pénétré à merveille l'inspiration de son dessein. Au terme de cette aventure, Zacharie adore la miséricordieuse tendresse du Dieu d'amour. Il sait maintenant qu'elle est à l'œuvre. La restauration spirituelle d'un Israël élargi jusqu'aux confins du monde, jusqu'à toucher *les peuples assis dans l'ombre et les ténèbres de la mort,* va commencer par la prédication de ce petit enfant entré dans la vie par un miracle avant-coureur du grand prodige du Salut. Dans le silence, Zacharie a rejoint le fond du mystère du Christ.

SIMÉON

Siméon craignait Dieu, mais sa crainte n'est pas comparable à la stupeur inquiète de Zacharie dans le temple. Il était juste, plein de révérence face à la transcendance divine, mais il attendait la Consolation d'Israël. Pour lui, les chapitres d'Isaïe, des prophètes de l'exil n'étaient pas lettre morte. Il les connaissait par cœur, les retournant dans son esprit et les chantant dans son cœur comme un appel secret à la miséricorde du Dieu vivant.

> Le Saint-Esprit reposait sur lui.
> Le Saint-Esprit lui avait révélé qu'il ne verrait pas la mort avant qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur.
> Il vint au Temple conduit par l'Esprit[3].

Ces trois versets de saint Luc, l'évangéliste du Saint-Esprit, nous permettent d'entrevoir la qualité d'amitié qui unissait Siméon à son Seigneur. C'est en effet les deux grandes caractéristiques de l'amitié que de mettre sa joie à demeurer avec l'ami et d'être le confident de ses secrets. L'Esprit reposait sur lui. Il est dit de Zacharie au contraire que l'Esprit le remplit à l'heure du *Benedictus* : Luc dit de lui qu'il était juste comme Siméon, mais non pas que le Saint-Esprit reposait sur lui. On l'imagine assez bien comme un homme plein de l'Écriture, connaissant parfaitement l'histoire d'Israël, mais à l'encontre des pharisiens, au terme de cette étude, il n'était pas devenu plein de lui-même, il s'était au contraire rempli de l'Esprit. Car si les pharisiens

3. Lc, 2, 25, 26, 27.

décadents lisaient, possédaient parfaitement le texte de la Loi, des Prophètes et des écrits, ils n'en pénétraient pas l'Esprit : le Christ se chargera de le leur dire. Dans la contemplation de la loi, Siméon, au contraire, avait reçu le Saint-Esprit. Il avait compris que le livre de la Consolation et les autres oracles de Dieu étaient des paroles d'amour et il avait répondu par l'amour à ces sollicitations de la miséricorde divine. Il attendait la consolation comme un être impatient de la tendresse de Dieu, gloire d'Israël et lumière des nations. Il ne vivait que de cette espérance car l'Esprit, vivant en lui, attisait son désir à mesure qu'il avançait en âge.

Et l'Esprit lui avait promis qu'il verrait le Christ du Seigneur avant sa mort.

Cette révélation de l'Ami à l'ami a quelque chose de si étonnant que nous ne devrions jamais nous habituer à un tel texte, mais méditer sans cesse la délicatese de Dieu envers ceux qui répondent à son amour. Une telle révélation nous perce un peu le secret des relations de ce contemplatif avec le Dieu d'amour. Siméon se tenait à l'écoute du Seigneur. Siméon était conduit par le Saint-Esprit, le même Esprit le conduira dans le temple pour qu'il reçoive des mains de Marie le fruit de ce même Esprit en la Vierge : le Christ attendu.

Siméon n'a pas de peine à reconnaître le Christ : des années d'attente ont rendu son œil infaillible. Il trouve du premier coup ce que son amour espérait depuis si longtemps. Au nom même de cette attente d'une vie qui résume en quelque sorte l'attente séculaire d'Israël, il vient prendre dans les bras de la Vierge celui qui fut donné au monde comme le prix de son rachat.

Et maintenant Siméon prophétise : d'un seul coup, il va au fond du mystère. Cet enfant est déjà un signe de contradiction : sa seule présence est un jugement car il est la lumière et la lumière ne peut luire dans les ténèbres sans que celles-ci tentent, en vain, de l'étouffer. Siméon rejoint le Prologue de saint Jean. Il rejoint aussi mystérieusement la fin du quatrième évangile en proclamant l'association étroite

de Marie au mystère de son Fils : *ton âme aussi sera transpercée du glaive*. Entre le vieillard aimé de l'Esprit et le préféré du Christ existe une ancienne parenté d'âme, ils sont de la même race.

Siméon s'endort en paix. Il a été comblé par les délicatesses de son Ami. Mais il goûte une joie plus profonde, celle de savoir qu'Israël et les nations sont irradiés de la même lumière, la clarté de celui qui est notre paix car il a détruit le mur d'inimitié qui séparait le peuple élu du reste de la terre.

DIEU SERA TOUT EN TOUS

Le Livre II du *Héraut de l'Amour Divin* s'est vu attribuer le nom de *Mémorial spirituel*, car il représente le noyau primitif de l'œuvre de la moniale d'Helfta. Il est de la main de la sainte. Il garde une incomparable fraîcheur. Sainte Gertrude l'écrivit environ huit années après ce jour où, rencontrant le Christ, celui-ci lui fit passer le seuil de la vie mystique. La sainte demeure encore sous le coup de la grâce, le bouillonnement de son cœur s'exprime en phrases larges et sûres, spontanées certes, mais admirablement ordonnées.

Le Livre IV, au contraire, rassemble des témoignages divers sur la vie intérieure de la sainte : il les ordonne selon la vie liturgique, mais il est bien difficile de discerner ce qui, dans ces textes, est de sainte Gertrude et ce qui relève de la piété attentive de ses secrétaires.

Il vaut donc mieux retourner au « mémorial » pour retrouver la description authentique des grâces que sainte Gertrude reçut en la fête de Noël.

> En cette Nuit très sainte où, dans une adoucissante rosée de divinité, les cieux se sont comme répandus en miel sur la terre, mon âme — toison détrempée sur l'aire de la Charité — s'efforçait de se rendre présente par la méditation à cette naissance divine où la Vierge enfanta, à la manière d'un rayon, un Fils, vrai Dieu et vrai homme, et de s'y montrer serviable par une attentive piété. Presque en un éclair tenant du prodige, je compris comment était offert à mon âme, qui le recevait comme dans son cœur, ce faible petit enfant venant de naître et qui était, certes sans le paraître, le don souverainement parfait, vraiment le don par excellence.
>
> Tandis que mon âme le tenait en elle, elle parut soudain

entièrement se transformer en la même couleur que lui, si tant est que puisse être appelé « couleur » ce qui ne peut être assimilé à aucune qualité matérielle. Alors mon âme eut comme l'intelligence ineffable de ces mots pleins de douceur : « Dieu sera tout en tous », cependant qu'elle se sentait en possession de l'Aimé, reçu au plus intime d'elle-même, et qu'elle se réjouissait que ne lui manquât point cette présence bénie de l'époux aux caresses pleines de charme. Aussi s'abreuvait-elle avec une insatiable avidité à des paroles comme les suivantes, qui étaient comme une coupe de miel présentée par le Seigneur : « De même que je suis la figure de la substance du Dieu Père, par nature divine, ainsi tu seras la figure de ma substance, par nature humaine, en recevant en ton âme déifiée les rayons de ma divinité comme l'air ceux du soleil, et, pénétrée comme jusqu'à la moelle par leur action, tu deviendras capable d'une plus intime union avec moi.

O Divinité, noble baumier — d'où coule de toutes parts la sève de la Charité — épanoui et fleuri au Jardin d'Éternité, et dont la fin des temps verra l'universelle effusion! O vraie puissance invincible de la main du Très Haut! Voici que ce vase si fragile et, par sa propre faute, jeté au rebut, a retenu, sans en rien perdre, une si précieuse liqueur. A coup sûr, il n'est pas de plus clair témoignage de la surabondante tendresse de Dieu qu'elle ne soit pas détournée de mon être qui s'égarait dans les sentiers perdus des vices, et qu'elle m'ait plutôt fait connaître, dans la mesure de ma faiblesse, la suavité de cette béatifiante union [4].

En cette nuit Gertrude reçoit, avec une nouvelle grâce d'union au Christ, la lumière qui lui permet d'entrevoir comment s'opère dans son cœur cette régénération spirituelle. « Je compris comment était offert à mon âme, etc. » Mais Gertrude bénéficie de cette clarté au terme d'une préparation. Elle commente le deuxième répons de Noël et re-

4. *Le mémorial spirituel de sainte Gertrude* (livre deuxième du *Héraut de l'amour divin*) traduit et préfacé par Dom Doyère, Paris, 1954 (IIe partie, ch. VI, pp. 56-57). Cet ouvrage s'impose par la qualité de sa traduction et par les abondantes notes qui permettent de repérer, outre les citations ouvertes, des emprunts implicites à la Bible, à la liturgie ainsi qu'aux Pères.

prend l'image du miel, de la toison de Gédéon pour nous introduire en quelques mots puissants au cœur de cette attente spirituelle : l'âme préparée par la grâce du temps liturgique est en disposition de recevoir « le soulèvement puissant des torrents de douceur où coule le miel de la divinité[5]. » Ce n'est pas le moindre mérite de sainte Gertrude que celui de nous retracer ces itinéraires liturgiques qui mènent l'âme vers de nouvelles rencontres avec le Christ. Le charisme poétique de la sainte lui permet d'entrer de plain-pied dans le secret des textes et d'associer les symboles au gré de l'inspiration qui l'emporte. Elle marque ainsi au chiffre de son âme des textes qu'elle nous rend comme éclairés de l'intérieur par son ardente charité.

Mais en cette nuit de Noël, la Vierge est présente. La méditation de son enfantement virginal, comme le remarque Dom Doyère, c'est la séquence *laetabundus* qu'elle évoque ici.

Sicut Sidus Radium
Profert Virgo Filium.

Comme l'Astre un rayon, la Vierge livre son Fils. Saint Bernard y fait écho de la sorte : « Tel l'Astre qui, sans dommage, laisse échapper son rayon, la Vierge, sans meurtrissure, vient d'enfanter le Fils. » Et la secrète de la Sainte Vierge pendant l'Avent est sous-jacente en ces mots : « Un Fils, vrai Dieu et vrai Homme[6]. »

A l'origine des grâces de sainte Gertrude, il y a souvent une grâce mariale ; ici, elle touche au plus profond du mystère marial : sa maternité divine que prolonge mystérieusement en nous sa maternité spirituelle.

Mais, laissant à d'autres moments le soin d'exprimer les merveilles de cette surabondance mariale, Gertrude, par un acte simple de l'esprit, « presque en un éclair, tenant du prodige », pénètre dans les merveilles de la fécondité divine.

5. Introduction au texte précédent. *Op. cit.*, p. 55.
6. *Op. cit.*, p. 56, note 1.

Les comparaisons de la lumière irradiant et transformant le milieu qu'elle illumine lui permettent de rejoindre l'Épître aux Hébreux : le Christ est pour le Père *le resplendissement de sa Gloire et l'effigie de son Être*[7]... Elle entre ainsi dans les splendeurs de la génération éternelle du Verbe. Cette glorieuse naissance se reproduit aussi, mystérieusement, dans l'âme selon le mode créé de la présence de grâce. De sorte qu'en un clin d'œil la moniale d'Helfta embrasse les grands mystères de la fécondité divine : la naissance éternelle du Verbe, la fructification du sein virginal et la régénération des enfants de Dieu. Elle entend le signifier lorsqu'elle assure qu'il lui fut alors donné de recevoir dans son cœur « le don souverainement parfait », vraiment le don par excellence.

Une semblable grâce lui est réservée pour une autre fête de Noël :

> Le jour de votre très sainte Nativité, je vous pris dans la crèche, faible enfantelet enveloppé de langes, et vous pressai sur ma poitrine où se rassemblaient toutes les amertumes de vos misères d'enfant, comme un bouquet de myrrhe reposant entre mes seins, et, partant, comme une grappe de divine douceur offerte, pressée, à la soif la plus intime de mon âme. Bien qu'il me semblât que jamais il ne me serait possible de recevoir meilleur don, c'est vous-même, vous plaisant souvent à ajouter à un don passé un don plus noble encore, qui daignâtes renchérir sur la surabondance de votre grâce salutaire, de la manière que voici[8].

Elle continue en effet :

> L'année suivante, en effet, le même jour, pendant la messe de minuit, *Dominus dixit,* je vous reçus du giron de la Vierge Mère comme un enfantelet tout faible et délicat que je berçai quelque temps sur ma poitrine, non sans qu'aient joué ici, me semble-t-il, les sentiments de compassion qui m'avaient, avant la fête, incitée à prier très spécialement pour une certaine âme dans l'affliction. Mais, hélas! je dois

7. Heb., I, 3.
8. *Op. cit.*, pp. 74-75.

avouer que, possédant une telle faveur, je ne pus la protéger avec les soins qu'il fallait, mais j'ignore si ce fut un effet d'un juste dessein de votre part ou si c'était votre sagesse unie à votre miséricorde qui en avait disposé ainsi pour que je puisse d'une part prendre conscience de mon indignité et par ailleurs redouter d'avoir commis une négligence en mettant trop de mollesse à me détourner de pensées vaines. En définitive, que faut-il conclure? Vous seul pouvez répondre à ma place, Seigneur, mon Dieu.

Toutefois, ayant rassemblé tous mes efforts pour vous réchauffer de mes caresses aimantes, je constatai mon insuccès jusqu'au moment où je me mis à réciter les prières pour les âmes du purgatoire et les affligés. Elles s'avérèrent efficaces, très spécialement un certain soir où je décidai de commencer dorénavant les suffrages non plus comme jusqu'alors par l'application à mes parents, selon la collecte *Deus qui nos Patrem*, mais aux âmes de vos fidèles, selon la collecte *Omnipotens*, décision qui me semblait vous être plus agréable. Je vis aussi, tandis que je m'appliquais à chanter, que vous trouviez un charme très doux à me voir, à chaque note, diriger mon attention vers vous, de même qu'un chantre qui n'a pas encore l'habitude d'une mélodie la suit avec soin sur son livre.

Que de négligences j'ai montrées en ces circonstances et en d'autres que je savais cependant faites pour votre louange! Je m'en accuse, Père de toute bonté, m'unissant à l'amère Passion de votre tout innocent Fils, Jésus-Christ, en qui vous avez mis votre complaisance, comme vous en avez vous-même témoigné en disant : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances*. C'est par lui que se réalise mon amendement, car c'est lui qui supplée à toute ma négligence[9].

Le premier paragraphe de ce récit mérite une attention spéciale : Gertrude, comme au jour des autres fêtes de Noël, vient encore de recevoir la révélation du Don de Dieu. Elle avoue ensuite quelques faiblesses qui auraient dû ramener la tiédeur et qui devraient encore l'inquiéter. Mais elle ne sait si ces faiblesses sont péché ou œuvre de la Sagesse

9. *Op. cit.*, pp. 75-76.

ncréée. Cette « nescience » volontaire des dispositions cachées de la sagesse lui permet de s'en remettre à Dieu avec une profonde sérénité du cœur. Elle accepte de vivre sur cette frontière indécise sans trop déterminer la part de péché, la part de misères voulues par Dieu pour son bien, et cette attitude se termine par une grâce de paix si profonde qui trouve dans la nuit de Noël son climat normal.

Noël est en effet la fête de la pacification de l'âme : l'apparition de la nature humaine glorifiée dans la personne du Verbe ouvre le règne du Prince de la Paix, cet ordre intérieur qui restaure l'harmonie intérieure perdue par le péché. Noël est un mystère de paix.

Sainte Gertrude a mis le Christ au centre de sa vie. Dans le climat des mystères liturgiques, elle reçoit des grâces qui nous aident à pénétrer l'esprit de ces solennités. La splendeur de la fécondité divine et la paix du Prince attendu impriment dans son âme le sceau de la « resplendissante et toute calme Trinité ».

LA FIN D'UNE AGONIE

Avant la Noël de 1223, François et son ami, le guerrier Jean de Velita entré depuis peu dans l'Ordre de la pénitence, se rendirent à Greccio sur une colline rocheuse percée de grottes. François imaginait déjà une sorte de paraliturgie de la naissance du Sauveur en ce lieu qui, dans son esprit, convenait à merveille pour jouer le rôle des monts de Bethléem.

> Je voudrais célébrer avec toi la prochaine fête du Sauveur et, pour ma part, commémorer sa naissance à Bethléem, de manière à me représenter aussi parfaitement que possible les souffrances et incommodités qu'il endura dès l'enfance pour me sauver. C'est pourquoi je désire qu'à cet endroit de la montagne tu installes une vraie crèche avec du foin et que tu y amènes un âne et un bœuf comme ceux qui tinrent compagnie à l'enfant Jésus[10].

A l'heure de minuit, son ami ayant tout préparé, François vit monter de la vallée les frères de son Ordre qui vivaient dans les ermitages voisins. Les gens du pays les escortaient et tous, portant cierges et torches, faisaient resplendir la nuit. La psalmodie des frères et le chant de la foule s'amplifiaient à mesure que cette traînée de lumière atteignait les derniers lacets du chemin. François, revêtu de la dalmatique, attendait. La messe commença. François chanta l'évangile et annonça la bonne nouvelle de la naissance du Seigneur et tous à l'entendre sentaient couler dans leur cœur

10. I. Celano. Omer Englebert, *Vie de saint François d'Assise*, Paris, 1947, p. 339.

cette rosée céleste que la liturgie de l'Avent promettait déjà depuis de longues semaines. Thomas de Celano nous assure qu'il plut à Dieu de répandre ses bienfaits sur cet endroit : des malades y furent guéris et les animaux domestiques eux-mêmes retrouvèrent leurs forces lorsqu'ils eurent mangé quelques brins de paille de la crèche miraculeuse.

Car, — Jean de Velila le dit à Thomas — le petit enfant, ouvrant les yeux, avait souri au Poverello lorsque celui-ci le prit dans ses bras.

> Cette vision prodigieuse récompensait le zèle du pieux seigneur de Greccio ; mais elle symbolisait aussi l'œuvre admirable accomplie sur terre par celui qui réveilla la foi sommeillante au cœur des hommes, cette foi en Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne, avec le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen! Alleluia! Alleluia [11]!

Le charme de ce récit nous plonge dans le climat de la douce dévotion franciscaine à l'humanité de Jésus-Christ, mais la couleur de ce tableau risque de nous cacher un peu le fond de l'âme de saint François en la fête de Noël de 1223. En cette nuit François reçoit une grande grâce, mais on ne peut pénétrer la profondeur de ce don divin qu'en restant attentif aux événements qui précédèrent et suivirent la nuit de Greccio.

Depuis longtemps son Ordre est divisé. L'essai de Règle de 1221 n'a pas apaisé les esprits. François est farouchement attaché au souvenir de sa communauté primitive, mais de nombreux frères cherchent avec Hugolin une organisation plus solide. En 1223, au Chapitre général de la Portioncule, le cardinal met au point un texte législatif que le pape Honorius approuve d'une bulle : La Règle des frères mineurs est fixée. En faisant disparaître ce que la première rédaction avait parfois d'anarchique, elle supprimait aussi les prescriptions primitives de la pauvreté la plus absolue. Hugolin avait ses raisons, mais François est à l'agonie.

11. I. Celano, 84-87. Bonaventure, X, 7. — O. Englebert, *op. cit.*, p. 341.

Depuis longtemps déjà le poids de la maladie, des jeûnes et des pénitences fatiguait cruellement son corps, mais il connaît maintenant l'épreuve de ce que ses biographes ont appelé la grande tentation. François est crucifié : la volonté de Dieu se manifeste de façon contradictoire. L'appel primitif résonne encore : l'Évangile vécu à la lettre, les rigueurs d'un dépouillement total. Tout ce qui a fait la puissance de son Ordre, il ne peut en douter : cela lui semble aussi solide que du roc, le roc même des paroles du Christ. Voici pourtant que l'Église semble confisquer son œuvre et pour faillir, semble-t-il, à son inspiration première. Mais l'Église ne peut se tromper en cette matière, pense-t-il. S'est-il donc trompé lui-même ? Ce qu'il a vécu dès l'origine n'est-il donc qu'une illusion ? François monte longuement ce calvaire du doute. Il s'isole, dévoré de scrupules et d'angoisse. Tantôt la colère bouillonne en lui, puis vient l'abattement de sa solitude. Il veut soutenir les zélateurs de la primitive observance, mais il recule vite devant la perspective du schisme. Il finira par s'écrier :

> Faites ce que vous voulez! Pour moi, je ne suis plus bon qu'à prier pour mes frères et à leur donner le bon exemple[12].

Mais Claire est là : elle va le prendre par la main, elle obtient de parler avec lui et même de prendre un repas en sa compagnie. Elle le force à parler, à s'ouvrir, elle le sauve du poison de l'angoisse solitaire. Et voici qu'un jour, alors que François priait, une voix lui murmura :

> François, si tu avais la foi, gros comme un grain de sénevé, tu dirais à cette montagne de s'éloigner et elle t'obéirait. — Quelle montagne, Seigneur ? demanda-t-il. — C'est la montagne de la tentation, reprit la voix. — Seigneur, répondit-il, qu'il me soit fait selon votre parole[13].

12. II. Celano, 158. *Legenda antiqua* 86; *Speculum* 81, cité par O. Englebert, *op. cit.*, p. 333.

13. II. Celano, 115. *Legenda antiqua*, 21; *Speculum* 99, cité par O. Englebert, *op. cit.*, p. 332.

Cette réponse lui ouvre le chemin de la paix. Il lui indique la route de Greccio où, dans la nuit de Noël, lui sera fait le don définitif du Prince de la paix. Et lorsque se présente à nous l'image du Poverello berçant l'enfant nouveau-né, il nous faut aller au fond de son cœur et mesurer la profondeur de la paix qui lui est accordée en ce jour à la mesure de l'angoisse qui l'a torturé tout au long de cette année. François a accepté de ne pas savoir où le conduisait la volonté divine et, ce faisant, il a accompli cette volonté. Il est entré dans la nuit de l'agonie avec un amour aveugle, il émerge de ces ténèbres en cette nuit de lumière où la splendeur de Dieu apparaît sur la terre. Mais Greccio n'est qu'une étape de son voyage avec le Christ, l'Alverne en est le terme nécessaire en ce jour; François pacifié par Noël est prêt pour les stigmates.

IL FAUT LA GRACE DE NOËL POUR S'ATTACHER A JÉSUS-CHRIST

La grâce de Noël a illuminé toute la vie de l'apôtre lyonnais. Elle a inspiré son œuvre, elle lui a ouvert le chemin de la sainteté. Noël est pour le P. Chevrier un point de départ, l'appel décisif qui décide de sa vie.

L'abbé Chevrier, en 1856, a trente ans. Son dévouement pendant les inondations de Lyon lui a valu des félicitations officielles du gouvernement. On acclame le vicaire, mais on décore le curé. On proteste, il sourit : « J'aime mieux entendre dire : « Voilà un prêtre charitable, voilà un saint prêtre ! » que : « Voilà un prêtre décoré. » Dieu réserve sa récompense : elle viendra en son temps. Un de ses disciples, le P. Broche, nous assure : « Dieu récompensa bien autrement son serviteur dans la nuit de Noël de cette année. Il lui communiqua des lumières et des joies qui devaient décider de toute sa vie[14]. »

L'abbé Chevrier est devant la crèche en cette nuit où l'humanité et la bénignité du Sauveur viennent d'apparaître. Il est soudain environné par la grâce. La douceur de Dieu fait irruption dans son âme : il entre dans le mystère de l'abaissement du Verbe en sa chair passible : il a l'impression d'entrer dans une nouvelle vie. Il dira souvent plus tard : « C'est la fête de Noël (ou c'est le mystère de l'incarnation) qui m'a converti[15]. »

Quand les saints parlent de conversion, il faut entendre souvent cela de la grâce initiale qui les met au régime du

14. Cité par H. Waltz, *Un pauvre parmi nous*, L'Abeille, Lyon, 1941.
15. C. Chambost, *Vie du Vénérable Père Chevrier*, Vitte, Lyon, 1954.

Saint-Esprit. En fait, des années de fidélité à la grâce préparaient déjà le P. Chevrier à cette profonde transformation spirituelle. Le Père Bruno écrira :

> Je l'ai connu comme vicaire à Saint-André et, dès cette époque, j'ai été étonné de rencontrer un tel esprit sacerdotal et un tel désir de perfection [16].

Certes, la grâce ne se mérite pas, mais de telles grâces tombant dans des âmes préparées produisent des merveilles. La grâce de Noël est pour le P. Chevrier une grâce de lumière et une énergie nouvelle pour suivre *sans retard* la voie qu'il avait choisie dès son jeune âge.

Il semble que lui-même ait eu conscience d'avoir reçu une confirmation de son amour. Il disait en effet à Mlle de Marguerye :

> Ce fut une nuit, pendant que je faisais l'heure sainte, que j'eus de telles lumières sur la pauvreté que ma vie fut désormais *fixée* [17].

Certes, cette grâce touche un apôtre et les visées apostoliques de ses résolutions ne font pas de doute :

> Je me disais : le Fils de Dieu est descendu sur la terre pour sauver les hommes et convertir les pécheurs. Et, cependant, que voyons-nous ? Les hommes continuent à se damner. Alors, je me suis décidé à suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ de plus près pour me rendre plus capable de travailler efficacement au salut des âmes [18].

Il va quitter une forme de ministère paroissial qui ne correspond pas à sa vocation pour laisser libre cours à sa générosité apostolique. En 1865, il écrira encore à l'abbé Gourdon :

> Ce beau mystère de l'Incarnation qui a touché votre cœur est bien vraiment le fondement de notre zèle... C'est ce

16. H. Waltz, *op. cit.*, p. 32.
17. H. Walz, *op. cit.*, p. 32.
18. C. Chambost, *op. cit.*, p. 78.

mystère qui m'a mené à demander à Dieu la pauvreté et l'humilité et qui a fait que j'ai quitté le ministère pour pratiquer la sainte pauvreté de Notre-Seigneur [19].

Mais ceci est la conséquence logique d'une haute grâce mystique. Il s'agit bien d'abord d'une mystérieuse connaissance de la pauvreté et de l'humilité du Christ :

C'est à Saint-André qu'est né le Prado. C'est en méditant la nuit de Noël sur la pauvreté et l'humilité de Notre-Seigneur que j'ai résolu de tout quitter et de vivre le plus pauvrement possible [20].

Il le dira à l'abbé Bousquet :

Je lui ai entendu dire plus tard à lui-même que la raison qui l'engagea à embrasser une vie plus parfaite, ce fut une méditation qu'il fit une nuit sur ces paroles de l'Évangile : *et Verbum caro factum est.* Il en ressentit une impression extraordinaire et prit alors la résolution d'imiter spécialement la pauvreté de Jésus-Christ [21].

Et sœur Marie :

Les anéantissements du Verbe de Dieu, se revêtant de notre pauvre nature pour réparer l'image de Dieu (l'homme) défigurée par le péché, remplissaient son cœur d'amour et de reconnaissance.

Ces paroles, *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous* avaient un charme inexprimable pour son âme... Il datait sa conversion de la fête de Noël 1856, où il reçut des lumières tout à fait particulières sur Notre-Seigneur et sur sa vocation spéciale de former des prêtres pauvres exerçant le ministère paroissial [22].

Le goût spirituel qu'il trouve dans ces mots : *Le Verbe s'est fait chair,* nous fait pressentir la profondeur de sa contemplation. La méditation des anéantissements du Verbe de

19. H. Waltz, *op. cit.*, p. 31.
20. C. Chambost, *op. cit.*, p. 77.
21. H. Waltz, *op. cit.*, p. 3.
22. H. Waltz, *op. cit.*, p. 29.

Dieu (ces mots ont d'ailleurs une sonorité toute bérullienne) n'a rien à voir avec une émotion superficielle : elles introduisent le futur apôtre des pauvres au sein même des mystères de la Trinité. L'abbé Chevrier est ébloui par la pauvreté de Dieu. Le dénuement de l'Enfant, loin de cacher la splendeur divine, la révèle mystérieuse à son cœur attentif. En cette nuit de Noël, le P. Chevrier saisit mystérieusement les richesses de la simplicité divine, richesses qui ne peuvent être saisies que dans la pauvreté de cette simplicité. L'enfant enveloppé de langes n'est pas simplement l'exemple du dénuement évangélique, il est le reflet de la pauvreté de Dieu, de sa divine simplicité.

Certes, nous restons un peu en dehors des lumières de grâce qui vinrent éclairer le pauvre du Brado en cette nuit de Noël. Mais ce pauvre avait l'esprit bien construit. Il nous a livré dans son œuvre, *Le vrai disciple de Jésus-Christ*, quelque chose de sa contemplation. Ce livre, un peu vieilli par tant de détails[23], demeure dans sa structure d'une grande vivacité de pensée : il nous touche profondément. C'est en effet le témoignage d'une âme prise par le mystère de Dieu. Quand le P. Chevrier trouve si aisément les mots pour parler de la *nécessaire rencontre avec Jésus-Christ*, quand il place *l'acte de foi au Christ* au centre de toute vie chrétienne fervente, il se souvient de cette nuit de Noël qui lui révéla par la pauvreté le mystère de l'amour de Dieu. Nous devons lire *Le vrai disciple* à la lumière de cette grâce. Nous donnons ici des passages qui, dans cette clarté, prennent un singulier relief :

IL FAUT UNE GRACE SPÉCIALE POUR S'ATTACHER A JÉSUS-CHRIST

Personne ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire (*Jn*, 6, 44). *Il faut que ce soit Dieu lui-même qui nous fasse com-*

23. L'actuelle édition du *Vrai disciple de Jésus-Christ*, publiée chez Vitte, à Lyon, se permet un certain nombre de corrections du texte original; corrections de détail, certes, mais qui lui ôtent un peu de sa vivacité primitive. Quand nous donnera-t-on l'édition critique ?

prendre sa parole et ce qu'il est lui-même car personne ne sait ce qu'il y a dans Dieu sinon l'esprit de Dieu. L'homme animal et charnel ne conçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu; elles lui paraissent une folie, et il ne peut les comprendre, parce qu'on doit en juger par une lumière surnaturelle (1 *Cor.*, 2, 14).

Nous ne sommes pas capables par nous-mêmes d'avoir une bonne pensée, mais c'est Dieu qui nous en rend capables (2 *Cor.*, 3, 5). *Il faut que ce soit le Saint-Esprit qui nous donne le sens des choses spirituelles et divines et qui nous découvre Jésus-Christ, qui nous donne des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, et un cœur surtout pour sentir et nous attacher à lui. Et si nous sentons ou comprenons quelque chose, il faut savoir que tout bon sentiment, toute bonne pensée de foi et d'amour viennent de Dieu lui-même et l'en remercier...*

... Il faut se faire quelque violence, prier, demander, faire pénitence. Le royaume des cieux souffre violence; il n'y a que ceux qui se font violence qui y entrent (*Mt.*, 11, 12).

Quels sont ceux qui comprennent ces choses? Les petits, les humbles, ceux à qui Dieu daigne les faire comprendre par sa grâce.

Sentez-vous naître cette grâce en vous? C'est-à-dire, éprouvez-vous un attrait intérieur qui vous pousse vers Jésus-Christ? Un sentiment d'admiration pour Jésus-Christ, pour sa beauté, sa grandeur, sa bonté infinie qui l'a porté à venir à nous; sentiment qui nous touche et nous porte à nous donner à lui. Un petit souffle divin qui nous pousse et qui vient d'en haut, ex alto; *une petite lumière surnaturelle qui nous éclaire et nous fait voir un peu Jésus-Christ et sa beauté infinie. Si nous sentons en nous ce souffle divin, si nous apercevons cette petite lumière, si nous sommes attirés tant soit peu vers Jésus-Christ, ah! cultivons cet attrait, faisons-le croître par la prière, l'oraison, l'étude, afin qu'il grandisse et produise des fruits et disons avec l'époux des cantiques:* Trahe me post te, Curremus in odorem unguentorum tuorum.

Voulez-vous être à Jésus-Christ? Éprouvez-vous le désir d'être à Jésus-Christ? A qui voulez-vous être, si vous n'êtes pas à Jésus-Christ?

Si nous avons cette grâce, nous devons aussi entendre l'appel de Jésus-Christ en nous. *Viens, suis-moi. Je suis la sagesse, je suis ton Maître.* Ego Magister. *Je suis la voie, la vérité et la vie. Suis-moi, je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. Je suis venu apporter un feu sur la terre, et que désiré-je sinon qu'il brûle?*

JÉSUS-CHRIST NOUS APPELLE A LA PERFECTION

C'est à la perfection que Jésus-Christ nous appelle, à devenir de véritables disciples. Les grâces particulières dont nous avons été l'objet nous le prouvent assez clairement: grâces de choix, vocation spéciale, soins tout particuliers de la Providence, spirituels et temporels, tout nous engage à suivre Jésus-Christ dans sa vie parfaite. D'ailleurs, c'est là notre but, et je ne demande rien tant, sinon que vous répondiez à l'appel de Notre-Seigneur et au nôtre. Si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. Ne fermez pas l'oreille à sa voix. Quel malheur de ne pas répondre à l'appel de Dieu!

Nous devons lui répondre avec joie. — Ecce adsum. Ecce ego. *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. Seigneur, à qui irais-je? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Vous êtes ma lumière. Vous êtes ma voie, ma vie, ma sagesse et mon amour.*

Je vous suivrai, Seigneur, partout où vous irez. Je suis prêt à mourir avec vous. Je donnerai ma vie pour vous. J'irai en prison, à la mort. Vous êtes mon roi, mon chef et mon maître.

Seigneur, si vous avez besoin d'un pauvre, me voici. Si vous avez besoin d'un fou, me voici. Me voici, ô Jésus, pour faire votre volonté. Je suis à vous. Tuus sum ego.

Sainte folie du véritable disciple de Jésus-Christ. Les sages du monde sont fous. Folie de l'amour de Jésus-Christ.

Saint François disait: On dit que je suis fou. Mais n'êtes-vous pas fou, Seigneur, vous qui vous êtes laissé lier et mener par l'amour? C'est le propre de l'amour d'être fou. Folie dans la charité. Sainte Folie des saints: saint Vincent de Paul qui se fait prisonnier à la place d'un forçat. Jacopone qui court les rues et s'écrie: l'amour n'est pas aimé! Folie dans la pauvreté et la mortification: saint François d'Assise.

★ ★ ★

Le silence de Zacharie, l'attente passionnée de Siméon, les éclairs mystiques de Gertrude, la paix rendue à François, le départ définitif du P. Chevrier sont là pour nous arrêter devant le mystère du Christ au jour de sa naissance. La vie des saints ne fait pas qu'édifier, si l'on donne à ce terme le sens étriqué qu'on lui prête trop souvent. Elle illumine notre intelligence pour nous entraîner ainsi dans le secret du Christ. Nous ne devons pas imiter les saints en calquant leurs gestes, mais pénétrer d'abord l'intime de leur âme. Nous pouvons saisir furtivement un reflet de la clarté de la grâce qui leur fut accordée. Cet éclair est souvent une nouvelle découverte du Christ qui ouvre en nous la source d'un don plus total.

fr. A.-M. COCAGNAC, O. P.

HOMÉLIE

POUR LE JOUR DE LA NAISSANCE DU SAUVEUR

Cette homélie est sans doute l'une des premières prononcées en Orient à l'occasion de Noël. Cette fête, en effet, ne s'est introduite que tardivement en ces régions, au cours de la deuxième moitié du IV^e^ siècle.

A cette époque, les vieux dieux païens ne s'avouaient pas encore vaincus ; la religion cosmique, le culte du soleil et des étoiles, gardait une emprise profonde sur les âmes. Des mythes étranges, d'origine orientale le plus souvent, paraissaient encore séduisants aux yeux d'un grand nombre. Pour faire échec à ce paganisme sans cesse renaissant (n'oublions pas que saint Grégoire est le contemporain de Julien l'Apostat), l'Église tenta de substituer ses propres solennités aux anciennes fêtes astrales. Ainsi l'Épiphanie, fête des « Lumières » par excellence, prit la place d'une solennité célébrée à l'occasion du rallongement des jours et consacrée à Dionysos. De même, Noël, fête de la naissance du vrai « Soleil de Justice », se substitua à une fête en l'honneur du *Sol Invictus*.

Aussi ne devons-nous pas être surpris d'entendre les Pères de l'Église, dans leur prédication, présenter le mystère de Noël comme un mystère cosmique. Saint Grégoire, par exemple, dans un passage de son homélie sur la naissance du Sauveur, dont nous donnerons ici la traduction, développe le thème significatif du solstice d'hiver. Déjà, dans le *Traité contre Apollinaire*, ce thème se trouve esquissé, tout au moins insinué :

Nous disons que Dieu, immatériel, invisible, incorporel par na-

ture, par une « économie » miséricordieuse envers les hommes, à la fin de la consommation de l' « univers, alors que le mal avait atteint son sommet, s'est uni à la nature humaine pour la purifier de son péché, tel un soleil qui pénètre dans une caverne obscure et qui par sa présence lumineuse dissipe les ténèbres (P. G., 45, col. 1180 BC)[1].

Cette idée est reprise et longuement développée dans la lettre quatrième adressée à Eusèbe (P.G., 46, col. 1025-1028), saint Grégoire se demande :

Pourquoi le Christ s'est-il incarné au moment de l'année où les nuits sont les plus longues ?... C'est ce fait lui-même, répond-il, qui va nous en livrer l'explication. La nuit, en effet, est le symbole du péché. La longueur des nuits signifie donc que l'humanité s'était profondément engagée dans le péché, si profondément même qu'elle ne pouvait par ses seules forces revenir à la lumière, c'est-à-dire au bien. Le Seigneur dut donc s'incarner pour la secourir et la sauver. Alors devant les progrès de la justice, le mal recula comme devant l'allongement des jours les nuits décroissent.

Ce symbolisme du solstice d'hiver va encore permettre à saint Grégoire de répondre à une difficulté souvent présentée par les ennemis de l'Église. « Pourquoi Dieu a-t-il tant attendu pour sauver les hommes ? » La solution qu'il propose dans l'homélie sur Noël rejoint celle qu'il présente dans le *Discours catéchétique* :

Lorsque le vice fut arrivé à son comble et qu'il n'y eut plus aucune sorte de perversité qui n'eût été osée par les hommes, alors Dieu se mit à soigner la maladie non pas à son début, mais dans son entier épanouissement, pour que le traitement pût s'étendre à toute l'humanité (*Orat. cat.*, XXIX, 4).

« Mais pourquoi en ce cas, objectent à nouveau les adversaires qui refusent de s'avouer défaits, reste-t-il encore tant de mal sur la terre ? »

1. *Oratio in Diem Natalem Christi*, P.G., 46, col. 1127-1150. — Bien que cette homélie soit rangée dans la Patrologie grecque parmi les œuvres douteuses, les auteurs modernes la considèrent de plus en plus comme authentique.

La réponse de saint Grégoire dans son homélie reprend également celle du *Discours Catéchétique*. Ici et là, il se contente de la même comparaison, celle de la destruction d'un serpent. La queue en effet ne survit-elle pas à la tête ? De même le Christ a vaincu le Dragon, c'est-à-dire le diable, il a « tué le mal dans sa tête », mais nous assistons aux derniers soubresauts de la Bête.

Dans un autre passage de la même homélie, dont nous donnerons aussi la traduction, saint Grégoire propose une interprétation symbolique de chaque détail de la crèche et de chacune des particularités de la naissance du Sauveur ; tentative intéressante, bien conforme du reste à l' « esprit » des Pères. Le lecteur moderne toutefois risque d'être quelque peu déconcerté par cette exégèse subtile ; peut-être aussi sera-t-il surpris des libertés que saint Grégoire prend avec l'Écriture. Mais il saura reconnaître, pensons-nous, la richesse théologique de cette prédication. Il relèvera aussi une allusion à un « mythe » platonicien bien connu, celui de la caverne. Réminiscence facile certes, mais qui ici vient tout naturellement. Saint Grégoire de Nysse, en effet, fut parmi les Pères de l'Église celui qui parvint à assumer le plus heureusement dans son œuvre les valeurs de l'hellénisme.

Voici le jour qu'a fait le Seigneur, exultons d'allégresse et réjouissons-nous.

En ce jour, les ténèbres commencent à diminuer et, devant les progrès de la lumière, les frontières de la nuit reculent. Ce n'est pas par hasard, frères, que de telles choses arrivent en la fête où la vie divine se manifeste aux hommes. Mais par ces phénomènes visibles, la nature révèle un mystère à ceux qui y prêtent attention, un peu comme si elle élevait la voix et apprenait à ceux qui sont capables de l'entendre la signification, lors de la venue du Seigneur, de la croissance du jour et de la diminution de la nuit.

Il me semble l'entendre me parler ainsi : « Toi qui prêtes attention à ces phénomènes, songe que par eux quelque chose de caché

t'est révélé. Tu vois la nuit parvenir à son extrême limite, arrêter son mouvement et revenir en arrière. Entends cela de la sombre nuit du péché : elle avait grandi et par l'invention de tous les vices atteint le comble de la malice. Aujourd'hui, sa progression est arrêtée, si bien qu'à partir de maintenant elle va diminuer puis disparaître.

Tu vois les rayons de la lumière devenir plus denses, et le soleil plus haut que d'habitude. Entends cela de l'apparition de la vraie lumière, venant éclairer le monde des rayons de l'Évangile.

Et si quelqu'un te demande pourquoi le Seigneur n'est pas apparu dès l'origine, mais a attendu la fin des temps pour faire grâce à l'humanité en manifestant sa divinité, tu répondras bien en disant que celui qui a voulu se mêler à la vie des hommes pour détruire le péché devait nécessairement attendre que le mal enraciné par l'Ennemi ait poussé. C'est alors seulement, comme le dit l'Évangile, qu'il mit la cognée à la racine. *Du reste, que font ceux qui s'adonnent à l'art de la médecine? Tant que le corps est brûlé de fièvre et que celle-ci ,en vertu de ses principes naturels, ne cesse de croître, ils laissent libre cours au mal jusqu'à ce que celui-ci ait atteint son plus haut point, et ils refusent même au malade le soutien de toute nourriture. Mais dès que la maladie s'est stabilisée et que tout le mal s'est montré, ils font alors usage de leur art. De même, le médecin des âmes malades a attendu que le mal du péché qui s'était emparé de la nature humaine se fût tout entier manifesté, de crainte que s'il n'avait soigné que ce qui était visible, quelque chose de caché ne fût resté non guéri.*

Aussi, ce ne fut pas au temps de Noé, où l'iniquité avait corrompu toute chair *que le Seigneur se manifesta pour apporter la guérison : la pousse du vice des sodomites n'était pas encore sortie de terre. Ce ne fut pas non plus lors de la destruction de Sodome, car dans la nature humaine beaucoup d'autres vices restaient encore cachés. Où était alors l'impiété de Pharaon? et la malice intraitable des Égyptiens? Quand parut la malice des Égyptiens, le « Restaurateur » de toutes choses ne jugea pas encore qu'était venu pour lui le temps favorable de se mêler au monde. La folie des Israélites devait d'abord devenir évidente. Il fallait qu'apparût l'empire des Assyriens, avec l'orgueil, jusque-*

là caché, de Nabuchodonosor. Il fallait encore que la « racine diabolique » suscitât le meurtre des justes comme une plante vicieuse et épineuse. Il fallait enfin qu'éclatât la rage des juifs contre les « saints de Dieu », ces juifs qui tuèrent les prophètes, lapidèrent les envoyés de Dieu et osèrent même, au milieu du temple et près de l'autel, porter une main sacrilège sur Zacharie. A cette liste des plantes vicieuses, que l'on ajoute le meurtre des innocents par Hérode.

Mais quand se fut manifestée toute la puissance du mal sortie de cette racine corrompue et qu'elle se fut épanouie de façon luxuriante dans les inventions de ceux qui, à chaque génération, se rendirent célèbres par leur vice, alors, comme le dit saint Paul aux Athéniens, Dieu, sans tenir compte de ces temps d'ignorance, aux derniers jours, se manifesta. Quand il n'y eut plus personne pour comprendre Dieu, ni le chercher, quand tous les hommes se furent égarés et pervertis, quand tout eut été enfermé dans le péché, que l'iniquité abonda, que les ténèbres du vice eurent tout obscurci, alors se manifesta la grâce, brilla la vraie lumière ; alors apparut le « Soleil de Justice » à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Et, revêtant la chair de l'homme, le Seigneur écrasa de son pied les têtes multiples du dragon, les jeta à terre et les foula.

Et que personne, prenant prétexte de ce qui se passe actuellement dans le monde, ne nous soupçonne de mentir quand nous assurons qu'aux derniers jours le Seigneur fit resplendir sa grâce. Peut-être, en effet, quelqu'un objectera que celui qui a attendu jusqu'à ce que le mal soit devenu visible pour pouvoir arracher sa racine dans son entier épanouissement, a dû l'enlever totalement, de telle sorte qu'il n'en restât rien. Or présentement, meurtres, vols, adultères, et les autres crimes, tous sont osés...

Eh bien, que celui qui leur prête attention résolve lui-même son doute à l'aide d'un exemple familier. Quand on détruit les serpents, n'observe-t-on pas que le reste du corps ne meurt pas en même temps que la tête, mais que, bien après que celle-ci soit tuée, il vit encore de sa propre vie et n'est pas privé de mouvement ? Il en fut ainsi lors de la destruction du Dragon. Ce monstre était devenu énorme puisqu'il s'était engraissé à chaque génération humaine. Lorsque le Seigneur écrasa sa tête, c'est-à-dire

la puissance inventive du mal, qui elle-même comporte de multiples têtes, il négligea le reste du corps afin que le mouvement de la bête morte laissât encore à ceux qui viendraient après une occasion d'exercice. Que faisait la tête écrasée? C'était elle qui donnait le mauvais conseil qui conduit à la mort, qui mordait l'homme pour lui injecter le venin mortel. Donc celui qui détruisit l'empire de la mort brisa, comme le dit le Prophète, la puissance qui se tenait dans la tête du serpent. Mais le reste du corps demeure répandu dans le genre humain, tant que l'humanité sera soumise aux remous des vices, et les écailles du péché rendent pénible cette vie. Cependant, privé de sa tête, il est déjà comme mort. Et quand le temps sera passé, à la fin du monde que nous attendons, alors s'arrêteront tous ces mouvements et l'extrémité de la queue de l'Ennemi, c'est-à-dire la mort, sera à son tour détruite. Ainsi le mal sera entièrement effacé quand la résurrection rappellera tous les hommes à la vie. Les justes auront part immédiatement au repos céleste, mais ceux qui se seront rendus coupables de péchés seront livrés au feu de la géhenne.

L'heureuse annonce des anges nous invite à revenir en esprit à Bethléem et à contempler les « mystères » de la grotte. Quels mystères? Un bébé emmailloté de langes et couché dans une crèche; la mère, toujours vierge et toute pure prenant soin de son enfant.

Redisons, nous les bergers, la parole du Prophète : Comme nous l'avons entendu dire, ainsi avons-nous vu dans la Cité du Seigneur des Armées, dans la Cité de notre Dieu.

Ces événements se sont-ils déroulés par hasard? Est-ce sans raison qu'ils nous furent rapportés? ou bien cette histoire présente-t-elle un sens? Que signifie cette descente du Seigneur dans une grotte, son repos dans une crèche? Pourquoi est-il entré dans le monde au temps de l'établissement des impôts?

N'est-il pas évident que, de même que pour nous arracher à la malédiction de la Loi, il s'est fait lui-même, pour nous, malédiction, et qu'il a pris sur lui nos « meurtrissures » pour nous en guérir, *ainsi il s'est soumis à l'impôt pour libérer l'homme des durs liens qui le soumettaient à l'impôt de la Mort.*

Vois-tu la grotte où le Seigneur fut mis au monde? Comprends

qu'elle signifie cette vie obscure et souterraine des hommes en laquelle est né celui qui s'est manifesté à ceux qui marchaient dans les ténèbres et restaient assis à l'ombre de la mort. *Il est enveloppé de langes, lui qui a pris sur lui les liens de nos péchés. C'est dans une crèche, la demeure des animaux, qu'est né le Verbe, pour que* le bœuf connaisse son possesseur et l'âne, la crèche de son maître. *Le bœuf est le symbole de celui qui est assujetti à la loi; l'âne, l'animal fait pour porter les fardeaux, le symbole de celui qui est chargé du péché du culte des idoles. Du reste, la nourriture ordinaire des animaux n'est-elle pas le foin?* Tu fais germer l'herbe pour les troupeaux, *dit le Prophète. Mais la créature raisonnable se nourrit de pain. Aussi est-ce dans une crèche, demeure des animaux sans raison, que s'est reposé le* pain de vie descendu du ciel, *afin que les créatures privées d'esprit puissent avoir part à la nourriture spirituelle et devenir spirituelles.*

Ainsi il se place dans la crèche entre le bœuf et l'âne, lui le Seigneur de l'un et de l'autre, afin qu'après avoir déchiré le mur de séparation, il fonde en Lui-même ces deux hommes en un seul homme nouveau, arrachant le premier au dur joug de la loi et libérant l'autre du culte des idoles...

Traduit par Dom BOUTON.

Dieu naît sous un toit

Nos cathédrales et nos châteaux peuvent bien dresser au ciel leurs flèches et leurs tours, ordonner leurs arcades et leurs colonnades, mais tout cela n'est au fond que le fier déguisement qui cache leur parenté avec ces réalités élémentaires : la chaumière, l'étable, la caverne.

L'homme cache son impuissance par un déploiement extérieur; finalement le château lui-même est moins signe de force que de faiblesse. Regarde cette chaumière dans la lande au creux de l'hiver : tu vois un homme barricadé contre l'univers, contre le souffle mortel des espaces, contre le dard des étoiles. Nous sommes démunis devant les conditions que nous fait cet univers; alors nous cherchons refuge dans une maison, dans une caverne, dans une chaumière .. dans ce tout petit cube qui seul nous donne sécurité, où luit ce petit soleil artificiel que nous appelons un âtre, univers dont les rythmes s'appellent : travail et repos, sommeil et réveil, vie et mort. Les rois eux-mêmes se réfugient dans une maison, et cela ne fait pas grande différence qu'ils y entrent montés sur un char à travers de pompeuses cours et qu'ils y trônent sur des sièges ornés de lions. Eux aussi sont dans un bastion, assiégés par la mort et par un univers hostile. Tôt ou tard quelqu'un viendra qui fera sauter ces murs et abaissera ces pont-lèvis. Le vent emporte une tuile. Il pleut à travers le plafond. Et la paix du puissant personnage est menacée. Quelqu'un est en train de démolir sa maison.

Symbole étonnant! Que nous imaginions Adam et Ève dans leur gloire d'avant la chute, dans le temps d'avant la mort... : ils s'en vont nus sous les hautes cimes des arbres, ils n'ont d'autre toit que le ciel, les bêtes sont leurs amies. Mais l'humanité tombée, l'humanité de la mort est pour toujours liée à la maison, à cette barrière entre le faible moi et cet univers dont il a fait son ennemi. Or c'est dans une étable, dans une écurie .. la maison dans son état le plus élémentaire .. que nous rencontrons une humanité attendant, par une nuit d'hiver, son Sauveur.

Et c'est bien pourquoi il n'est aucun geste de la charité divine qui nous émeuve plus profondément que celui qui fait naître au monde notre Sauveur, sans défense, sous un toit. Quand Dieu choisit de naître parmi les hommes, il ne surgit pas radieux et nu dans la plaine pour nous éblouir; non, il nous rejoint au plus creux de notre exil, il vient à nous dans cette nuit d'hiver où près de la lampe et du foyer nous essayons de retarder la mort. Le cœur du christianisme est une maison.

Et voici où le christianisme choque l'incroyant, tandis qu'il révèle au croyant sa plus profonde beauté. On vient nous dire : « Cela n'est pas convenable pour un Dieu. Il lui est tout à fait impossible d'entrer dans ce monde de temps et de limites. » Mais, de fait, ce Dieu, ce Dieu de l'illimité, voici qu'il s'introduit dans les barrières de la petitesse. Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. *L'Église nous fait exprimer par ces mots du centurion notre saisissement devant l'Incarnation. Mais Dieu ne s'est pas contenté de prononcer dans le temps la parole de sa puissance; non, il est entré sous notre toit. Le nouvel Adam ne se réveille pas dans le Paradis, mais dans une maison.*

Mieux encore : il ne se choisit pas un palais, ni un temple, aucun de ces monuments que les hommes ont bâtis en signe de leur force et de leur éphémère éternité. On dirait que justement, dans un acte à la fois d'humilité et de protestation, il tourne le dos à tout cela. Il tourne le dos à une civilisation millénaire, souillée comme elle est de sang, d'or-

gueil, de volupté, et il commence la vie nouvelle dans une pièce primitive et ancienne comme l'enfance du monde, entouré de bonnes vieilles choses grossières et anciennes comme la création du monde. Comme si les simples et bruts matériaux dont ce monde est construit se donnaient ici rendez-vous, près de ce petit corps nu dans la pâle monstrance que lui fait cette paille, dans les planches de la crèche, dans la pesanteur de cette humide voûte de pierre, dans le regard hébété et la puissante respiration de ces bêtes .. ces deux gros lourds foyers qui remplissent la pièce d'odorante chaleur animale .. sauf leur respect, un encens plus ancien que celui des trois rois...

On a tant dit et tant écrit — et si bien — sur l'insondable humilité dont cette naissance est empreinte... et c'est sûr que vraiment Dieu s'est dépouillé là de tout insigne de majesté. Mais savoir si ce n'est pas précisément dans cette naissance-là que s'exprime au mieux la majesté divine. Ce qui est sûr, c'est que pour nous qui avons une fois connu l'histoire de la naissance dans une étable, n'importe quel récit au sujet d'un Dieu reposant dans l'or et la pourpre et veillé par des hommes en armes nous semblerait moins grand, moins divin, parce que justement dans cette atmosphère de primitifs matériaux, bruts et pesants, respire une pureté que ne posséderont jamais des splendeurs faites de main d'homme. Point ne rayonnent ici d'ornements humains, qui feraient à sa gloire un pauvre et dérisoire supplément, mais des choses simples et intactes sont là, baignées dans la lumière invisible de son être à lui, dans cette lumière qui, plus tard, dans les tableaux des maîtres mystiques, jettera sur l'âne et le bœuf, sur la paille et les murs, une pluie d'or. Près de lui dort une mère qui n'a pas connu d'homme; un peu plus loin, près d'un tréteau, celui dont le métier est le symbole même de la grandeur et de la faiblesse de l'homme, le charpentier : celui qui construit une demeure à notre faiblesse.

Cet enfant a donc cherché refuge dans une pièce qui est presque plus ancienne que le péché, une pièce — oserai-je le dire? — qui dans son innocence rappelle l'abri de ce sein

maternel où son corps trouva place et put reposer les neuf premiers mois de la vie salvatrice. Il a tourné le dos au monde. Et l'on peut dire vraiment que plane au-dessus de toute cette scène une impression de nudité, un refus délibéré de la splendeur. Et cependant c'est précisément ici que les hommes ont trouvé le plus beau rempart contre tout refus de la douceur et de la bonté des choses, parce que, en cette nuit de Noël, nous rencontrons un Dieu qui ne rejette pas les choses mais qui s'en sert. Oui, il a méprisé l'or et la pourpre, mais il n'en a pas moins fait un pacte avec les choses en leur substance même. Pour l'orthodoxie chrétienne, ce n'est pas une pure apparence que Dieu se soit nourri de la douceur du lait, se soit chauffé au pelage de ces animaux. Pour le « matérialisme chrétien » ce n'est rien moins qu'un dogme que Dieu dans sa fragilité s'est édifié lui-même à partir des éléments de ce monde qu'il a créé. Par des chemins dérobés, dans le sein d'une vierge il s'est allié avec sa créature, il s'est laissé protéger et nourrir. Il a élu, il s'est attaché, il a attiré à lui, il a accepté tout ce monde de choses qu'il relèvera quand il s'abaissera, qu'il libèrera en se laissant lier.

L'espérance chrétienne est bien une porte qui fait sortir de ce monde de temps et de limites, mais ce qu'elle est d'abord, ce n'est pas une porte de sortie, mais une porte d'entrée. Elle ne nous invite pas à un voyage au dehors dans la direction d'un spirituel sans objet. Elle ne nous dit pas : « Dépasse toutes choses et nous allons t'enfermer dans une grande contemplation. » Elle nous dit plutôt : « Couvre-toi bien, car nous allons faire une grande promenade dans la nuit. » Et pour ainsi dire, loin de nous exclure de la terre, elle nous y enferme encore plus. Elle nous conduit d'un espace qui mathématiquement est plus grand dans un espace qui mathématiquement est plus petit, et elle nous montre au lieu de splendides illuminations quelque chose d'aussi matériel, d'aussi petit, d'aussi limité qu'un petit enfant endormi, et elle nous dit : « Regarde au-dedans, derrière cette porte, ton ciel, ton éternité, ton aliment, ton immortalité. »

Un inépuisable courant d'hymnes et d'œuvres d'art pro-

clame combien ce mystère a pu créer de bonheur. Toujours de nouveau, inlassablement, la pensée des hommes se perdra et s'enivrera dans ce labyrinthe où la force et la fragilité, la grandeur et la petitesse, le temps et l'éternité se rencontrent et forment un nœud indéfaisable. Et dans la rencontre du croyant et de l'incroyant c'est toujours l'attitude devant ce mystère qui donne aux mots leur valeur. Il n'en va pas comme si le premier absorbait avec crédulité ce que l'autre avec clairvoyance rejette. Tous deux voient le nœud mais y réagissent diversement. — « Mais, voyons! il n'est pas croyable que Dieu ait pu se faire homme! » proteste l'incroyant. — « N'est-ce pas que c'est incroyable ? » répond la foi, les yeux brillants de la lumière qui coule de la porte de l'étable. Car l'épreuve de la foi que Noël nous apporte ne réside pas tellement dans les profondeurs insondables de ce mystère que dans sa terrible et irréductible simplicité. Au fond, que savons-nous de l'homme en ses régions les plus profondes ? Rien. Et que savons-nous de Dieu ? Encore moins. De quel droit donc refuserions-nous l'alliance de deux réalités que nous ne connaissons pas, si une révélation divine vient nous dire qu'elle est faite ? La grande difficulté n'est pas de croire que cela peut *se produire, mais de croire que cela s'est produit.*

Non, le scandale ne réside pas dans l'obscurité mais dans la clarté. La pierre d'achoppement est plus physique que métaphysique : c'est le seuil même de l'étable. Ce qui nous fait reculer ce ne sont jamais les théories — si compliquées soient-elles — sur Dieu comme harmonie de l'univers ou comme support de toute existence. Nous éprouvons volontiers quelque sympathie pour un homme qui croit à quelque chose qu'il appelle « le divin », nous l'aimons aussitôt moins s'il croit en Dieu. Ce qui nous fait reculer, c'est ce Dieu qui est tellement une personne qu'il peut nous regarder avec les yeux d'un petit enfant. Un Dieu qui dans la nuit de Noël nous fait peur parce qu'il est non pas un vague et agréable infini, mais un être si limité qu'il n'est pas question de le rejoindre par des voyages enivrés dans les sphères de l'esprit ni par des virtuosités intellectuelles, mais qu'il

nous faut le trouver tout simplement en entrant par une porte. Un Dieu que nous pouvons offenser, car il n'a d'autres armes que sa fragilité même. Quelque chose dont nous pouvons nous détourner, que nous pouvons laisser derrière nous dans la neige. Quelqu'un à qui nous pouvons fermer notre porte au nez. Une voix à faire taire. Un Autre.

C'est pourquoi j'ose affirmer que s'il existait cinquante évangiles concordants, qu'on retrouvât la crèche elle-même, et que des milliers de témoignages contemporains confirmassent ses miracles, nous en serions exactement de même à douter de la divinité de cet enfant dans sa crèche. Car même dans un cœur qui croit et espère, il y a quelque chose qui se dérobe, il y a un doute qui pousse ses racines moins dans la pensée que dans la volonté, et qui se manifeste dans cette peur qui nous prend de dire justement ces mots que le vœu le plus profond de notre nature voudrait nous mettre sur les lèvres.

Car on ne donne pas réponse au mystère de cet enfant comme à une équation. Une réponse mathématique m'intéresse, mais elle ne me concerne pas. Tandis que tout mon être, toute ma vision de moi-même et de la réalité prend un sens nouveau selon ma réponse à ce mystère. Car Dieu est là devant moi, non pas comme une équation résolue, soulignée de deux traits, quelque chose à enregistrer et à planter là. Il est couché ici, dans une crèche, caché dans son humanité, sous un toit.

Il en est comme dans le mariage. L'union, le Oui qui désigne la joie de tout notre être, est aussi une exigence qui nous requiert tout entiers. S'abîmer en adoration là, dans cette étable, ne devient jamais un geste purement poétique. C'est l'expression d'une dette que nous reconnaissons, d'une faute. Entrer dans cette sainte maison, c'est laisser derrière soi bien des choses, et en sortir c'est se sentir étranger à beaucoup de choses... Et, apparemment, tant de choses nous occupaient dans l'auberge de ce monde cette fois que, soudain, quelqu'un frappa à notre porte. Nous avions une fille qui attendait dans la pièce à côté, ou bien un monsieur qui nous arrivait juste à point pour se faire gruger, ou bien une

coupe qu'il fallait vider, ou un ennemi à qui il fallait, absolument, d'abord régler son compte, derrière dans la cour. Ou bien peut-être aussi étions-nous penchés sur une synthèse cosmique dont les cris d'un enfant nouveau-né ne pouvaient que nous distraire... Ainsi donc, nous avions beaucoup de choses trop importantes à faire ce jour-là, quand la Mère incomparable frappa à notre porte pour son fils. — Je regrette beaucoup, mais il n'y a vraiment pas de place pour lui dans l'auberge.

C'est pourquoi tous ceux qui se tiennent à la porte de cette sainte maison, avec, derrière eux, tous les bruits de l'auberge, éprouvent une sorte d'attirance vers toutes ces religions « larges » où personne ne risque de se perdre, où il n'est pas nécessaire d'arriver ni d'entrer car tout y est porte, et rien maison.

Et au fond de nous-même se déclare, peut-être pour la première fois, la plus profonde contradiction de l'homme. La peur de la joie. Nous ne voulons pas ce que nous voulons. Nous ne souhaitons pas que ce à quoi nous aspirons se réalise. Du moins pas de cette manière-là. Du moins pas exactement maintenant. Car nous devinons que l'Enfant en ce sens-là aussi est le lieu de rencontre de toutes les contradictions, nous devinons que d'accueillir ce don, c'est avoir à nous donner nous-mêmes.

Une faille profonde qui date en nous de l'origine des temps s'est ouverte dans notre cœur. Et c'est en Lui seul qu'est cet espoir que nous déposons à ses pieds parmi les présents des rois en Lui disant : Seigneur, je crois, mais venez en aide à mon incrédulité.

ORNULF RANHEIMSÆTER.

[Traduit du norvégien par le P. Th. PATFOORT, O. P.]

SAINT FRANÇOIS XAVIER

Dans la surabondante littérature qui a foisonné autour de saint François Xavier, les raccourcis d'ensemble ne manquent pas. Si l'on devait faire un choix parmi eux, on s'arrêterait sans hésiter à l'article publié pour *le quatrième centenaire de saint François Xavier* par le P. Pierre Charles (*Nouvelle Revue Théologique*, t. LXXIV, n° 10, décembre 1952, pp. 1009-1028), qui s'ouvre et se ferme d'ailleurs sur une note assez pessimiste.

Peut-être faut-il ajouter, écrit par exemple le P. Charles (p. 1013), que certains panégyristes de Xavier ont contribué à accréditer à son sujet une légende pernicieuse. Ils l'ont promené triomphalement d'étape en étape, convertissant des « royaumes entiers », prêchant et discutant dans des langues qu'il n'avait jamais apprises, et baptisant à pleine coquille. Il était assez naturel dès lors de se demander si ces conquêtes merveilleuses avaient eu un lendemain et de douter un peu de la solidité de la méthode.

Les panégyristes viendront ensuite, et les historiens un peu trop boursouflés. On multipliera les triomphes et les miracles, et le vrai Xavier disparaîtra sous les maquillages littéraires. Il aurait été le premier à se défendre de ces tortures, mais les défunts sont désarmés, et Xavier n'est pas le seul parmi les confesseurs qui soit devenu martyr aux mains et par le fait de ses biographes (p. 1028).

Le P. Bertrand, est-il encore dit (p. 1028, n. 63), cite (*Mémoires historiques...*, 2e édition, p. 111) la phrase de l'abbé, plus tard Mgr Luquet dans sa *Notice sur l'origine du séminaire des Missions Étrangères*. Elle contient autant d'erreurs que d'affirmations, mais l'excuse de Luquet, c'est peut-être de n'avoir connu Xavier

qu'à travers le P. Bouhours; et voici comment il résume son œuvre : « C'est la course vagabonde d'un prêtre qui s'en va par monts et par vaux. Il a traversé l'Asie comme un météore. Il voulait parcourir le monde; mais il savait bien que rien de solide n'était laissé par lui pour l'avenir. »

Une interprétation toute différente de l'œuvre de Xavier cherche maintenant à s'accréditer sous le couvert de la méthode sociologique en histoire. A la suite de thèses soutenues en Sorbonne par M. Léon Bourdon en 1949 sur *La Compagnie de Jésus et le Japon. La fondation... par François Xavier...*, M. Pierre Chaunu, dans la Revue *Annales* (t. V, 1950, p. 198) s'efforce, par exemple, d'en tirer, à la place de l'auteur, « les conclusions qui s'imposent ». Or ces conclusions, c'est que Xavier a surtout réussi à édifier au Japon, d'une manière d'ailleurs éphémère, *Une grande puissance économique et financière* (*1547-1583*).

> Aux alentours de 1542-1543..., le Portugais met le pied sur l'île de Kiushiu; en 1547, François Xavier débarque au Japon à la tête de la première mission jésuite. Le commerçant appelle le missionnaire, le missionnaire appelle le commerçant, quand il ne se fait pas commerçant lui-même. La rencontre avec Cipangu est enfin réalisée. Désirée et fortuite, elle est comme la suite logique de la rencontre, savamment préparée et préméditée, du Portugal avec le Cathay... Le Japon entrevu, les commerçants portugais reviennent, alléchés par les perspectives illimitées qui leur sont offertes : plus bas encore qu'en Chine, le taux de l'or par rapport à l'argent ouvre la porte aux spéculations les plus fructueuses.
>
> Dégoûté par la situation religieuse de l'Inde portugaise, où un clergé indigne reste sans prise sur une population étrangère au christianisme, touché par les bonnes dispositions d'un néophyte zélé ramené dans leurs bagages par les commerçants portugais, François Xavier se rue, avec quelques compagnons de la Société de Jésus, vers ce nouvel *eldorado* missionnaire... (pp. 198-199).

Pour un peu, ce qu'il nous faudrait retenir de plus solide de cette invraisemblable et temporaire réussite, c'est que la Compagnie de Jésus, dans les registres de son important négoce, a la première en Extrême-Orient, en avance sur la plupart des États occidentaux, employé la comptabilité en partie double !

Chez Georges Dieterlen, protestant, la même thèse se retrouvait déjà, mais d'une manière beaucoup plus nuancée (*François Xavier. L'accommodation,* thèse présentée à la Faculté de théologie protestante de Montauban en juillet 1903, pp. 4-5).

> Les missions catholiques du XVI^e^ siècle ont été entreprises par des hommes de haute valeur, animés d'une piété sincère, prêts à toutes les privations, à tous les sacrifices, désireux même du martyre, et que par conséquent aucun obstacle ne devait arrêter. Elles sont nées au moment où la Réforme envahissant l'Europe avait brusquement réveillé l'Église romaine de sa torpeur et de sa corruption. Elles devaient être la réponse du catholicisme vieilli et en apparence moribond aux prétentions de l'Église que venaient de fonder les premiers réformateurs. Elles devaient prouver que du vieil arbre desséché beaucoup de fruits pouvaient encore sortir.
>
> De tous côtés se levèrent des hommes qui répondirent à l'appel de Rome. Rendons-leur justice; ils étaient aussi bons que leur Église pouvait le souhaiter. C'étaient des instruments admirables, mais ils furent mal employés, et bien vite employés pour la réalisation d'ambitions plus temporelles que spirituelles. Quoi d'étonnant alors que l'instrument n'ait pu donner tous les résultats qu'on pouvait en attendre! Au premier moment de zèle et de foi qui a causé et inauguré le mouvement missionnaire proprement dit, a bientôt succédé la période des ambitions politiques et commerciales, des œuvres faites soi-disant pour la plus grande gloire de Dieu, en réalité pour la satisfaction des intérêts et de l'orgueil de Rome et, plus spécialement encore, de la Compagnie de Jésus.
>
> Aussi la déchéance succéda-t-elle rapidement aux premiers succès. A la fin du XVII^e^ siècle, il ne restait que quelques débris de l'œuvre florissante du XVI^e^. La Réforme avait cinglé Rome d'un coup de fouet qui pour un moment avait réveillé ses énergies, et lui avait donné une apparence de vie. En réalité, l'Église catholique était endormie, profondément endormie du sommeil de la mort : la ruine de ses missions en est une preuve évidente.

M. Dieterlen concluait par ces mots : « En étudiant plus particulièrement la personne de François Xavier, le plus grand missionnaire catholique, nous avons eu pour but de nous rendre compte des effets de méthodes et de pratiques défectueuses et de leur funeste influence sur l'œuvre d'un homme pieux et zélé ». Les résultats qu'il obtint furent « superficiels et éphémères » ; son

exemple est « la condamnation des méthodes qu'il a employées ».

Tel est le problème, nettement posé à propos de saint François Xavier. Nous voudrions exposer brièvement quelle réponse ont donnée les biographes modernes de Xavier, et ce que l'on peut attendre des investigations historiques en cette matière. Une brève conclusion dégagera certaines vues d'ensemble qui nous paraissent fondamentales.

I

Les biographes modernes de Xavier

Comme nous l'avons déjà laissé entendre, on a l'embarras du choix parmi les historiens modernes de saint François Xavier. Nous nous bornerons à citer ceux qui nous paraissent les plus importants, de préférence en langue française, et en soulignant les aspects caractéristiques de la personnalité et de l'œuvre.

Les historiens modernes de saint François Xavier.

Au premier rang de tous les auteurs vivants se place, sans contestation possible, le P.G. Schurhammer, par l'ampleur et la sûreté de ses enquêtes, mais elles sont toutes, ou presque toutes, écrites en allemand, dispersées (plus de 80) dans les revues ou les ouvrages les plus disparates. Il nous promet bien un ouvrage monumental en quatre parties : I. *Vie.* — II. *Lettres* (deux tomes, publiés en 1944-1945, avec la collaboration du P. J. Wicki, dans la collection *Monumenta Historica Societatis Jesu,* sous le titre *Epistolae S. Francisci Xaverii*). — III. *Miracles.* — IV. *Culte.*

A défaut de cette somme indispensable, le P. Schurhammer lui-même nous renvoie au gros livre, en deux tomes et déjà un peu ancien (1912), du P. Alexandre Brou (*Saint François Xavier,* Paris, Beauchesne, t. I, 445 pages ; t. II, 479 pages). « Biographie fondamentale », en dit le P. Schurhammer (*Der Heilige Franz Xaver, der Apostle von Indien und Japan,* 1925, p. IX),

« malheureusement elle n'a pas utilisé le riche matériel inédit ». Le P. Brou, de son côté, avouait lui-même (Préface, p. VI) : « Déjà, au XVIII[e] siècle, les missionnaires disaient du Père Lucena : « Son livre est excellent, mais il a été écrit en Europe ». Celui-ci également, hélas ! a été écrit loin des Indes et du Japon. L'auteur n'a étudié l'Asie que du fond d'une bibliothèque. »

C'est peut-être pour avoir circulé dans toute l'Asie, et surtout pour avoir recueilli sur place les confidences des missionnaires, que le brillant essai, incomparablement plus bref, de M. André Bellessort, *Saint François Xavier, l'apôtre des Indes et du Japon,* continue une carrière déjà longue (première édition à Paris, Perrin, 1917, réédité encore en 1953). Malgré des lacunes qu'a relevées le P. Brou, c'est encore, de l'avis d'un des meilleurs historiens de la Compagnie de Jésus, le P. Brodrick, l'ouvrage d'initiation qui nous introduit le mieux à la personnalité et à l'œuvre de Xavier. Pour les lecteurs de langue française, ce jugement devient faux depuis que la biographie, charmante d'humour, du P. Brodrick lui-même a été traduite de l'anglais (Éditions Spes, 1954). D'ailleurs, ce qu'il faut rechercher aussi bien chez André Bellessort que chez le P. Brodrick, ce n'est point l'exactitude scrupuleuse du détail, mais le portrait d'ensemble, vivant, suggestif, et, somme toute, ressemblant. Leurs œuvres méritent d'être lues ; celles plus érudites, d'être consultées.

Il n'en reste pas moins vrai que le meilleur moyen de connaître Xavier, c'est de lire, et de relire, sa correspondance, avec des annotations si possible. En ce domaine, le grand initiateur fut le P. Cros, dont les ouvrages, édités ou encore manuscrits, ont véritablement marqué une date dans ce domaine. Seule a paru la première série de *Saint François de Xavier, son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux,* Toulouse, 1894, X-544 pages, avec les deux volumes *Saint François de Xavier, sa vie et ses lettres,* Toulouse-Paris, 1900, VI-494 et VI-550 pages). Ils ne peuvent faire oublier certes le travail considérable qui fut effectué par les éditeurs des *Monumenta Historica Societatis Jesu* lorsque, pour la première fois, ils donnèrent au public la collection quasi complète des écrits de Xavier (*Monumenta Xavieriana,* t. I, Madrid 1899-1900, XXXII-1030 pages ; t. II, Madrid 1912, 1062 pages). Le P. Cros leur a reproché à juste titre de n'avoir pas facilité au

lecteur le choix entre les écrits authentiques et les copies ou même les transpositions tendancieuses qui furent faites au cours des temps. Le P. Schurhammer y a mis on ordre en éliminant impitoyablement les manuscrits faux ou douteux et en illustrant de notes savantes ceux qu'il retenait (*Epistolae S. Francisci Xaverii,* 1944-1945, t. I, 245*-475 pages; t. II, 654 pages). François Xavier, désormais, ne peut envier à aucun autre personnage l'avantage d'une correspondance éditée publiée conformément aux règles de l'acribie la plus rigoureuse. C'est sur l'édition, déjà bonne mais dépassée, des *Monumenta Historica Societatis Jesu,* que le P. Eugène Thibaut a modelé sa traduction, à la fois littérale et élégante, des *Lettres de saint François Xavier* (Paris, Lethielleux, 4 vol., in-8°); on ne saurait trop en recommander la lecture méditée, indéfiniment recommencée[1].

En résumé, la situation n'est pas mauvaise en ce qui concerne les recherches modernes sur saint François Xavier, même si nous ne possédons pas encore l'ouvrage que voudrait « définitif » le P. Schurhammer. Le progrès est des plus sensibles par rapport aux histoires écrites au XVII[e] et au XVIII[e] siècles.

Les résultats acquis.

C'est encore au P. Alexandre Brou que l'on doit se reporter si l'on veut juger des résultats acquis. Il commençait par reconnaître sa dette vis-à-vis du P. Cros dont les publications, disait-il (p. VII), « absolument originales, semblaient annoncer qu'un jour l'auteur se ferait l'historien du saint. Personne ne paraissait mieux armé pour cette tâche : mais il a préféré s'en tenir au rôle modeste de chercheur de pièces nouvelles. Le lecteur pourra voir, par les notes de notre livre, tout ce que nous lui devons. *Cuique suum.* Plusieurs chapitres ne sont que le résumé du P. Cros ». Certains dossiers du P. Cros, bien connus des chercheurs, mériteraient encore, au dire du P. Schurhammer, d'être édités de nos jours. Beaucoup de documents auxquels il ne pouvait avoir accès

1. Le P. Brou a donné un choix de lettres spirituelles, sous le titre *Saint François Xavier,* Spes, 1937, 367 pp.

ont été publiés de nos jours, entre autres les *Documenta Indica* du P. Joseph Wicki (t. I, 1540-1550; t. II, 1550-1550, dans la série des *Monumenta Historica Societatis Jesu,* 1948 et 1950). Ces témoignages de contemporains, imparfaitement connus du P. Cros, nous aident à préciser le portrait tracé par le P. Brou, mais ils n'en modifient pas substantiellement les grandes lignes. Chronologie, géographie, histoire, tout cela se trouve assez clairement et solidement fixé dans le monument édifié par ce dernier. Les cadres généraux n'ont besoin que d'être retouchés dans les détails.

L'un des succès les plus considérables du P. Brou, après le P. Cros, ce fut de démontrer la valeur des deux premières biographies qui « nous donnent, dans toute leur sobriété, toute leurs discrétion, les souvenirs et les jugements de la première heure » (p. IX). Celle du P. Teixera, éditée en portugais, dans les *Monumenta Xaveriana* (t. II, pp. 815-918), est devenue encore plus accessible dans une édition populaire (Bilbao, 1951).

La compilation du P. Valignano (*Historica del principio de la C. de Jesus en las Indias orientales. Primera Parte*), déjà publiée elle aussi dans le *Monumenta Xaveriana* (t. I, pp. 1-199), a été rééditée, avec profusion de notes critiques, par le P. Joseph Wicki (Rome, 1944, 108-510).

En lisant ces récits, qui font directement écho aux témoignages des contemporains de Xavier, l'on touche du doigt les méfaits incroyables que les biographes postérieurs ont causés à la mémoire de celui qu'ils croyaient grandir. Ce n'est pas seulement parce que, comme chez Tursellini (Rome 1594), leurs écrits étaient des œuvres « d'humaniste un peu trop influencé par les modèles classiques » (p. IX), mais parce qu'ils accueillaient, avec un défaut affligeant de sens critique, les légendes que la crédulité populaire avait très tôt forgées sur la mémoire de Xavier. Le P. Alexandre Valignano, le P. Luis Froes, bien placés sur les lieux, avaient en vain protesté contre les déformations des faits acceptées presque sans contrôle en Europe. De tous les chapitres, celui qui avait le plus besoin d'être élagué, c'était celui des miracles merveilleux qu'on attribuait à Xavier. L'exposé judicieux qu'en fait le P. Brou est encore une des parties les plus solides de son œuvre.

II

Les ajustements qui s'imposent

A la suite des PP. Schurhammer et Wicki, toute une série d'autres ajustements sont devenus nécessaires si nous voulons évaluer à leur juste valeur les résultats acquis par saint François Xavier.

Le nombre et la qualité des baptisés.

Le P. Brou a connu, trop tard pour s'en servir, les statistiques minutieusement établies par le P. Schurhammer pour les baptêmes effectués par Xavier : des dizaines, des centaines de milliers, des millions mêmes, disaient et répétaient à l'envi les anciens historiens ; un million deux cent mille, croyait pouvoir affirmer avec modération le *Liber saecularis Societatis Jesu* publié à Anvers en 1640! Il suffisait d'avoir tant soi peu été mêlé à la pratique missionnaire pour deviner que de tels nombres étaient extraordinairement suspects, même sans tenir compte du temps considérable que Xavier passa en voyages! Documents en mains, le P. Schurhammer a démontré que ces chiffres doivent être divisés par cinquante et plus pour se fixer aux environs de vingt à trente mille : ce qui est déjà énorme et ne peut s'expliquer, en plus du rayonnement incontestable de la sainteté, que par un concours exceptionnel de circonstances. Ainsi les conversions de Paravers, se chiffrant à près de soixante mille, était antérieures à la venue de Xavier qui bénéficia de l'ébranlement provoqué par un prédécesseur. Les dix mille makuas de Travancore appartenaient à une basse caste qui, comme celle des pêcheurs de perles sur la côte de la Pêcherie, se rallia presque en bloc au christianisme. Quant aux « rois » ou personnages plus distingués que Xavier aurait baptisés, ils l'ont tous été par d'autres.

Les deux méthodes d'apostolat.

En sens inverse, d'autres auteurs, comme André Bellessort, ont cédé à l'excès contraire de minimiser l'œuvre effectuée par Xavier. Pour leur répondre, le P. Brou composa un petit ouvrage complémentaire, qui n'est certes pas sans mérites : *Saint François Xavier. Conditions et méthodes de son apostolat* (Paris, Giraudon, 1925, in-8°, 86 pages), mais qui ne s'appliquait en fait qu'aux populations, relativement arriérées, de l'Inde et de l'Insulinde. Quand Xavier aborda le Japon et, derrière le Japon, la Chine, il modifia du tout au tout ses travaux d'approche. C'est ce que n'ont pas toujours bien compris ses successeurs mêmes. La controverse « soie ou coton » divisa les missionnaires Jésuites du Japon, avant que le Visiteur Alexandre Valignano eut décidé en faveur de la « soie », c'est-à-dire d'un mode d'habillement conforme au style de la nation policée (cf. *Saint François Xavier orientaliste*, dans la Revue *Études*, décembre 1952, pp. 303-315).

Dans le domaine intellectuel, il en fut de même. Xavier ignora, plus qu'il ne méprisa, l'hindouisme ; il ne le redécouvrit, sans le reconnaître, sous sa forme bouddhiste du Chengico, qu'au Japon. Dès lors, tout l'apport culturel de l'humanisme européen, dont il avait paru faire fi jusque-là, lui devint un appoint de première nécessité, presque préférable même à l'expérience vécue dont il souhaitait si bien pourvus ses coopérateurs. L'on s'expose donc à ne point le comprendre si on ne le juge point capable d'adopter deux attitudes apparemment différentes. La collection de livres que, contrairement à une autre légende tenace, il emporta de Lisbonne, a pu lui paraître inutile à Goa (ou à Ormuz, pour le P. Barzée) ; il la réclamera, pour lui et pour ses successeurs, au Japon et en Chine!

La formation humaniste de Xavier.

Mais quels sont ces ouvrages qu'il recherche maintenant avidement pour entrer en contact avec la civilisation chinoise, prédominante en Extrême-Orient ? Sans doute, ceux de Logique,

de Physique,... mais, par-dessus tout, celui d'un des principaux tenants de ce que l'on a appelé l'érasmisme en Espagne, le chanoine de Séville Costantino Ponce de la Fuente (cf. l'article des *Études*, décembre 1952, p. 312).

Et ceci nous ramène à la période de formation de Xavier et des premiers jésuites à Paris. C'est la plus obscure de toutes. Une poignée de citations (souvent négligées ou tronquées par les anciens historiens), quelques lueurs filtrant à travers les événements généraux du temps..., voilà tout ce que nous possédons pour reconstituer les dix années environ de leur éducation dans l'Université française.

Le collège Sainte-Barbe, où la plupart d'entre eux devinrent maîtres ès arts, était à lui seul un microcosme reflétant la complexité du monde intellectuel d'alors. A côté du vieux principal Diogo de Gouveia, féru de Tateret et de Durand de Saint-Pourçain, il y avait ses neveux : un André, futur principal du collège de Guyenne, ne jurant que par les principes d'exégèse moderne ; un Antoine, accusé d'athéisme par Calvin et par d'autres... Que ne donnerions-nous pas pour pénétrer dans la vie de ce collège de Dormans-Beauvais, où Xavier fut régent ? Nous ne connaissons pas même le nom d'un seul de ses élèves, bien que tous les registres de comptabilité aient été conservés ! Par le plus grand des hasards nous apprenons que, dans cette communauté si restreinte, un compagnon d'enseignement, le poète néo-latin Nicolas Bourbon, fut mis en prison au début de 1533 pour idées subversives : Bourbon était en rapports étroits avec tout le milieu littéraire d'alors (Rabelais, Marot,...), et il ne fut délivré que grâce à l'intervention de Marguerite de Navarre, la propre sœur du roi François I^er^.

A parler franc, l'on a l'impression que les biographes ont édulcoré la jeunesse de François Xavier. En les lisant, on a peine à soupçonner en lui « la plus rude pâte d'homme » qu'Ignace de Loyola ait eu à manier. Bobadilla, par exemple, apparaît comme incomparablement plus difficile à diriger. Par ailleurs, certains indices nous laissent soupçonner que, dans l'entourage de Xavier et d'Ignace, se trouvaient des spécimens redoutables d'une véritable faune humaine, peu recommandables. Ce Martin Landivar,

à la fois compagnon et serviteur de Xavier, fait l'effet d'un gredin : il voulut attenter à la vie d'Ignace quand il s'aperçut que celui-ci prenait trop d'empire sur son maître ! Un autre ami de la première heure, Diego Caceres, dont la signature figure au bas des premières Délibérations avec celle des dix fondateurs de la Compagnie de Jésus, faillit finir ses jours comme prisonnier à la Tour de Londres : c'était un espion international, travaillant à la fois pour le compte de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre ! D'autres postulants instables, — comme un certain de Rojas, — ou bizarres, — comme Guillaume Postel, — nous aident à deviner le milieu très mêlé ou s'écoulèrent les années de formation à Paris. Rien d'étonnant, dès lors, si, par la suite, Xavier saura si admirablement se plier à l'humeur des matelots, des soldats et des marchands de l'Orient ! Il avait fait ses expériences.

Conclusion

Grâce à l'immense travail préparatoire des chercheurs, l'on a fait d'énormes progrès dans la compréhension du caractère et de la carrière de Xavier. Il reste encore cependant des régions couvertes d'ombres. Par exemple, deux lettres retrouvées et éditées par le P. Schurhammer nous révèlent un Xavier insoupçonné, qui sait parfaitement détailler au Roi de Portugal les services rendus par ses fonctionnaires d'Orient, et discerner la récompense qu'ils méritent. Ce grand apôtre ne vit pas seulement dans le ciel ; il a bien les pieds sur terre.

D'ailleurs, cet esprit réaliste n'entrave point sa vie spirituelle. De ce point de vue, l'ouvrage consacré par le P. Xavier Léon-Dufour à son *Itinéraire mystique* (Paris, Éditions La Colombe, 1953, 278 pages)[2] nous montre comment, en sa conduite quotidienne, il sut appliquer les directives données par saint Ignace de Loyola dans les *Exercices spirituels*. L'on n'y trouve point sans doute la confirmation directe des faits extraordinaires

2. L'ouvrage un peu vieilli du P. J.-E. Laborde, *L'Esprit de saint François Xavier*, Tequi, 1920, 274 pp., demeure une introduction simple et savoureuse à la spiritualité du vaillant missionnaire et du mystique.

que les témoins des procès d'enquête ont fréquemment affirmés, mais l'usage habituel des règles du discernement des esprits pour la seconde semaine des *Exercices*. Ses amis furent souvent déroutés par l'imprévu de ces inspirations, senties plus que raisonnées, et cependant ils finissaient par lui donner raison. L'on a rappelé, à ce propos, l'exemple de saint Paul. On pourrait aussi bien les rapprocher des initiatives d'une sainte Thérèse, consignées au *Livre des fondations*, avec le souci marqué de subordonner l'appel de Dieu au contrôle de ses représentants qualifiés sur terre. Quelques phrases significatives du P. Valignano, dans sa *Biographie* restée trop longtemps inédite, marquent avec bonheur cette fusion de la contemplation et de l'action, que l'on retrouve chez le Bienheureux Pierre Favre, l'intime ami de Xavier. En tout cela, rien d'étriqué, mais une source intarissable de fécondité spirituelle qui explique l'attrait exercé par François Xavier sur tant d'âmes! C'est le véritable secret de son influence profonde durant sa courte existence et après sa mort.

Henri Bernard-Maitre, S. J.

LA CRÉDULITÉ CONTRE LA FOI

Je reviens de Jérusalem. J'ai mis mes pieds sur la terre et sur les pierres où Jésus lui-même a marché. J'ai baisé cette terre et ces pierres. J'ai vu l'Antonia, le Temple, la piscine probatique, le saint Sépulcre, le mont des Oliviers, et d'autres : des lieux sûrs au sujet desquels il n'y a pas de contestation et qui réveillent, en la mémoire du croyant, tant de paroles du Seigneur, tant de textes évangéliques. C'est ici que Jésus a dit : « Je suis la Lumière du monde ; qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jn., 8, 12). C'est là qu'il a répondu aux pharisiens : « Avant qu'Abraham fût, je suis » (Jn., 8, 58). C'est ici, « dans le Hiéron, sous le portique de Salomon » (Jn., 10, 22) que les juifs cherchèrent à le lapider parce qu'il avait dit : « Je suis le Fils de Dieu » (Jn., 10, 36). C'est là aussi que Jésus guérit « les aveugles et les boiteux qui s'approchèrent de lui » (Mt., 21, 14). C'est dans la piscine aux cinq portiques, dans laquelle les pèlerins peuvent encore se baigner, que Jésus dit à celui qui était infirme depuis trente-huit ans : « Lève-toi, prends ton grabat et marche » (Jn., 5, 8) et qu'il prononça son fameux discours : « ... De même que le Père ressuscite les morts et les fait vivre, ainsi le Christ fait vivre qui il veut » (Jn., 5, 21). Jamais homme n'avait parlé comme cet homme ; « vraiment celui-ci était le Fils de Dieu » (Mt., 27, 54).

Le chrétien croit à toutes ces paroles, à tous ces actes de Jésus, et à tous ces événements. Il croit, et il est dans la joie, « parce que Dieu a parlé par cet Homme ». Mais alors, s'il croit, comment pourrait-il donner à un autre sa confiance ? Comment pour-

rait-il chercher une autre « vérité », recourir à un autre « Sauveur »? Il n'y a pas deux vérités. Et il n'y a pas deux dieux qui se disputent les moyens de nous sauver.

C'est pitié que de constater partout le gonflement monstrueux des pratiques et des croyances superstitieuses, de la magie et de la crédulité de ceux même qui se disent chrétiens, ou qui se disaient chrétiens hier. Le P. Naïdenoff, faisant naguère le bilan de la « presse du cœur » écrivait : « La direction d'un très grand magazine du cœur, consciente du caractère nocif de l'horoscope, résolut un jour de le supprimer. En moins d'un mois le magazine perdit deux cent mille clientes! L'horoscope fut rétabli. Pourtant, malgré cette première expérience commerciale désastreuse, la direction eut le courage de récidiver. De nouveau la vente du magazine baissa de deux cent mille! » (La Presse féminine, *p. 17*). *Toutes les chrétiennes méprisent-elles ce genre de littérature? Ce serait trop dire. Même parmi celles qui affichent un certain dédain, on s'aperçoit que beaucoup connaissent chaque semaine les horoscopes de deux ou trois magazines. Qu'est-ce que cela signifie? Et certes on méprise aussi la superstition et peut-être que pour rien au monde on ne s'avouerait superstitieux. Mais on ne manque pas de vite toucher du bois — avec une inquiétude qui traduit une sorte de nécessité psychologique — lorsque l'on craint qu'une chance passée ne tourne en malchance à l'avenir, et l'on observe les règles des choses défendues, par un certain protocole de la Superstition, « parce qu'elles portent malheur », et l'on se réjouit de ce qui arrive et qui est réputé « porter bonheur ». Il y a là trop de spontanéités, trop de craintes ou trop de joies pour que, malgré la supériorité que l'on affiche, tout cela soit parfaitement innocent. A chacun de se demander si, malgré sa foi, il ne prête pas un peu l'oreille à quelque démon. Il arrive que la crédulité soit le masque hypocrite, parfois inconscient, de l'incroyance ou au moins d'une foi évaporée. Le démon est rusé pour détourner l'âme de la vraie foi.*

Je ne veux pas dire que l'engouement périodique de certains milieux, voire de certaines communautés religieuses, pour quelque « révélation privée » doive être dénoncée ici de la même manière, mais je pense que l'adhésion à certaines prédictions ou à certaines paroles relève du même esprit, dès là que cette adhésion l'em-

porte, en intensité, en ferveur intérieure et en jugement de valeur sur l'adhésion de foi que nous devons à la Parole de Dieu.

La dernière en date de ces manifestations collectives de crédulité est celle que suscite aujourd'hui ce monsieur du Vaucluse qui se fait appeler « Le Christ de Montfavet ». Déjà il a sa presse — qui trouve des vendeurs enthousiastes et qui se vend —, il a ses disciples, turbulents et fanatiques, ses manifestations, ses martyrs — des petits bébés qui meurent faute de soins, des condamnés qui font en prison la grève de la faim. Qu'est-ce que cela signifie? Tant de chrétiens aujourd'hui oublieraient-ils si facilement leur Dieu?

APOSTOLUS.

A PROPOS DE LA FORMATION DOCTRINALE DES RELIGIEUSES

Depuis la parution de l'ouvrage *Formation doctrinale des religieuses*, quelques initiatives nouvelles, en France et à l'étranger, méritent d'être signalées.

C'est d'abord l'ouverture à Rome, le 18 octobre, sous la présidence de S. Ém. le cardinal Valerio Valeri, préfet de la Sacrée Congrégation des religieux, de « l'Institut romain d'Études sacrées » intitulé « Regina Mundi ».

Ainsi que le précise le projet de statuts, cet Institut a pour but :

De donner une solide formation dans les sciences sacrées aux religieuses et aux membres des instituts séculiers et, en général, aux âmes vouées à la perfection et à l'apostolat, afin qu'elles soient mieux préparées soit aux offices de gouvernement et de formation à l'intérieur des instituts, soit aux œuvres extérieures d'apostolat, spécialement à la direction et au professorat dans les collèges féminins d'enseignement supérieur et dans les instituts de culture supérieure destinés aux religieuses.

L'organisation des études est ainsi établie :

Le cours s'étend sur une période de trois ans au terme de laquelle sera délivré aux étudiantes qui auront subi avec succès les épreuves prescrites un diplôme ayant valeur juridique, spécialement pour l'enseignement de la Religion dans les établissements de tous degrés et en tous les diocèses.

L'admission requiert :

a) Un titre équivalant à ceux que l'on exige dans le pays de la candidate pour l'admission à l'Université. Une certaine connaissance du latin, nécessaire à l'étude des sciences sacrées pourra être acquise ou complétée au cours de la première année d'études à l'Institut ;

b) Une connaissance suffisante de la philosophie thomiste que l'étudiante pourrra également acquérir ou compléter durant la première année, en suivant le cours de philosophie de l'Institut.

Sont obligatoires les cours de : Théologie fondamentale, Théologie dogmatique, Théologie morale, Théologie ascético-mystique, Sainte Écriture, Droit canon, Histoire de l'Église, Archéologie et Art Sacré, Liturgie, Missiologie, Pédagogie et Catéchétique, Doctrine sociale de l'Église.

L'Institut assurera en outre :

1) L'enseignement facultatif : *a*) de matières et de questions relatives aux sciences sacrées ; *b*) de langues anciennes et modernes.

2) Des « travaux pratiques » pour acheminer les élèves vers l'étude personnelle et scientifique ;

3) Des séries de conférences et de visites instructives pour compléter leur formation.

Les divers enseignements sont donnés par des professeurs nommés par la Sacrée Congrégation des religieux sur proposition du président, et dans les principales langues, comme l'italien, le français, l'anglais, l'espagnol, l'allemand.

Une bibliothèque spécialisée est à la disposition des élèves.

Pour ce début, le programme hebdomadaire de la première année est ainsi établi :

Philosophie	: 3	heures (pour les étudiantes qui doivent compléter ou rafraîchir leur formation philosophique).
Théologie	: 7	heures.
Écriture Sainte	: 3	heures.
Histoire de l'Église	: 1	heure.
Droit Canon	: 1	heure.

Liturgie	: 1 heure.
Missiologie	: 1 heure.

Les cours sont donnés pour l'instant en quatre langues (anglaise, française, espagnole, italienne); on espère y ajouter bientôt l'allemand.

Les professeurs sont au nombre de trente-cinq appartenant à de multiples familles du clergé régulier et du clergé séculier. Quant aux élèves, cent seize se sont inscrites (trente-huit de langue anglaise, vingt de langue espagnole, vingt-sept de langue française, trente et une de langue italienne), représentant quarante-sept instituts religieux différents et vingt-deux nationalités.

On ne peut que reprendre le souhait exprimé par le Rme P. Arcadio Larraona, secrétaire de la Sacrée-Congrégation des religieux :

> Notre Sacré Dicastère a confiance que les efforts réalisés pour l'établissement de l'Institut, avec l'active collaboration du Comité des RR. MM. Générales, trouveront la réponse la plus bienveillante près de tous les instituts religieux, les sociétés de vie commune et les instituts séculiers de perfection. Ainsi on pourra préparer à l'Église des religieuses solidement formées dans les sciences sacrées, et, par là même, mieux préparées — selon les termes des statuts — soit aux offices de gouvernement et de formation à l'intérieur des instituts, soit aux œuvres extérieures d'apostolat, en particulier à l'enseignement de la religion dans les collèges féminins d'enseignement supérieur; en effet, le diplôme délivré par l'Institut donnera le droit d'enseigner la religion dans les établissements de tous degrés et dans tous les diocèses.

On sait que la Congrégation des religieux souhaite la création d'instituts analogues dans les pays où la formation doctrinale des religieuses paraît souhaitable et réalisable. C'est ainsi qu'à l'Institut catholique de Paris existe depuis un an « l'Institut supérieur de formation doctrinale pour les religieuses[1] » :

> L'Institut supérieur de formation doctrinale s'adresse aux reli-

1. Cf. l'ouvrage (hors commerce) *Formation doctrinale des religieuses*, éd. du Cerf, pp. 183-188.

gieuses et plus spécialement à celles qui sont chargées d'un enseignement dans les noviciats et les scolasticats.

Les études, qui se situent à un niveau d'enseignement supérieur, requièrent au point de départ une culture générale équivalant à celle du baccalauréat et de bonnes bases doctrinales. Elles visent à fournir les éléments d'une synthèse dogmatique et scripturaire simple mais complète. Elles sont conçues de manière à assurer équilibre et coordination entre les divers enseignements et à faire large place aux recherches dirigées et au travail personnel. C'est pourquoi il est prévu deux fois par trimestre, en plus des cours réguliers, des séances dites de « direction de travail ». Au cours de ces séances, les religieuses étudiantes sont invitées à exprimer leurs suggestions personnelles et à poser des questions. Des directives adaptées à leurs recherches leurs sont données.

Les études s'étendent sur deux années et sont sanctionnées par *cinq certificats obligatoires* : Philosophie thomiste, Écriture Sainte, Théologie dogmatique, Théologie morale, Histoire de l'Église et Liturgie.

Cet ensemble pourra être complété par *deux certificats « libres »* : certificat de spiritualité, certificat de psychologie. Une mention supplémentaire sera ajoutée au diplôme de l'Institut supérieur de formation doctrinale pour les religieuses titulaires de l'un ou l'autre de ces certificats ou des deux certificats.

Les cinq certificats obligatoires doivent être présentés comme suit :

En première année : Philosophie thomiste.

L'obtention de ce certificat est nécessaire à celle des certificats de Théologie dogmatique et de Théologie morale.

En première ou en deuxième année : Écriture Sainte. Histoire de l'Église et Liturgie.

Les cours en ces deux matières ne sont donnés qu'une année sur deux.

En 1954-1955 : Histoire de l'Église et Liturgie.

En 1955-1956 : Écriture Sainte.

En deuxième année seulement, mais après le cycle complet des deux années de cours : *Théologie dogmatique. Théologie morale.*

Distribution des cours

Psychologie rationnelle : M. le Ch. Verneaux.

Spiritualité ignatienne : R. P. Giuliani, S. J.

Spiritualité carmélitaine : R. P. Lucien de Saint-Joseph.

Théologie morale : R. P. d'Agier de Rufossé.
Histoire ecclésiastique : M. l'abbé Froidevaux.
Métaphysique : M. le Ch. Lallement.
Travaux dirigés : M. le Ch. Lallement.
Psychologie générale : R. P. Cruchon, S. J.
Psychologie de l'adolescent : R. P. Cruchon. S. J.
Introduction à la Philosophie et Logique : R. P. Eyselé, S. M.
Théologie dogmatique : R. P. d'Ouince, S. J.
Travaux pratiques : R. P. d'Ouincé, S. J.
Histoire ecclésiastique : R. P. Lecler, S. J.

A Montréal, sous l'impulsion de S. Ém. le cardinal Léger, la Faculté de Théologie de l'Université a organisé depuis l'année dernière un « Institut supérieur de Sciences religieuses » destiné aux Religieuses et aux Frères.

Le programme présente une synthèse complète des sciences religieuses. En plus de la théologie dogmatique et morale, il comprend des cours d'Écriture Sainte, de Droit canonique, d'Histoire de l'Église, de Liturgie, d'Ascétique et Mystique, de Doctrine sociale et d'Action catholique. Des cours de Pédagogie de la Religion permettront aux éducateurs d'adapter à leurs élèves l'enseignement reçu.

Les cours seront du degré universitaire et non de simples conférences de vulgarisation ; ils devront être suivis par des étudiants possédant un baccalauréat ès Arts, un baccalauréat en Philosophie ou l'équivalent et pouvant consacrer à ces études tout leur temps.

Les cours seront couronnés, avec l'autorisation de la Sacrée Congrégation des séminaires et universités, d'un *baccalauréat* et d'une *maîtrise* en sciences religieuses.

Pour le baccalauréat : synthèse complète des sciences religieuses en deux années d'études. Cours fermés.

Pour la maîtrise : deux années supplémentaires permettront d'approfondir certains points de doctrine et d'orienter vers une spécialisation.

La théologie sera enseignée selon l'ordre et la méthode de la Somme Théologique de saint Thomas, suivant en cela les directives de l'Église.

Les cours d'Écriture Sainte comporteront une véritable initiation scientifique. On exigera des étudiants la lecture de toute la Bible.

Enfin l'enseignement de toutes les matières connexes devra tenir compte de la qualité des auditeurs et des buts de l'Institut.

Les professeurs, spécialisés dans les différentes matières, s'efforceront d'amorcer la réflexion et le travail personnel des étudiants.

Au commencement de chaque série de cours, on remettra aux étudiants une bibliographie; de plus, un plan assez détaillé sera distribué avant chaque cours. Enfin, un examen couronnera chaque série.

Une initiative d'un tout autre ordre vient de voir le jour en France, que nous sommes heureux de faire connaître.

Les moniales et toutes les religieuses vivant sous le régime de la clôture pontificale ne peuvent bénéficier des Instituts dont nous venons de parler et pourtant, elles aussi ont besoin d'une formation doctrinale qui, si elle est adaptée à leur état, ne peut qu'enrichir leur vie contemplative et éventuellement les préparer à mieux remplir les charges importantes du monastère.

Sans doute, il existe déjà les cours « Forma gregis ». Mais ceux-ci sont destinés aux maîtresses des novices. Par leur finalité et une partie des matières traitées, ces cours ne peuvent convenir aux autres religieuses. C'est pourquoi en plein accord avec le R. P. Motte, animateur de « Forma gregis », et avec l'approbation de S. Exc. Mgr Pierre Brot, membre de la Commission épiscopale des religieux et religieuses, le « Comité permanent des religieux auprès de l'épiscopat » a chargé le T. R. P. Élisée de la Nativité, O.C.D., d'organiser des cours de doctrine sacrée à l'usage des contemplatives. Ces cours, qui vont commencer à fonctionner le 1er décembre de cette année, portent le titre « Contemplatives » et sont donnés par correspondance. Chaque cours mensuel est imprimé sur quatre pages, complété par une bibliographie et des orientations pour le travail personnel; les professeurs se sont engagés à répondre à toutes les questions posées et s'efforceront de toutes manières de guider le travail de leurs élèves. On espère d'ailleurs que beaucoup de monastères pourront

trouver sur place l'aide nécessaire en la personne de leur aumônier ou d'un prêtre de la ville.

Pour la première année, les cours sont distribués ainsi :

Théologie morale. Gloire de Dieu et vie chrétienne (R. P. Le Guillou, O. P.).

Spiritualité. Sipiritualité du *Pater* (R. P. Paul-Marie de la Croix, O. C. D.).

Écriture Sainte. Les psaumes, prière chrétienne (R. P. Marie-Ephrem, O. F. M.).

Sur trois cent cinquante monastères qui, en France, ont été avertis de cette initiative, deux cent dix ont déjà répondu avec enthousiasme et cinq cent soixante-dix cours ont été demandés. Le secrétariat en est confié au R. P. Marie-Ephrem, O. F. M., (7, rue Marie-Rose, Paris-14e, c. c. p. Paris 11627-16 Carabet A.).

On demande mille francs par cours annuel (25 % de réduction à partir de quatre cours par monastère). Pour faciliter le rythme du travail et diminuer les frais d'envoi, les cours sont envoyés par trimestre (trois trimestres par an).

Ainsi, même les contemplatives ne sont plus absentes de ce mouvement riche d'avenir qui, fidèle aux orientations du Saint-Siège, pousse les religieuses à recevoir une véritable formation doctrinale. La qualité de nos religieuses et leur recrutement ne pourront qu'en bénéficier.

Fr. A. Plé, O. P.

LE PÈRE JÉRÔME DE LA MÈRE DE DIEU, O. C. D.

In Memoriam

Le R. P. Jérôme de la Mère de Dieu, Carme déchaux de la Province des Flandres, n'est pas un inconnu pour les lecteurs de *La Vie Spirituelle*. Nous voudrions évoquer la physionomie spirituelle de cet homme éminent, ce prêtre d'élite et ce grand religieux. Né le 22 novembre 1870 (Polydore Meersschaut) à Ledeberg-lez-Gand, il entra au Carmel réformé le 8 janvier 1889 et fut ordonné prêtre le 1er septembre 1895. Il exerça plusieurs fois la charge de supérieur, mais il fut avant tout un homme intérieur, un témoin du Carmel, un apôtre de la mystique et un prudent directeur de conscience.

Il cherchait Dieu. Par la voie de souffrances intérieures, il avait pénétré l'idéal et l'esprit de son Ordre. Il le disait souvent : la vocation carmélitaine est : *contemplari et contemplationem aliis tradere,* et son ami Jacques Maritain aimait à citer cette sentence à propos de saint Jean de la Croix (cf. *Les degrés du savoir*, Paris, 1932, p. 628). Cette devise résume la vie du R. P. Jérôme. Ce qu'il avait expérimenté au contact intime de Dieu, il le communiquait abondamment à tous ceux qu'il rencontrait : laïcs, prêtres, religieux. Mais son champ d'apostolat préféré était l'Ordre lui-même. Dans tous les Carmels de la Belgique et de la France, on a goûté ses conférences sur l'esprit de l'Ordre et la vie d'oraison. Sans nul doute, il a ravivé l'esprit authentiquement carmélitain et influencé par là la vie de l'Ordre. Pour préciser le caractère propre du Carmel, il avait scruté les plus vieux documents qui s'y rapportaient, surtout l'*Institution des premiers moines* (cf. *Les plus vieux textes du Carmel,* édité par le

R. P. François de Sainte-Marie, Paris, 1944). En glanant les mystiques et auteurs de l'Ordre, il a pu définir *la tradition mystique du Carmel*. Avant que cette synthèse atteignît le grand public, (Paris, 1929, 92 pp.), *La Vie Spirituelle* l'avait déjà publiée (janvier-mars 1924). Mentionnons aussi *La spiritualité carmélitaine* (Paris, 1927) et sa contribution au numéro spécial de *La Vie Spirituelle* consacrée à saint Jean de la Croix : *L'esprit du Carmel* (1942, pp. 40-60). Sa thèse favorite, affirmée surtout par les deux grands mystiques du Carmel, était que l'idéal de l'Ordre est la contemplation infuse : don gratuit que Dieu ne manque pas d'octroyer à ceux qui vivent dans une disponibilité parfaite à son égard. A ce propos, il citait maintes fois le plus vieux texte de la tradition mystique du Carmel : « Dans cette vie (monastique), nous distinguons une double fin : l'une que nous atteignons par notre labeur et l'exercice des vertus avec l'aide de la grâce divine : offrir à Dieu un cœur saint et pur de toute souillure actuelle de péché... L'autre fin de cette vie nous est proposée en vertu d'un pur don de Dieu : elle consiste à goûter d'une certaine manière en notre cœur, à expérimenter dans notre esprit la force de la divine présence et la douceur de la gloire d'en haut, non seulement après la mort, mais même en cette vie mortelle » (*Instit. des prem. moines*).

Un autre mérite du R. P. Jérôme est d'avoir « découvert » et propagé la spiritualité du Vénérable frère Jean de Saint-Samson. Il y trouvait une confirmation éclatante de ses opinions sur la contemplation et l'esprit du Carmel (cf. *La doctr. du V. fr. Jean de S.S.*, Saint-Maximin, 1925, 294 pp. — *Maximes et sentences du V. fr. J.*, Bruges, 1939, 142 pp.). Mais le P. Jérôme était plutôt conférencier (qui aimait les digressions...) qu'écrivain. Pour remédier à ce défaut, il sut enthousiasmer ses amis à faire ce qu'il ne pouvait pas lui-même. Sous son instigation, L. Van den Bossche faisait connaître au public plusieurs écrits du Vénérable frère Jean de Saint-Samson, de Marie de Sainte-Thérèse et composait son livre connu : *Les Carmes* (Paris, 1930), où il fait allusion à « ce moine qui m'apprit à connaître et à aimer autant qu'il l'aime le Carmel de la Mère de Dieu, de saint Élie et de sainte Thérèse ».

Mentionnons encore brièvement la part active qu'il eut dans l'érection du « Saint Désert » de Roquebrune-sur-Argens (Var) : « La colline du pur silence » où les fils du Carmel de la Belgique et de la France peuvent retremper leur âme dans une vie purement contemplative (cf. l'article dans *La Croix*, 7 septembre 1954).

Le profond amour du R. Père pour la Sainte Vierge l'incitait à montrer dans ses conférences le rôle de la Rose mystique dans la vie d'oraison et à enseigner comment on peut conjuguer une attitude d'oraison

avec une vie mariale : « contempler la contemplation de Marie, prier avec elle ».

Jusqu'à ses derniers jours, il resta jeune de cœur et alerte d'esprit. Mais un mal secret minait sa constitution : « Ma carrière est finie, d'autres prendront ma place. Maintenant, je puis encore souffrir pour attirer la bénédiction de Jésus sur leur apostolat. »

A l'aube du 2 juin 1954, à Bruges, en attendant la sainte communion, il s'est envolé vers la communion des saints.

Sa personnalité et son activité pourraient être résumées dans le mot par lequel le Saint-Esprit a décrit Élie, le père spirituel de la tradition mystique du Carmel : « Il se leva, semblable au feu, et sa parole était enflammée comme un flambeau » (Eccli., 48, 1).

P. Élie de la Vierge Marie, O. C. D.
(Province des Flandres).

LOURDES AUX YEUX DE LA FOI

Lourdes, la ville des miracles. Je le savais déjà, mais je le savais mal. Ferai-je un aveu ? Avant d'avoir participé à ces rassemblements de foules que sont les grands pèlerinages, et spécialement celui du Rosaire (soixante mille pèlerins cette année), Lourdes demeurait seulement pour moi la ville de Bernadette, la ville des apparitions et des guérisons miraculeuses. (Au collège, autrefois, on nous lisait, pendant le Carême, les récits circonstanciés de tous les cas célèbres.) Lorsque des incroyants ou des demi-croyants parlaient de Lourdes avec scepticisme, je ne m'attachais guère qu'à cet aspect qui me paraissait le plus caractéristique, celui des guérisons miraculeuses, faisant remarquer le sérieux scientifique des constatations, le rigoureux contrôle exigé.

Mais l'an passé, participant pour la première fois, comme prêtre, au pèlerinage du Rosaire, je commençais, après avoir confessé des heures durant, à comprendre que la Sainte Vierge avait soin davantage des guérisons spirituelles que de la guérison des corps et que les plus grands miracles de Lourdes n'étaient pas inscrits au Bureau des constatations : ils s'opéraient derrière la grille des confessionnaux.

Cette année 1954, où le pèlerinage du Rosaire a revêtu, en raison de l'année mariale, un particulier éclat, ayant eu cette fois la charge spirituelle d'une salle de malades, j'appris encore qu'il y avait d'autres miracles, eux non plus pas officiels.

Je veux parler de l'extraordinaire charité dont sont entourés les quelque dix-huit cents malades qui remplissent les deux grands hôpitaux : l'asile Notre-Dame de Lourdes et l'hôpital de Notre-Dame des Sept-Douleurs. En effet, pendant ces cinq jours se produit une sorte de « révolution », un renversement complet de l'ordre auquel la vie courante nous a habitués : alors que, le plus souvent, les infirmes, les malades vivent en retrait de la vie officielle, sont comme cachés, isolés, oubliés, tandis que les bien portants tiennent seuls la vedette, c'est ici l'inverse.

A Lourdes, en effet, les malades sont rois. Tout est réglé par rapport à eux. A eux, les toutes premières places, pour eux ce rigoureux service d'ordre qu'assurent les bran-

cardiers des diverses hospitalités (non sans provoquer parfois d'ailleurs quelques murmures de la part des pèlerins qui se voient, en certains cas, immobilisés parce que les malades doivent passer avant eux). Une armée d'infirmières, de transporteurs sont au service de tous ces allongés, armée au dévouement inlassable et faisant preuve, je l'ai constaté maintes fois, d'une merveilleuse délicatesse.

C'est cette charité effective qui assure, sans doute, les qualités exceptionnelles de la prière à Lourdes. Le spectacle d'une pareille foule immense, recueillie, fervente, est rare. Rien d'autre ne remplit guère ces pèlerinages que la prière, mais les pèlerins ne semblent jamais las. Ils reviennent à toutes les cérémonies avec une sorte de fringale que rien n'apaise. Impossible de s'approcher de la Grotte si l'on n'est pas malade, brancardier ou... dominicain, tant la presse y est grande. Pendant le jour et jusqu'à une heure avancée de la nuit, la prière ne cesse pas. Et il suffit de regarder le visage des gens qui demeurent là des heures pour savoir qu'ils ne font pas semblant de prier. Tout se passe sans exaltation, dans le recueillement.

Enfin, et voilà peut-être le plus beau miracle de Lourdes, il y a encore l'étonnante joie des malades. Dans la salle des soixante malades dont j'avais la charge, je puis témoigner que l'exultation était grande et unanime. Dieu sait pourtant de quels abîmes, de quelles terribles misères cette joie était le plus souvent montée. Aucune amertume, aucune révolte devant la non-guérison, mais comme une force et une joie nouvelles. Deux malades, sans s'être concertées, avouent que ces jours sont, pour elles, les plus beaux, les plus heureux de leur vie. Une autre dit : « Je voudrais que cela dure toujours. » Une troisième : « Père, ici c'est le ciel. » C'est vrai, c'est déjà le ciel partout où règne un peu d'amour vrai.

PH. DAGONET, O. P.

BULLETIN BIBLIQUE

Pour tirer un fruit spirituel de la lecture de la Bible, il faut chercher d'abord à connaître le mieux possible le sens littéral pour arriver à l'explorer en toute son « épaisseur ».

Cela requiert pour nous un minimum de préparation et d'explications — la Sainte Église le sait bien, qui impose des notes à toutes les traductions. Et plus le lecteur est cultivé, a d'exigences intellectuelles, plus il lui faut élargir sa base et connaître le milieu historique et culturel, les langues, etc.

Les livres d'archéologie ou d'histoire ne sont peut-être pas des « lectures spirituelles », mais ils préparent et encadrent la lecture spirituelle de la Bible. Ils font partie de ce premier temps de la *Lectio Divina,* qui s'acharne à comprendre et à creuser le texte avant de le goûter.

C'est pourquoi *La Vie Spirituelle* présente aujourd'hui à ses lecteurs quelques-uns de ces livres.

I
ARCHÉOLOGIE

Si le but essentiel de l'archéologie est non seulement de situer les documents et de les confirmer, mais surtout de « nous restituer l'âme des peuples disparus », M. Parrot y excelle mieux que personne; la *Découverte des mondes ensevelis* [1] est une perspective à vol d'oiseau sur la technique et l'histoire des fouilles, sur l'ensemble des civilisations protohistoriques et historiques, sur les rapports de l'archéologie et de la Bible. Le tout en cent cinquante pages !

Cela ne peut donc qu'être extrêmement rapide, mais on sent sous tant de facilité la science éprouvée du fouilleur expérimenté — et on admire l'art, l'aisance, le don de rendre la moindre évocation si vivante, et le ton profondément humain, l'attention aux hommes.

Déluge et Arche de Noé [2] constitue le premier volume des

1. André Parrot, *Découverte des mondes ensevelis,* Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1952, 149 pp., 21×14, illustré.

2. André Parrot, *Déluge et arche de Noé,* coll. « Cahiers d'archéologie biblique », n° 1, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1953, 63 pp., 21×14, illustré.

« Cahiers d'Archéologie Biblique »[3], qui se proposent « d'apporter une documentation aussi complète que possible autour des faits bibliques[4] ». Il ne s'agit pas de plaider pour ou contre leur vérité, mais de « communiquer les pièces d'un dossier ».

On trouvera, en effet, ici, objectivement présentés, des documents littéraires et épigraphiques concernant le déluge, des représentations de bateaux qui peuvent nous aider à évoquer l'arche et les résultats des fouilles qui ont atteint des couches « diluviales »; tout cela est familier aux archéologues, mais bien difficile à rassembler et bien intéressant pour le non-spécialiste à qui s'adresse la collection, ce lecteur cultivé qui cherche à mieux connaître sa Bible en la situant de plus près littérairement et historiquement.

Le chapitre final sur l' « aspect religieux du déluge » ne nous paraît pas aussi réussi que le reste. Sans doute, il faut respecter la distinction des disciplines et il est louable de « se garder de faire de la dogmatique en traitant d'archéologie » (p. 59). Mais la « dernière leçon » que l'on tire de « cette longue contemplation de l'arche » nous semble extrêmement plate.

Et la valeur proprement religieuse des récits bibliques, et aussi la typologie et l'exégèse spirituelle, ont leur place et leur portée, qu'il ne faut certes pas mépriser au nom de l'archéologie, — attitude plus grave encore que celle des « spirituels » qui méprisent l'archéologie en raison de la transcendance de la Parole. Comment ne voit-on pas que c'est cette transcendance même qui nous oblige à mettre en œuvre toutes nos pauvres ressources, chacune a sa place et sans en exclure aucune ?

Le tome II du *Manuel d'Archéologie Biblique*[5], attendu depuis bien des années[6], vient compléter cet instrument de travail indispensable dont il n'existe aucun équivalent en français.

Ce volume traite des sujets les plus importants : la famille, les institutions politiques et administratives, les arts et le commerce, et surtout le culte.

On y trouvera des renseignements sûrs, objectifs, contrôlés; c'est un instrument de travail sérieux et très bien informé. Il

3. Dans la même collection : *Ninive* (cf. *La Vie Spirituelle*, février 1954, p. 212). *La tour de Babel* (cf. *La Vie Spirituelle* de juin 1953).

4. « Le croyant — nous dit-on — a tout à attendre et beaucoup à apprendre de cette résurrection du passé biblique » (p. 5). « Beaucoup à apprendre ? » Certes, et nous sommes reconnaissants aux savants qui mettent à notre portée cet enrichissement si précieux. « Tout à attendre ? » Non pas : pour lire la Parole et pour en vivre, les croyants n'ont pas attendu deux mille ans que les fouilleurs s'en aillent gratter le sol.

5. A.-G. Barrois, *Manuel d'archéologie biblique*, t. II, Picard, Paris, 1953, 517 pp. in-8°.

6. Le premier tome a paru en 1939.

faut louer le souci de limiter chaque fois la portée de l'affirmation, de la réduire à ce qui est réellement acquis par les constatations archéologiques. Le soin mis à éviter toute majoration ou extrapolation est la marque d'une œuvre scientifique probe [7].

Mais l'auteur semble craindre toute perspective d'ensemble, toute ouverture sur la signification spirituelle ou religieuse que peuvent revêtir les acquisitions archéologiques.

Le livre d'ALBRIGHT, *From the stone age to Christianity* [8], est une preuve vivante, s'il en était besoin, que plus la science archéologique et linguistique est poussée, plus elle tend vers une synthèse aussi compréhensive que possible.

Mais ce n'est pas là ce qu'a voulu nous donner Barrois. Il nous livre objectivement une excellente collection de fiches [9]. A ce titre, ce manuel est indispensable à tous les étudiants et bibliste de langue française qui, jusqu'à présent, étaient si démunis en cette matière.

Tout le monde a entendu parler de ces passionnantes découvertes du désert de Juda sur lesquelles les journalistes (et pas seulement les journalistes) ont dit ou écrit beaucoup de fantaisies. Les renseignements sérieux se trouvaient généralement dans des rapports ou dans des revues techniques ou mêlées à des théories trop personnelles comme dans les opuscules brillants et hasardeux de Dupont-Sommer. Le R. P. VERMÈS [10] nous donne en un livre bien informé, bien écrit et bien illustré, une histoire de la découverte, ou plutôt des découvertes successives et des fouilles, puis une vue d'ensemble du cadre historique et des préoccupations théologiques des milieux où ces manuscrits ont vu le jour, et enfin, une traduction intégrale des textes actuellement connus.

On sait que ces trouvailles sensationnelles ont renouvelé notre

7. On peut n'être pas d'accord sur certains points, par exemple, la datation et le morcelage du code d'alliance — mais les diverses opinions sont toujours mentionnées avec une objectivité scrupuleuse.

8. William Foxwell ALBRIGHT, *From the stone age to Christianity, Monotheism and the historical process*, Baltimore, 1946, 367 pp. in-8°. Le livre a été traduit (très mal) en français par M. Th. BARRELET-CLEMENTEL, sous le titre d'ailleurs inexact : *De l'âge de la pierre à la chrétienté* (?). *Le monothéisme et son évolution historique*, Payot, Paris, « Bibliothèque historique », 1951, 303 pp. in-8°. Trop souvent les traducteurs de livres bibliques sont inférieurs à leur tâche. Déjà Klossowski avait trahi Vischer. Et ici, pourquoi l'édition française a-t-elle supprimé toutes les notes et justifications, pourtant indispensables ?

9. On n'indique pas le lieu, musée, collection, où se trouvent actuellement les pièces reproduites. C'est une lacune gênante dans un manuel qui doit être un instrument de travail.

10. Géza VERMES, docteur en théologie, licencié en histoire et langues orientales, *Les Manuscrits du désert de Juda*, Desclée et Cie, Paris, 1953, 216 pp., 23×15 1/2, illustré.

connaissance du monde juif au emps du Christ et du milieu où a Bonne Nouvelle a été procla- mée. Elles éclairent même peut- être la mentalité des destinataires le certaines Épîtres. Nous aime- ons connaître cet apport : dès l'instant que cela touche de si près à nos intérêts les plus chers, cela ne saurait nous laisser indiffé- ents. D'ailleurs, certains des ymnes sont tout proches des saumes, notre propre prière peut épouser spontanément cette expres- ion d'une piété authentique.

II

HISTOIRES — MANUELS

L'*Histoire d'Israël,* de M. Mar- in Noth [11], est le fruit d'un tra- ail personnel et d'une longue laboration dont les étapes ont été alonnées par ses travaux très emarqués. On trouve ici un sens eligieux profond, une foi person- elle, le respect, rare chez un his- orien, de ce qu'il appelle le « non- istorique », la reconnaissance les interventions directes de Dieu ui font de l'histoire d'Israël un ait absolument singulier, hétéro- ène à toutes les autres histoires les peuples.

Mais Noth se place résolument u plan de la critique des tradi- ions. A partir de David, cela va peu près. Mais avant, et sur- tout avant le moment de la fixa- tion des tribus, cette critique sé- vère des traditions leur fait perdre toute consistance historique. Un exemple, à propos de Moïse :

> à en croire la plus ancienne tradition connue, sa figure ne fait pas partie essentielle et intégrante du thème sinaïtique... Il n'est donc pas soutenable historiquement de le considérer comme l'organisateur et le législateur d'Israël. Et l'événement du Sinaï reste pour nous enveloppé de mystère, du fait que nous ne saurions nommer aucune personnalité qui y soit intervenue d'une manière active et nette (p. 147).

On voit le cercle : quand on a ôté toutes les pelures d'un oignon, il n'y a plus d'oignon. Si, pourtant, il en reste un « noyau insaisissable » :

> Il n'en reste pas moins que le noyau de la tradition sinaïtique soit un fait historique, quelque insaisissable qu'il soit dans ses détails pour l'historien.

Un excès de rigueur critique aboutit nécessairement à minimiser la valeur des sources écrites — et même du témoignage archéologique.

C'est dire que cette *Histoire d'Israël* ne peut être conseillée à tous, qu'il faut une bonne formation pour l'aborder, avec un jugement assez sûr pour filtrer les conclusions sans se laisser trop

11. Martin Noth, professeur à l'Université de Bonn, *Histoire d'Israël,* Payot, Bibliothèque historique, 1954, in-8°, 472 pp. Il est surprenant qu'une édition revue par l'auteur en 1954 ne connaisse pas les trouvailles du désert de Juda — ni lorsqu'on affirme qu'en Syrie-Palestine, seules les tablettes d'argile ont pu se conserver (p. 59) — ni à propos de l'insurrection de Bar-Kochba (pp. 450 s.).

impressionner par l'apparente rigueur de la méthode. Mais, étant donné qu'en français, nous n'avons guère le choix qu'entre les manuels scolaires ou les livres de vulgarisation, cette *Histoire,* surtout pour sa partie la plus classique, rendra service à ceux qui ont certaines exigences scientifiques.

Malgré ces réserves expresses sur la pensée de l'auteur [12], nous sommes heureux de reconnaître que le point de vue qui domine est celui de l'aspect absolument unique du phénomène Israël — et donc nécessairement le mystère de l'élection et du salut.

Albright nous conseille (*l. c.,* p. 193) « de naviguer aussi prudemment que possible entre le Scylla d'une confiance excessive en la tradition, et le Charybde d'une hypercritique ». Si Noth est certainement tombé dans Charybde, Buysschaert [13] nous semble s'approcher dangereusement de Scylla. *Israël et le judaïsme dans l'ancien Orient* est un manuel qui peut être utile aux étudiants — mais il ne nous semble pas tout à fait assez fort pour eux, — et qui s'offre aussi aux fidèles cultivés pour les instruire de la Bible. Mais peut-être est-il un peu lourd pour ceux-ci ?

Il donne, pour chaque partie, le milieu constitué par les peuples environnants, puis l'histoire d'Israël en y insérant une introduction aux livres.

Il est, dans l'ensemble, bien informé, honnête, mais un peu timoré. Or la peur est mauvaise conseillère : elle l'amène souvent à rester dans un vague dont on ne peut rien tirer (par exemple sur Is., 40 ss.) — ou bien elle le conduit à des affirmations majorantes qui créent un malaise. L'auteur croit-il vraiment qu'Abraham « détienne les plus anciennes traditions au sujet de la Création, du Déluge et de la Dispersion des peuples » (p. 103) ? Est-ce vraiment Moïse « qui parle de lui-même comme l'aurait fait un tiers » (p. 162) ? Est-ce vraiment à lui qu'il faut faire remonter l'organisation de l'ordre des Lévites et leur cérémonial ? Le Deutéronome évoque-t-il vraiment « l'époque de David et de Salomon » (p. 161) ? Et ainsi de suite. Scylla est aussi dangereux que Charybde, non seulement pour la science, mais pour la foi.

Cependant, il ne s'agit ici que d'une note un peu tutioriste, qui apparaît sporadiquement, et qui n'empêche pas ce livre d'être bon, sérieux et recommandable.

Le peuple de l'ancienne Alliance [14] se présente modestement comme un manuel destiné aux

12. Il y en aurait bien d'autres à formuler, sur le récit des faits : la durée du règne de Saül, invraisemblablement réduite à deux ans, le récit de l'insurrection de 135, etc.

13. G. Buysschaert, *Israël et le judaïsme dans l'ancien Orient,* Beyaert, Bruges, coll. « Renaissance et Tradition », 1953, 390 pp. in-8°.

14. Abbé J. Dheilly, *Le Peuple de l'Ancienne Alliance,* les Éditions de l'École, Paris, 1954, 480 fr, ce qui est extraordinaire pour un livre de 486 pages abondamment illustré, 18×13.

classes du second cycle du catéchisme. C'est un petit livre sympathique, d'une formule très heureuse, qui répond vraiment à un besoin.

On y trouve tout ce qu'un bon chrétien non spécialisé doit savoir sur sa Bible. Ce n'est pas une simple initiation sommaire, c'est vraiment un manuel plein de renseignements, — élémentaires sans doute, mais précis et sûrs [15]. Mais ce qui en fait une lecture si attachante, c'est qu'il possède à un haut degré le sens du dynamisme de l'histoire sainte. Les informations sont données de façon claire, alignées en paragraphes comme il convient à un manuel, mais le tout est pris dans une coulée vivante, dans une vue d'ensemble du plan de Dieu qui en fait vraiment un aliment spirituel. Les applications personnelles, la liaison avec la liturgie sont souvent soulignées, et cela nous est utile, mais plus encore ce sens de la marche en avant de la Révélation et du rôle qu'y ont joué les personnes, les prophètes en particulier.

Pour la prochaine édition, on désirerait une amélioration : les renvois à la Bible devraient être plus nombreux; on aimerait trouver un plan de lectures bibliques organisé pour chaque chapitre, de façon à assurer mieux la liaison entre l'histoire sainte et le texte sacré. Les quelques brèves lectures mises en fin de chapitre ne peuvent y suppléer.

Ce petit livre est illustré très abondamment : une grande photo en pleine page toutes les quatre ou cinq pages, et des images admirablement choisies : paysages, manuscrits, archéologie, œuvres d'art, c'est un plaisir de le feuilleter et cela achève de faire le lien entre la réalité biblique, le sens traditionnel de l'Église et notre propre assimilation spirituelle.

Quand donc aurons-nous pour les étudiants, pour les séminaristes, des manuels plus techniques et forts, sans doute, mais d'une qualité analogue ? Que l'on songe à ce qu'on leur a offert trop souvent : des volumes épais, rébarbatifs et généralement rétrogrades, bourrés de renseignements inutiles et dépourvus du sens de l'essentiel, qui ont eu pour effet de dégoûter des études bibliques des générations de jeunes prêtres. Maintenant qu'ils auront eu des manuels élémentaires de cette tenue, ils se montreront à bon droit exigeants pour le niveau supérieur.

M. l'abbé Dheilly encore, avec M. l'abbé Elchinger, offre un

15. Il y a quelques bavures : les deux reproductions de manuscrits des pages 354 et 361 sont à l'envers. — P. 202 : « Les Hébreux ont abandonné le chameau... » Ils n'en ont probablement jamais monté, sa domestication remonte au XII[e] siècle environ. — P. 120 : Cette description du Deutéronome : « Un ouvrage surtout législatif qui contient des prescriptions de détail », Buysschaert a mieux vu que l'aspect exhortatif et parénétique est prépondérant. — P. 20 : Les Juges ne sont pas nommés parmi les Prophètes antérieurs. — P. 235 : Ce n'est pas Nathan qui s'est opposé au projet de construire le Temple, il y était au contraire favorable. Mais c'est Dieu lui-même, etc.

choix de lectures extraites de la Bible [16], destiné aux enfants à partir de dix ans, mais il n'est pas interdit aux grandes personnes d'en faire leur profit. Les textes sont bien choisis, malgré, semble-t-il, une certaine disproportion : cent cinquante pages pour l'Ancien Testament et cent quatre-vingts pour le Nouveau; et dans celui-ci, saint Marc figure intégralement. Chaque texte est accompagné d'une explication généralement très bonne [17] : introduction historique, remarques pédagogiques, notes liturgiques; quelques bonnes photos en hors texte sont empruntées pour la plupart à la cathédrale de Strasbourg. Ces extraits de la Bible, bien présentés, bien imprimés, sont vraiment faits pour donner le goût de la lire tout entière.

Le livre du P. Démann : *La catéchèse chrétienne et le peuple de la Bible* [18], n'est pas un manuel, mais une critique des manuels du point de vue de ce qu'ils disent des Juifs. Deux mille manuels et catéchismes ont été appelés à comparaître, examinés de près, et des centaines de propositions en ont été extraites qui nous font réaliser un gauchissement dont nous n'avions pas conscience. Le mouvement biblique est encore trop récent pour avoir pénétré efficacement dans l'enseignement catéchistique [19].

Tous les catéchistes devraient consulter cet ouvrage pour rectifier s'il en est besoin leur enseignement ou celui des livres scolaires dont ils se servent. Et surtout, les auteurs et les éditeurs de ces livres, à mesure que la mentalité évoluera, seront bien obligés de tenir compte de ce travail du P. Démann, qui aura ainsi, à longue échéance, une portée considérable.

Il nous semble cependant que le zèle à dénoncer est parfois excessif :

> Montrer et expliquer aux enfants une image représentant la scène de l'*Ecce Homo*, en suscitant leurs réactions... (p. 131).

16. A. Elchinger et J. Dheilly, *Lectures bibliques*, « L'histoire du salut », coll. « Vérité et Vie », Alsatia, Colmar-Paris, 1951, 356 pp., illustré, 14×21 1/2.

17. Sans doute, tout n'est pas parfait dans ces explications : Jérémie n'est certes pas « l'homme de la religion du livre » (p. 146). La Pérée dont le nom est grec ne pouvait faire une province au retour de l'exil (p. 93); il y avait un holocauste matin et soir tous les jours et non seulement « à certains jours » (p. 95); Yahvé ne pouvait être reconnu au temps d'Abraham (p. 9); cette explication de Mt., 5, 22, « traiter son frère de fou, c'est le déclarer maudit de Dieu » (p. 218), il s'agit bien plutôt ici d'un qualificatif comportant une note d'impiété religieuse (la B.J. traduit par « renégat »); etc.

18. Paul Demann et R. Bloch, *La catéchèse chrétienne et le peuple de la Bible*, Cahiers Sioniens, 1952, 21×14, 220 pp., 450 fr.

19. Le livre d'Elchinger dont nous venons de parler est un des rares qui soient loués.

Nous avouons ne pas voir en quoi cette proposition[20] peut être suspecte d'antisémitisme...

A un niveau de très large vulgarisation populaire, *La Grande Espérance*[21], un volume du même type que *La Grande Nouvelle qui vous apporte le bonheur*, raconte l'Histoire Sainte d'une façon qui veut être accessible au niveau populaire, tout en tenant compte de ce que nous apprend l'exégèse moderne. Il est le fruit de la collaboration d'un curé de campagne et de plusieurs exégètes, sous l'impulsion de la *Ligue catholique de l'Évangile*, qui poursuit ainsi son excellent effort de catéchèse biblique.

C'est un genre extrêmement difficile, et il n'est pas étonnant que le juste milieu ne paraisse pas toujours gardé : dans l'histoire des traditions, de la Tour de Babel, par exemple, peut-être les exégètes auraient-ils pu reviser davantage. Et il y a telle note technique, dont le curé de campagne aurait pu demander l'allègement, par exemple sur la différence entre « le paradis, mot perse..., et l'eden, mot sumérien qui signifie steppe » (p. 14), ce qui nous semble bien superflu dans un volume qui se veut populaire.

La traduction biblique est plutôt une paraphrase ou un résumé qu'une traduction, mais c'est requis par le niveau même qui est visé. Dans l'ensemble, ce livre est une vraie réussite : exact, clair, vivant, éclairé de quelques photos et cartes. Il pourra rendre de grands services dans la lutte contre les sectes, dont l'effort s'intensifie à notre époque; elles bénéficient à la fois du prestige retrouvé de l'Écriture Sainte et de l'ignorance trop générale du peuple fidèle. Voici une présentation des faits, de l'histoire du salut, dynamique et objective, qui fera tomber d'elles-mêmes tant d'interprétations partielles ou saugrenues.

Et c'est là tout son dessein : mettre l'essentiel de la Bible, d'une façon probe et accessible, à la portée du plus grand nombre.

III

ORIGINES

Les sept jours et *La mort a régné depuis Adam*[22] étudient les trois premiers chapitres de la Genèse. Ce sont des fascicules bien présentés, de lecture agréable, dont l'illustration, empruntée à la cathédrale de Chartres, est expliquée par Mlle Houvet.

L'ouvrage a un but directe-

20. Privée de contexte : on n'indique ici ni l'auteur, ni la référence. Pourquoi ?

21. Pierre et Jean-Marie, *La grande Espérance, Histoire du peuple de Dieu et des Prophètes du Christ*, Ligue catholique de l'Évangile, Paris, 1954, 19×13 1/2, illustré, 224 pp.

22. Dom Thierry Maertens, *Les sept Jours* et *La Mort a régné depuis Adam*, 2 vol., Paroisse et Liturgie, Abbaye de Saint-André, Bruges, 1951, 22 1/2×16, 74 et 102 pp., illustrés.

ment religieux : Dom MAERTENS « cherche à réconcilier la lecture religieuse et la recherche exégétique; celle-ci livrant à celle-là l'accès sûr de la vérité », car « la vertu de religion doit savoir tirer profit des acquisitions de l'exégèse ».

Il faut souligner le très grand intérêt de sa méthode : à propos de chaque mot important du texte, l'auteur essaie d'en comprendre mieux le sens, d'en ressusciter la puissance d'évocation en groupant tous les autres emplois du même mot dans la Bible et en interrogeant chaque fois le contexte de la pensée : on voit les thèmes s'organiser, et leur rapprochement apporte une lumière souvent très pénétrante qui nous situe d'emblée sur un terrain spirituel; cette étude de la continuité sémantique des thèmes littéraires est faite avec le souci d'y découvrir le Christ. Toute l'archéologie, l'histoire et la philologie bibliques sont faites pour nous apprendre à connaître et à goûter mieux notre Bible — sinon elles ne valent pas une heure de peine.

Le danger de la méthode pourrait être en un certain systématisme. Pour le deuxième fascicule (Gen., 2 et 3), l'auteur a suivi de près la division en deux documents proposée par Humbert[23]; sans doute on sent que le récit est composite, mais comme dans bien d'autres cas[24], on peut affirmer le fait de la complexité sans pouvoir opérer de façon précise la dissection. Celle-ci, qui oblige à arracher l'Arbre de vie du v. 9, ch. 2, et à corriger le jardin d'Éden au v. 15[25] est loin de s'imposer absolument[26]. Pour les savants qui connaissent toutes les théories, ils classent tel auteur parmi les tenants de telle opinion et ne s'en émeuvent guère, mais pour les fidèles, le grand nombre à qui s'adresse ce livre, ils risquent de prendre tout pour argent comptant, sans voir assez toute la part d'hypothèse qui entre dans cette construction.

Mais cette critique ne diminue en rien l'estime pour la méthode et ses résultats. Ce sont des livres que l'on peut recommander avec chaleur[27]. Nous ne connaissons

23. HUMBERT, *Études sur le récit du Paradis et de la chute dans la Genèse*, Neuchâtel, 1940, 195 pp. (t. XIV des *Mémoires de l'Université*).

24. Par exemple Gen., 15; Ex., 19; Nb., 12, etc.

25. Il n'est pas impossible que l'arbre de vie soit un ajout au v. 9. Mais au v. 15 la raison alléguée pour corriger le jardin (*gan*) en sol (*adamah*) — le genre féminin des suffixes — nous semble tout à fait insuffisante, quand on sait combien l'hébreu est peu exigeant sur les accords, et combien la catégorie de genre y est inconsistante : nous ignorons le genre de la plupart des substantifs; *gan* lui-même a un doublet féminin *gannah*, et le mot est féminin dans la plupart des langues voisines.

26. L'auteur écarte également, sans preuves convaincantes, les v. 20 et 21 du ch. 3.

27. Il faut connaître déjà très bien sa Bible — voire même un peu d'hébreu — pour tirer pleinement profit de ces livres. On regrette que l'hébreu y soit si défectueux — et certaines erreurs ne paraissent pas être des coquilles :

guère de meilleur exemple pour encourager les fidèles cultivés au travail scientifique, en leur montrant comment celui-ci débouche normalement dans le spirituel : tous ceux qui aiment la lecture de la Bible y prendront le goût de l'étudier d'une façon plus poussée, et les étudiants, les séminaristes y apprendront à faire le joint entre les disciplines techniques et la fruition de la Parole.

Sur le même sujet nous rappelons l'ouvrage classique de M. l'abbé HAURET, *Origines*[28], à la fois sûr et bien informé, prudent et courageux, élémentaire et solide. C'est le meilleur travail à l'usage du grand public qui ait été fait à ce jour sur ces questions difficiles.

La plaquette de Mgr JOURNET, *Petit catéchisme sur les origines du monde*[29], donne la mise au point précise d'un théologien. Elle se présente par questions et réponses : cette forme volontairement dépouillée permet une netteté de contours, une fermeté qui ne laisse place à aucune ambiguïté et qui fait le prix de cet opuscule.

Un détail cependant (p. 21, q. 7) : il ne me semble pas que le thème de l' « image de Dieu » puisse être directement attribué au récit Yahwiste.

IV

LES BIBLES

Plusieurs traductions catholiques de la Bible ont paru ces dernières années, d'autres encore sont annoncées.

Une *Nouvelle Crampon*[30] est venue remplacer l'ancienne. Celle-ci avait peut-être ses défauts, mais il ne faut pas en dire du mal : sûre, exacte, ne cherchant ni l'originalité, ni l'effet, améliorée d'édition en édition, elle présentait un rare ensemble de qualités moyennes.

Il y a un demi-siècle, alors que l'Écriture Sainte, hélas ! n'était pas encore redécouverte, il fallait peut-être un certain courage, même au point de vue commercial, pour éditer une bible manuelle en français. Et elle fut, pendant ce dernier siècle, la seule chez les catholiques. Où en serions-nous, tous, dans notre connaissance de la Bible, si nous

moledoth pour *toledoth*, où la même faute se répète dans l'hébreu, dans la transcription, et dans la table où le mot figure à la lettre M. Les tables des mots hébreux sont d'ailleurs curieuses, donnant souvent les mots pourvus de leurs prépositions ou de leurs suffixes.

28. Charles HAURET, *Origines, Genèse I-III*, J. Gabalda, éd., Paris, 1952, 18 1/2×12, 237 pp.

29. Mgr Ch. JOURNET, *Petit catéchisme sur les origines du monde*, Éditions de l'Œuvre Saint-Augustin, Saint-Maurice, 1950, 17×13, 50 pp.

30. *Nouvelle Bible Crampon*, Desclée et Cie, Paris, 20×14, LVIII+1166+356 pp., avec 12 cartes en couleurs et plan, à partir de 1260 fr. (Elle est beaucoup moins chère que l'ancienne; l'émulation est facteur de progrès.)

n'avions pas eu notre vieille Crampon ?

La nouvelle donne l'impression d'un travail trop hâtif et qui a cherché à faire nouveau. La traduction le plus souvent suit pas à pas l'hébreu. Cette littéralité la fait conseiller chaque fois que l'on a besoin d'un mot à mot, par exemple pour s'essayer à traduire. Mais les négligences abondent [31]. Certaines crudités et platitudes ne sont pas acceptables en français, fût-ce pour essayer de rendre la simplicité de l'hébreu. Cependant les *Psaumes* et les *Proverbes* paraissent nettement en progrès sur l'édition précédente.

Les notes consistent principalement dans l'indication des textes parallèles ou des passages de sens voisin.

La présentation est bonne (la jaquette a été heureusement modifiée), un peu plus petite que l'ancienne, le papier crème est agréable.

La *Bible de Maredsous* [32], elle, au contraire, a une traduction coulante, plutôt lâche, assez dépendante de celles qui l'ont précédée. On sent que tout l'effort a été fait dans le sens d'une langue accessible. Et malgré une certaine saveur belge, c'est, me semble-t-il, celle qui supporte le mieux la lecture publique, — et ce n'est pas un mince mérite.

La grande édition bénéficie des admirables introduction de Dom Charlier, mais les notes sont dans l'ensemble, pour l'une et l'autre édition, notoirement insuffisantes.

La grande est la plus lisible de toutes les bibles en un volume actuellement parues. La moyenne reste très nette, les gros numéros de chapitres accrochent très bien l'œil et permettent un repérage rapide. Mais les quatre chiffres identiques séparés par des deux points, en haut des pages, sont difficilement utilisables. Et la numérotation suit la Vulgate, sans indiquer les divergences avec les autre bibles qui suivent l'hébreu, — ce qui, pour l'immense majorité des lecteurs, est fort incommode.

La *Bible de Lille* [33] a été éditée par la SOCIEP sous l'impulsion du cardinal Liénart, et elle est

31. Lorsqu'on se permet de formuler ces critiques, on voudrait mettre des dizaines d'exemples sous chaque allégation. La place nous manque pour cela. Mais nous avons attendu deux ou trois ans d'usage quotidien de ces diverses bibles pour exprimer ces jugements.

32. *La Sainte Bible,* Éditions de Maredsous. Édition Zech et fils, Braine-le-Comte, 3 présentations : 1) Grand format 22×15, 1700 pp., à partir de 1980 fr.; 2) format réduit 19×13, 1500 pp., à partir de 980 fr.; 3) Bible de poche 16×10, 1500 pp. (sur papier très mince) à partir de 2500 fr.

33. *La Sainte Bible,* Nouvelle Édition par la Société civile d'Études et de Publication non commerciales, sous le patronage de la Ligue catholique de l'Évangile. Publiée sous la direction de S. Em. le cardinal Liénart, XXXII+1139+358 pp., 18×12 cm. Cette Bible n'est pas dans le commerce. Sa diffusion non commerciale est assurée dans le cadre des organismes d'Église et sous le contrôle de la Hiérarchie diocésaine. Pour souscrire s'a-

ortie le plus vite possible pour épondre à l'urgent besoin du euple fidèle. C'est pourquoi elle a ris comme base un texte qui xistait déjà, celui de Pirot-Cla- ner — malheureusement très iné- al quant à la valeur des traduc- ions. Certaines sont excellentes saint Marc, par exemple), d'au- es médiocres.

Les caractères un peu écrasés, es lignes très rapprochées font ne présentation assez grise et ompacte, moins agréable que 'autres.

Mais ce n'est pas l'agrément u'on a cherché d'abord : cette ible représente un effort consi- érable pour réaliser un volume ccessible à la fois par ses intro- uctions (dues à Daniel-Rops), ar ses notes, par son format et ar son prix. Ces quelque cent nquante ou deux cent mille ibles jetées ainsi très vite sur le arché sont arrivées à leur heure, n face de l'heureuse exigence es catholiques qui veulent main- enant chacun avoir sa Bible.

La Maison Letouzey-Ané, édi- eur de Pirot-Clamer, a sorti éga- ement une bible en un volume [34], ui est en tout exactement con- orme à la Bible de Lille, sauf la age de titre Mais elle se trouve, le, dans le commerce.

La *Bible de Jérusalem* en qua- nte-trois fascicules est enfin hevée. *La Vie Spirituelle* a pré- senté chacun d'eux à sa parution, il est donc inutile d'y revenir. Cet effort magnifique fait sous la direction des Maîtres de l'École biblique de Jérusalem, péchait peut-être par un certain disparate : les traducteurs très nombreux avaient travaillé simultanément, chacun à son livre, et le résultat pouvait manquer un peu d'unité. Mais sitôt parue, le travail de révision et d'amélioration se poursuit, déjà très sensible sur tous ceux des fascicules qui en sont à leur deuxième édition.

Et ce n'est qu'une étape vers la parution de la *Bible de Jérusalem* en un volume, qui est enfin annoncée pour le début de l'année prochaine.

On sait déjà que cette bible paraîtra sous trois formes : il y aura, outre l'édition normale (16×22), une édition de poche (8×12, épaisseur : 1 cm. 1/2), la plus petite et la plus maniable qui puisse être, et aussi une édition en gros caractères, en trois volumes.

La traduction a pris pour base le texte de la Bible en fascicules, en le revisant de près à l'aide de tout un travail de fiches établies à partir des mots hébreux et grecs les plus importants.

Des références marginales indiqueront les textes parallèles, les doublets, les lieux éclairants et les citations ou les utilisations faites ailleurs de chaque verset.

Les introductions seront dues au P. de Vaux pour l'Ancien Tes-

esser au clergé du ministère paroissial, aux Directions d'Œuvres ou Enseignement et aux Mouvements d'Action catholique.

34. *La Sainte Bible*, Paris, Letouzey-Ané, 18×12, XXXII+1139+358 pp., partir de 1200 fr.

tament, au P. Benoît pour le Nouveau. On avait d'abord projeté de faire un lexique, mais il a paru beaucoup plus intéressant de mettre des notes importantes, exégétiques et théologiques, aux endroits topiques. Et tous les autres endroits où il est question du même sujet renverront à des notes-clefs. Il semble que cet enchaînement de notes qui s'appellent les unes les autres constituera vraiment un instrument original de pénétration et de connaissance profonde de l'Écriture Sainte. Il nous reste à souhaiter qu'elle ne se fasse pas trop attendre.

S. J. D'A.

A TRAVERS LES REVUES

LE MONDE DES MALADES

Le bulletin d'information et de
ison des malades PRÉSENCE
us offre dans son quarante-
ième numéro un excellent arti-
de l'abbé Lochet. Ce collabo-
teur de *La Vie Spirituelle* est
ré d'une grande paroisse, mais
charge d'aumônier d'un grand
pital l'habilite à poser cette
estion : y a-t-il un monde des
lades ?

On parle parfois du « monde des
malades ». Que veut-on dire ? Que
e monde des malades est immense,
que la diversité de leurs infirmités
et de leurs souffrances est inépuisa-
ble, qu'on n'a jamais fini d'en
faire le tour et que, lorsque l'on
y est entré, on s'y enfonce comme
dans un monde inconnu. Alors
d'accord. Qu'est-ce que cela peut
peut signifier encore ? Que le vrai
malade, celui qui se voit situé dans
a maladie pour un temps illimité,
celui pour qui la maladie devient
un état, celui dont tout le monde
sait bien qu'il n'est plus ouvrier
ou patron, mais qu'il est « ma-
lade », celui-là entre dans un
monde nouveau. Il apprend à con-
naître toutes choses, son entou-
rage et sa vie même, dans une
lumière nouvelle. Il parcourt des
chemins secrets, inconnus des bien
portants, il découvre une foule de
réactions nouvelles, dans lesquelles
il se rencontre, sans les avoir cher-
chés, avec tous les souffrants du
monde. Oui, en ce sens, il y a un
monde des malades, ou peut-être
une manière de voir le monde des
malades.

Mais, assure l'auteur, il ne faut pas forcer les mots : par monde des malades, il faut se garder d'entendre un ordre organisé, une sorte de cosmos à part possédant ses lois et ses harmonies.

Ce qui est vrai, c'est qu'il y a un monde où il y a des malades. Ce qui est vrai plus encore, c'est que dans le monde, dans le monde tel qu'il est, il y a des malades. Dans cette harmonie totale, il y a place pour la maladie. Au milieu de ces splendeurs, de ces richesses, de ces beautés ravissantes, de cette vitalité, de cette santé exubérante de la nature, il y a place pour cette chose douloureuse et souvent affreuse, qui est la maladie. A côté des roses et des jasmins, à côté du chat et de la panthère, au milieu de la montagne et de la

mer, il y a le rhumatisant et le cancéreux, le phtisique et le lépreux. Non pas à côté et comme en marge du monde de la santé et de la beauté, mais au milieu et lié du dedans avec lui, il y a le malade. Car ce n'est pas un autre homme qui a la santé et la maladie... mais le même, qui est aujourd'hui en santé, demain, on ne sait comment, le voilà malade. Car ce n'est pas un autre monde que le monde de la santé et celui de la maladie, mais c'est le même. Le même tout entier, qui aujourd'hui donne la vie et qui déjà la laisse échapper. Le même tout entier, qui est un monde bien portant et un monde malade. Car c'est là ce qu'il faut comprendre pour finir : il n'y a pas un monde à part, un monde des malades, mais il y a un monde malade.

L'abbé Lochet analyse ensuite les rapports des malades avec le monde dans lequel ils s'insèrent. Ou entrer dans la société par l'échange des biens humains : l'argent, les richesses cèdent le pas à la dignité du travail :

> Dans ce monde, un homme vaut ce qu'il produit; on l'estime selon son efficience. Celui qui ne produit rien ne vaut rien. Il n'a pas le droit de vivre. Ce n'est plus un homme. Dès lors, celui qui est le plus exposé, ce n'est pas seulement le pauvre, c'est le malade.

Dans cette perspective, le malade pose une question essentielle : qu'est-ce que l'homme, l'homme dénudé de ses références économiques et de certaines coordonnées sociales que son travail lui acquiert? Cette question, il n'est pas facile de l'éluder :

> Le mort, on s'en débarrasse. Mais le malade, il faut savoir ce qu'on veut en faire. S'il n'est plus bon à rien et s'il n'est plus récupérable pour la production, il faut, c'est normal, le faire disparaître dans le monde de demain. Si la dignité de l'homme, c'est son travail, il faut aller jusqu'au bout et admettre que celui qui ne travaille plus, ce n'est plus un homme et qu'il n'a plus le droit de respirer sur la terre.

Mais au moment de frapper le malade, le travailleur s'arrête. La logique du système s'arrête, immobilisée devant une barrière infranchissable. Il faut reconnaître ici un mystère. Ce travailleur, qui n'en peut plus, c'est un homme encore, un frère, un époux, un ami. On l'aime plus encore dans son impuissance, dans son infirmité. Pourquoi? Qu'est-ce donc qu'il faut reconnaître en lui? Ce n'est pas son argent, car il n'en a plus : il est pauvre. Ce n'est pas sa capacité de travail, car il n'en peut plus avoir; il est incurable, il va mourir. Mais c'est l'homme même, qui dépasse tout prix d'argent, toute valeur de production, toutes les choses de la terre. L'homme qui, on le sait, n'a pas de prix, et pour lequel est fait tout ce qu'on a construit. L'homme qui dépasse la terre et tout ce qu'elle produit, pour ouvrir les yeux et le cœur au mystère de l'infini. L'homme, image de Dieu. Il fallait cet infirme, cet inutile, cet irrationnel, cet être inexplicable dans un monde de technique et de production; celui qu'on aime bien qu'il ne serve à rien : il fallait le malade, comme une butée nécessaire, sur cette voie où s'engage le monde moderne risquant d'écraser l'homme lui-même, pour nous rappeler notre incomparable dignité. Il fallait le malade pour ouvrir une issue dans ce monde matérialiste où l'on étouffe, vers un monde spirituel, où l'homme puisse vivre enfin et être lui-même : le monde des malades.

Dans une deuxième partie, abbé Lochet situe le malade ans l'Église : il est au même re que le pauvre une sorte de crement par lequel nous vien- nt les dons de Dieu :

Le malade, l'infirme, n'est pas seulement un élément du monde, qui pose le problème métaphysique de la dignité de l'homme. C'est quelqu'un qui m'appelle et à qui je dois répondre. Il est celui à qui l'on prête et qui ne peut donner qu'un « merci ».

Par là même, par ce qu'il est et par ce qu'il demande, parce qu'il appelle le don gratuit, il nous fait entrer dans un monde nouveau, il nous fait entrer dans la communauté des pauvres, dans la fraternité des humbles. Il est la porte de l'Église. Il nous introduit dans cette disposition d'amour fraternel que l'Église accueille et que la grâce divinise. Que de fois c'est en donnant au pauvre et en soignant le malade, que nous avons reçu et accueilli le don de Dieu ! Grâce à lui nous avons accès à la gratuité de l'amour divin; devant lui et pour lui, la charité de Dieu a passé dans nos cœurs. Pour lui, nous sommes le Père, qui donne tout par amour, et pour nous il est le Fils, le Christ même, à qui le Père donne tout dans une parfaite amitié, et nous lui sommes unis dans l'unité de l'Esprit. Par lui et avec lui, nous avons accès à la vie même de Dieu : nous entrons dans la grâce. Ces biens divins nous unissent, au delà de toutes les inégalités humaines, dans une divine et parfaite amitié. Tout homme, pour nous désormais, sera ce blessé, ce malade, cet incurable, auquel nous devons tout, chaque fois que nous lui donnons quelque chose, parce qu'il nous donne accès dans la communauté des pauvres, aux biens de Dieu qu'il répand dans son Église.

Mais le malade n'est pas seulement un objet de la charité : il porte en lui-même un mystère qui nous révèle le mode de l'action divine dans les cœurs. Pour faire œuvre divine, il ne suffit pas de dépenser son activité, il faut *entrer dans le mystère de la Rédemption :*

S'il est une contagion dangereuse, c'est celle des bien-portants; non pas à cause de leur santé, mais à cause de leur suffisance. Car pour l'Église, à chaque époque de son histoire, le grand danger reste de se laisser pénétrer par l'ambiance du monde qui l'entoure, de transposer en elle et non de dépasser les valeurs que ce monde lui propose, de s'appuyer sur ce que le monde estime fort plutôt que sur le secours divin, sur la puissance du siècle plutôt que sur la faiblesse de Dieu. A une époque où l'argent domine, quelle tentation de croire que l'argent est devenu l'instrument nécessaire et presque suffisant des œuvres qu'elle entreprend! A une époque où les valeurs du travail dominent, quelle tentation nouvelle de croire que *notre* activité, notre esprit d'entreprise, notre efficience, notre accord avec les forces constructrices de l'histoire vont opérer la rédemption du monde ! Et cependant tout cela n'est qu'illusion et nous risquons de perdre notre vie à la poursuite de ces mirages. Il faut nous rappeler avec force que ce n'est pas l'ingéniosité de nos calculs, le déploiement de nos énergies, la ténacité à poursuivre nos plans, qui opéreront le salut du monde, mais bien plus notre attente, notre appel, notre confiance, notre misère, notre action et notre passion offertes, dans la certitude de notre impuissance, aux accomplissements de la générosité de Dieu. Ce sont les petits, les humbles et les pauvres qui sauveront le monde, par la force de

Dieu. C'est cela que le malade est tenu de nous rappeler dans l'Église. Telle est sa vocation. Il est là. On sait qu'il est dans l'Église et qu'il n'est pas inutile. Et cependant il ne fait rien, ou presque, apparemment. C'est un mystère. Il nous introduit dans le mystère. Il nous rappelle, par sa présence même, que l'œuvre de Rédemption n'est pas une entreprise humaine, mais un mystère de Dieu. Il maintient sous notre regard le plus indispensable secret : la puissance de la Passion.

LE CHRÉTIEN ET SES PROCHES INCROYANTS

Dans un article de la revue GEIST UND LEBEN (fasc. 3 de 1954), K. Rahner se penche sur les problèmes que rencontrent bien des personnes devant des membres de leur famille qui ne partagent pas la foi chrétienne. Cette situation est source de multiples cas de conscience :

A partir de quelle limite la discrétion deviendrait-elle lâcheté, le courage de s'affirmer, importunité de propagandiste, aboutissant à l'inverse de ce qu'on voulait réaliser ? Combien le sentiment de ne pas trouver le mot et l'attitude justes peut être pénible : par ses propres fautes, on compromet l'Église (car les autres n'attribuent que trop facilement au christianisme comme tel les déficiences des chrétiens). Ou bien on veut trop s'imposer, ou bien on est trop lâche. On n'est que trop facilement aigri contre les autorités ecclésiastiques, les prêtres, et nos frères dans la foi, quand, par leur comportement, ils blâment (réellement ou imaginairement) le christianisme (ou, plus exactement, la supériorité triomphante dont nous parons nos convictions). On est en mauvaise posture, en discutant avec les autres, lorsqu'ils nous objectent le christianisme superficiel de certains pays. Quand on pense aux « autres », on est mécontent de trouver dans « ses propres rangs » un blocage de la foi avec des traditions trop embourgeoisées, un cléricalisme primitif et des positions politiques problématiques. Involontairement, on fait des comparaisons pour voir si tout ce qu'il y a de bon, chez les autres, du point de vue science, art, noblesse humaine, se rencontre aussi de façon assez reconnaissable dans notre christianisme, afin que chacun de ceux que nous connaissons et aimons puisse constater que nous, catholiques, nous n'avons rien lâché, et que rien ne nous manque.

Toutes ces questions complexes, K. Rahner ne prétend pas les résoudre entièrement. Il donne au moins quelques grandes orientations qui peuvent apporter une lumière aux personnes qui sont dans de telles situations. Tout d'abord il faut prendre la réalité telle qu'elle est, ne pas rêver d'un monde meilleur, mais entrer dans la compréhension de la situation existante. Et ce qui est essentiel c'est de reconnaître en cette situation une *grâce,* une mission que Dieu nous confie pour vivre un christianisme plus profond.

Un tel christianisme ne confon-

dra pas la lumière et la grâce de la foi avec une sécurité qui n'est qu'habitude et besoin de s'en tenir à ce qui est établi, parce que c'est le plus commode. Ce sera une religion qui doit être conquise continuellement, qui doit vivre de sa propre impulsion et ne pas se contenter d'être un produit sociologique du milieu... Ce sera un arbre avec moins de feuilles et de fleurs que la religion traditionnelle, mais qui a des racines plus profondes, une vie plus ramassée sur les valeurs essentielles. Ce sera un christianisme personnel et moins institutionnel. Il lui faudra distinguer avec plus de précision entre ce qui est essentiel au message chrétien, et ce qui, dans la pratique habituelle, est conditionné par le caractère national, régional, ou les structures culturelles de telle époque (tout simplement parce qu'il ne pourra pas se payer le luxe d'imposer ces contingences aux membres de sa famille).

Le deuxième point souligné par Rahner est la fidélité qu'il faut garder malgré tout envers ces membres de la famille qui sont incroyants. La différence de croyance ne peut être un prétexte à rompre l'unité de la famille, à ne plus fréquenter ceux de notre parenté qui ne sont pas d'accord avec nous. Le chrétien doit être fidèle à l'ordre institué par la nature, même si cette fidélité est cruelle à son âme de croyant.

Enfin, l'auteur essaie d'éclairer le point le plus angoissant : tel membre de la famille, que nous aimons, sera-t-il sauvé ou non ? Il n'est pas nécessaire de suivre le cheminement de ces explications théologiques. Elles pourront ne pas satisfaire tel ou tel; mais il y a là un effort loyal pour montrer que nous ne devons pas juger de telles personnes, étant donné le mystère de la miséricorde de Dieu, et du don de soi à Dieu par la foi, qui n'aboutit pas nécessairement et toujours à sa concrétisation dans les formes traditionnelles et ecclésiastiques. On louera particulièrement l'effort fait pour ne pas condamner des gens qui ont peut-être perdu la foi, non par leur faute, mais par les fautes des mauvais chrétiens qui les ont dégoûtés du christianisme d'Église, et de même, pour mieux discerner entre l'attitude de foi profonde et les conformismes extérieurs, vides de foi réelle.

Tout cela ne dispense cependant pas le croyant, bien au contraire, de faire tout ce qu'il faut pour ramener ses proches à la vraie foi. Mais ce qu'il faut faire n'est pas toujours prosélytisme humain, mais collaboration avec la grâce, qui est encore toute-puissante là où nous sommes impuissants.

> Peut-être souvent, *nous* frappons sans succès à la porte close de cœurs où le Seigneur lui-même a pénétré depuis longtemps. Et, certes, c'est une vérité de foi que les portes ne s'ouvrent à *nous* et à la parole venant de l'extérieur que dans la mesure où Dieu nous ouvre lui-même de l'intérieur; il ne faudrait pas s'imaginer que lui ne peut habiter à l'intérieur que dans la mesure où l'on accueille le message divin que *nous*, nous apportons.

Un apostolat authentique auprès de ces personnes n'a donc pas besoin de s'exprimer toujours par l'exhortation ou le prosélytisme importun; il peut très bien, là où c'est nécessaire, imiter la

patience et la longanimité de Dieu en laissant à la prière, à l'exemple et à la souffrance que cause cet état de chose, le soin d'agir plus efficacement :

A la longue, on exerce un apostolat plus courageux et plus intensif là où on est convaincu que tout apostolat consiste *en dernier ressort* à mettre à jour *ce* christianisme que Dieu, par sa grâce, a déjà mystérieusement fait naître dans l'âme de ceux qui s'imaginent n'être pas chrétiens (et qui, évidemment, ne le sont pas encore de *cette manière* à laquelle Dieu veut les amener finalement), — plutôt qu'à s'imaginer que Dieu a complètement perdu sa partie si *nous,* nous n'avons pas eu de succès avec son message tel que nous le portons.

Tout cela doit alimenter notre espérance. Elle est une grâce de Dieu, cette espérance; pourquoi Dieu ne la comblerait-il pas ?

A.-M. C. et M.-D. D.

LES LIVRES

BIBLE ET LITURGIE

Les Épîtres de saint Paul aux Thessaloniciens. Traduction des RR. PP. L.-M. Dewailly, O.P., et B. Rigaux, O.F.M. Coll. « La Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 66 pp.; 210 fr.

Tout au long de la vie de l'Église, les âmes ferventes se sont tournées vers l'époque de la primitive Église pour y puiser un modèle, un enseignement et un exemple. Un saint Dominique, un saint François et tant d'autres ont été obsédés par le désir de restaurer dans les groupes qu'ils fondaient la vie des premières communautés chrétiennes. Et cette nostalgie, ce désir continuent, heureusement, d'être présents au cœur des meilleurs d'entre les chrétiens d'aujourd'hui.

A qui cherche à scruter la vie des premiers chrétiens pour y conformer la sienne, les deux épîtres aux Thessaloniciens devraient être un objet privilégié d'étude et de méditation. Ils sont, en effet, comme le souligne à juste titre l'introduction, « les premiers écrits du christianisme primitif arrivés à nous sous leur forme définitive, à l'exception peut-être de l'épître de Jacques » (p. 18). Malheureusement, cette source privilégiée était jusqu'à présent relativement peu explorée. Que ce soit au niveau des grands commentaires savants ou à celui des œuvres destinées au fidèle chrétien non spécialiste, les deux épîtres aux Thessaloniciens faisaient un peu figure de parents pauvres.

L'œuvre des PP. Rigaux et Dewailly vient heureusement combler cette lacune. Une ample introduction replace d'abord nos deux épîtres dans leur contexte historique. A ce sujet, le chapitre 17 des *Actes* est longuement étudié et les renseignements qu'il nous donne sur la naissance de la communauté de Thessalonique nous permettent de connaître de façon plus concrète et plus vivante l'Église à laquelle s'adresse l'Apôtre.

Les auteurs n'ont pas hésité à initier leurs lecteurs aux problèmes d'authenticité posés par la deuxième épître. Ils n'ont pas de mal à montrer la faiblesse des arguments de ceux — de plus en plus rares — qui refusent de l'attribuer à saint Paul. On pourrait se demander ce que deviendrait l'œuvre de tel écrivain moderne si on l'allongeait sur le lit de Procuste de pareils procédés hypercritiques. Que resterait-il de l'œuvre de Victor Hugo ou de Gœthe, si l'on voulait en déterminer l'authenticité à l'aide d'arguments et de procédés grâce auxquels les Pastorales et l'épître aux Éphésiens sont exclues sans

appel par certains du *corpus* paulinien ? L'expérience vaudrait la peine d'être tentée.

On appréciera surtout la richesse des pages d'introduction consacrées à la doctrine de nos deux épîtres. « L'impression générale qui se dégage avec évidence est que la religion chrétienne se présente au monde païen comme un ensemble de vérités indiscutées et de préceptes catégoriques », lisons-nous p. 19. Cette formulation n'est peut-être pas entièrement heureuse et pèse quelque peu, semble-t-il, sur l'exposé de la doctrine des épîtres. On aurait préféré une présentation qui fasse davantage ressortir que cette doctrine est avant tout l'expression d'une vie avec le Christ dans l'attente passionnée de l'instauration définitive de son Règne. Cette légère réserve faite, on admirera l'équilibre et la profondeur des pages consacrées à l'eschatologie des deux épîtres. Ainsi, au sujet de la date de la parousie, Paul ne s'est pas trompé et n'a pas enseigné que celle-ci était imminente. Mais l'ardeur de son attente l'a fait vivre dans l'espérance d'une prompte réalisation de son vœu le plus cher. Cette attitude ne devrait-elle pas être la nôtre ?

Il faut féliciter, d'autre part, les traducteurs pour la discrétion dont ils font preuve dans l'étude du fameux passage sur l'obstacle qui « retient » la manifestation des puissances sataniques (2 Thess., 2, 6-7). Avec raison ils se sont gardés d'exagérer l'importance de ce mystérieux passage. Aucune des innombrables tentatives d'identification n'est pleinement satisfaisante. « Avec saint Augustin, mieux vaut, sans doute, avouer notre ignorance » (p. 30). « Les exégètes les plus clairvoyants, écrivait autrefois le P. Condamin, ne sont pas toujours ceux qui voient clair partout. »

La traduction est particulièrement réussie. Fidèle jusque dans les plus petits détails, elle ne cesse jamais d'être claire et élégante. Il y a de véritables trouvailles : « Alors que nous pouvions vous faire sentir tout notre poids » (1 Thess., 2, 7), traduit littéralement le grec tout en réunissant les deux sens possibles du texte, qui sont sans doute simultanément visés par saint Paul : « faire les importants » et « être à votre charge » [1].

L'annotation est abondante et d'une extrême richesse dans sa concision. Souvent, c'est toute une théologie biblique des grands thèmes pauliniens qui est résumée en quelques lignes : l'imitation du Christ (p. 37, note b), thème qui est proche, comme on le souligne justement, de celui du disciple qui « suit » le Christ et de celui de « tradition ». Nous avons particulièrement goûté les notes sur le jour du Seigneur (p. 49, note c) et sur la sainteté (p. 45, notes a et c).

Bref, nous possédons en ces soixante-cinq pages un commentaire d'une excellente qualité. Souhaitons qu'il soit lu et médité par des chrétiens soucieux de marcher sur les traces de ceux à qui saint Paul écrivait : *Vous vous êtes mis à nous imiter, nous et le Seigneur, en accueillant la parole parmi bien des tribulations avec la joie que vous donnait l'Esprit-Saint* (1 Thess., 1, 6).

P. F. D.

J. STEINMANN : *Les plus anciennes traditions du Pentateuque*. Gabalda, Paris, 1954; 214 pp.

Cette étude est un essai loyal pour valoriser critiquement la tradition biblique. Elle est écrite dans un esprit de foi totale : « foi en la Parole de Dieu, dont l'Église est l'interprète; foi dans le rôle de Moïse, législateur et prophète du peuple de

1. Dans une réédition, on corrigera la maladresse de 1 Thess., 1, 6 : « Et vous, vous vous êtes mis... »

Dieu; foi en la solidité de la tradition vivante, véhicule des grandes vérités du salut, qu'on voit s'exprimer pour la première fois dans ces textes vénérables et sacrés ».

Steinmann introduit dans la critique catholique la source (laïque) d'Eissfeldt, mais en substituant au concept trop rigide et scolaire de « source documentaire » l'idée de tradition orale, puis écrite. Les plus anciennes traditions ne forment pas une suite continue et l'on y distingue plusieurs blocs. D'abord le récit des origines (pp. 75-94) dont l'optique est nomade et préisraélite. Puis la geste de Mambré et de Sodome (pp. 95-115), dont la forme primitive remonte très haut et qui aura commencé à être fixée par écrit au début de la conquête; de même la geste d'Isaac et de Jacob (pp. 117-154) qui conserve de vieux récits certainement antérieurs à la monarchie. Moïse a tenu à conserver, des vieilles traditions palestiniennes, tout ce qui pouvait l'être (p. 198). Quant à la geste de l'Exode dont il était lui-même, après Yahvé, le personnage central, si sa rédaction nécessite une élaboration, on se tromperait en pensant qu'elle dut être nécessairement longue et lente (p. 198). Elle mène Israël d'Égypte à l'est de la mer Morte. Le séjour de Moïse en Madian a une grande importance : on y est « dans la propre patrie de Yahvé » (p. 196), et Hobab-Jétro, prêtre de Yahvé (p. 34), a joué « un rôle éminent dans la formation religieuse de Moïse » (p. 182). Dans le récit des origines, Yahvé était tenu pour connu depuis longtemps : aussi la plus vieille tradition ne comporte pas la révélation du nom divin. L'origine qénite-madianite du culte de Yahvé, soutenue par A. Vincent, M.-H. Rowley, vient d'être combattue par P. van Imschoot (*Théologie de l'Ancien Testament*, 1, 1954, pp. 19-20); Steinmann l'admet avec une grande délicatesse de touche : il n'y a pas eu simplement emprunt, mais transformation, et c'est là précisément qu'est la nouveauté de la révélation du Sinaï où le Dieu de l'élection est le Dieu unique et moral.

Rassembleur et guide de son peuple, ayant pris la responsabilité de la rédaction des traditions yahvistes, Moïse apparaît encore comme le législateur d'Israël. Un grand travail critique est en cours depuis quelque trente ans, sur les traces d'A. Alt, qui tend à reconnaître aux plus vieux textes législatifs du Pentateuque des dates plus anciennes que celles défendues par la critique d'hier. A cet effort constructif, Steinmann apporte sa pierre. Il propose de rattacher au Horeb-Sinaï le décalogue rituel d'Ex., 23, 10-19. Puis à Qadesh la jurisprudence exprimée en style casuistique (la plus grande partie du « Code de l'Alliance » : Ex., 21-23) : il y a là un vieux droit coutumier sémitique, que Moïse a commencé à adapter à Israël. Enfin au Nébo un certain nombre de lois pénales, insérées dans Ex., 21-23, ainsi que le décalogue. Le premier et le troisième groupe de lois ont une forme apodictique, un style tranchant où l'on reconnaît la voix d'un chef. Moïse en est l'auteur.

Le travail de Steinmann est une recherche et comporte une part d'hypothèse. Il semble difficile, par exemple, de ne pas voir dans « les dix paroles », avec le Deutéronome et Ex., 34, 28, la base de l'Alliance du Sinaï; la source L d'Eissfeldt reste discutable et l'hypothèse qénite se heurte à de grandes difficultés. L'ouvrage de Steinmann, écrit avec modestie et foi, témoigne de son goût pour les questions difficiles qu'il faut avoir le courage d'aborder.

A. GELIN.

Missale Romanum, editio sexta post typicam, in-8° (cm. 18,5×25), 992 pp., impression en rouge et noir, en feuilles; Lire 5000 ($ 8,50), relié à partir de Lire 6300 ($ 10,50); Libreria editrice Vaticana, Rome, 1954.

Rituale Romanum, editio prima post typicam, in-18 (cm. 9×15), VIII-878-86* pp., impression en rouge et noir sur papier indien, en feuilles, Lire 1.800 ($ 3), relié à partir de Lire 2.100 ($ 3,50); même éditeur.

La Librairie Vaticane fait en ce moment un gros effort pour renouveler la présentation de ses éditions liturgiques. Il faut avouer qu'il est à la fois méritoire et réussi. Le Missel, en particulier, peut se comparer avantageusement aux éditions jusqu'ici réputées tant pour les caractères et l'impression que pour la disposition des textes. On y trouve maintenant les *tabulae orationum,* les oraisons de mémoires insérées dans la messe du jour, toutes les pièces des messes disposées de façon à n'avoir pas à tourner les pages pendant les oraisons et les préfaces, etc. Le Canon a fait l'objet de soins particuliers; il se présente à longues lignes et non plus en deux colonnes, avec un large interligne blanc qui facilite la lecture; les *Communicantes* et *Hanc igitur* propres y sont insérés; une image en huit couleurs le précède qui reproduit une page d'un Missel d'Alexandre VI de la Bibliothèque Vaticane.

Le Rituel renferme d'importantes modifications en ce qui concerne le jeûne eucharistique, la communion des infirmes, les rubriques à observer par les prêtres qui disent la messe dans des conditions spéciales. On y trouve aussi une bénédiction nouvelle qui doit servir pour l'inauguration d'un séminaire.

J. H.

D. HILDEBRAND FLEISCHMANN, O.S.B. : *Das Brautlied der Kirche. Eine Einführung in das « Officium divinum parvum ».* Herder, Freiburg, 1954; XIV et 368 pp., in-16.

Dom Fleischmann est l'auteur bien connu de l'*Officium divinum parvum,* petit bréviaire romain (latin-allemand) publié d'après les directives de l'épiscopat allemand et destiné à l'usage des religieuses et des fidèles. Une bonne traduction française (avec préface de Mgr Weber, évêque de Strasbourg) a paru chez Desclée (Tournai-Paris, 1953). Dans le présent volume, Dom Fleichsmann donne maintenant une initiation pratique à son bréviaire simplifié. Mais cette initiation dépasse le but purement technique. Avec une grande clarté et un sens très juste des réalités liturgiques, elle explique aussi les divers éléments de la prière de l'Église et fournit en peu de mots la clé spirituelle de l'intelligence des offices divins au cours de la semaine et de l'année.

J.-A. JUNGMANN, S.J. : *Vom Sinn der Messe als Opfer der Gemeinschaft.* Johannes-Verlag, Einsiedeln, 1954; 80 pp., in-12.

Cette plaquette fait partie de la collection « Christus heute », dirigée par H. U. von Balthasar. D'une manière très heureuse, elle réunit quatre articles publiés dans diverses revues depuis 1950. Il est d'abord question de la messe en tant que sacrifice de l'Église. Deux autres chapitres, non moins intéressants, ont pour objet le rôle que la messe dominicale doit jouer dans la vie et la formation de la communauté chrétienne. Pour terminer, une dizaine de pages esquissent excellemment la piété eucharistique dans son évolution actuelle depuis les décrets du pape saint Pie X. Tous ces développements reposent sur la solide information scientifique qui caractérise tous les travaux du R. P. Jungmann. Il faut souhaiter que ces pages, simples et claires, soient traduites en français et deviennent accessibles à tous ceux qui se préoccupent d'une vie liturgique authentique.

J. H.

Dom Odo CASEL, O.S.B. : *Vom wahren Menschenbild*. Pustet, Regensburg, 1953; 190 pp., in-12.

Il est incontestable que Dom Casel a renouvelé profondément l'intelligence théologique de la liturgie. Dans le renouveau liturgique, son œuvre paraît de plus en plus fondamentale. Mais on ignore généralement que Casel fut avant tout un saint moine, vivant intensément son engagement sacré. Avec la simplicité d'un enfant, il puisait aux saints mystères une spiritualité fraîche, solide et profonde. Voilà pourquoi on est heureux de ce que les moniales de Herstelle, sous la direction de Dom Burkhart Neunheuser, publient peu à peu les conférences spirituelles du maître de l'École de Laach. A Noël 1952 parut déjà tout un volume sur l'avènement du Seigneur (*Mysterium des Kommenden*, Bonifacius-Druckerei, Paderborn, 260 pages) et voici maintenant une série de conférences prononcées au cours des retraites annuelles de 1945 à 1947. Disons-le tout de suite, ce dernier petit volume va bientôt paraître dans une traduction française.

Casel est un vrai liturgiste, unissant toujours la piété personnelle à la piété objective de l'Église. Il pose franchement les exigences ascétiques qui découlent de la vie liturgique. Si sa spiritualité est centrée sur le mystère pascal, ce n'est certainement pas pour enseigner une piété facile, mais pour se rattacher simplement aux faits décisifs du christianisme. C'est précisément la résurrection du Seigneur qui introduit le drame dans la vie du baptisé. Car c'est par la configuration au Christ vainqueur que celui-ci doit redevenir image véritable du Dieu vivant. L'humanisme chrétien de Casel est celui que nous enseigne le mystère liturgique. Cependant, ce n'est pas le savant qui nous parle ici, mais le mystagogue, entièrement saisi par l'idéal de sa foi et de sa charité. A lire ces pages d'une spiritualité chrétienne authentique, on se souvient d'un chrétien très audacieux, mais bien étranger aux savantes théories caséliennes, qui écrivit : « Il n'y a pas moyen de se passer du mystère, quand on est à l'image de Dieu. On peut vivre sans pain, sans vin, sans toit, sans amour, sans bonheur; on ne peut pas vivre sans le Mystère. La nature humaine l'exige » (L. Bloy).

J. H.

Mgr CHEVROT : *Les dimanches d'été*. Instructions paroissiales. Bonne Presse, Paris, 1954; 292 pp.; 500 fr.

Poursuivant ses instructions sur la liturgie, Mgr Chevrot nous présente cette série de dimanches après la Pentecôte (du VII^e^ au XVII^e^) où l'Église multiplie les leçons pour le perfectionnement spirituel de ses enfants. Ces dimanches coïncident avec la saison des vacances (d'où le titre du livre), pendant laquelle la dispersion des fidèles rend plus difficile un enseignement suivi. Aussi aimera-t-on se pourvoir de ces entretiens pour suppléer aux sermons et pour pénétrer davantage le sens des textes du missel.

L'ouvrage commence par un entretien sur « le jour du Seigneur », qui en est un des meilleurs et qui étonnera sans doute beaucoup de chrétiens attiédis. Le dimanche, fête de la résurrection, centre de toute la vie religieuse, n'est plus « un jour comme les autres dans lequel on a inséré un acte religieux, c'est proprement le *jour seigneurial*, le jour des joies célestes et des plaisirs de la terre », le jour où se regroupe le peuple de Dieu en marche vers la Terre promise et, par conséquent, le jour de la charité, de l'oubli des offenses, de la réconciliation.

Pour chaque dimanche, trois ou quatre instructions commentent chacune un texte : collecte, épître, évangile; plus rarement: introït, secrète ou communion. Enseignement varié comme les textes eux-mêmes : caté-

chèses dogmatiques, leçons morales, conseils ascétiques s'y entrecroisent, tout en restant très proches de la prière qu'ils inspirent, nourrissent, aident à formuler. On ne peut guère résumer ces notations si vivantes qui suggèrent quelle doit être notre attitude devant la grandeur de la messe en laquelle de nouveau « notre rédemption s'accomplit » (secrète du IX[e] dimanche), quelle doit être la place de l'action de grâces dans notre prière, et quel sens a le mot « merci », dit à Dieu, mais aussi aux hommes qui sont ses instruments (évangile du XIII[e] dimanche). Dieu est Père, et il faut le prier pour les nécessités quotidiennes, pour ces fruits de la terre dont nous vivons, car « notre messe dominicale n'est pas une enclave dans notre vie, elle en fait partie, elle doit en être le centre d'où rayonnent toutes nos activités. Jésus-Christ nous cherche et nous prend dans le concret de nos existences qu'il transfigure. Il unit les labeurs et les fatigues de l'homme à l'offrande de son sacrifice » (communion du XII[e] dimanche). Cette confiance en la Providence qui bannit toute inquiétude n'est ni passivité ni paresse; le royaume de Dieu se cherche et s'établit dans l'effort du chrétien pour réaliser ici-bas la justice et la charité, le respect des lois divines (évangile du XIV[e] dimanche). Et cela sans pharisaïsme, sans mépriser « les hommes qui sont en dehors de la vérité ou qui ne vivent pas selon la loi de Dieu », en se tenant toujours « en garde contre la tendance à entretenir des vues pessimistes » sur le reste de l'humanité (évangile du X[e] dimanche). A fortiori, les chrétiens entre eux ne doivent-ils former qu'un seul corps; « l'unité de la foi n'implique pas l'uniformité de pensée sur des questions d'ordre politique, économique ou social : il faut seulement que la liberté des chrétiens en ces matières ne porte jamais atteinte à la charité qu'ils se doivent les uns aux autres », et qu'ils sachent mutuellement pratiquer l'humilité, la mansuétude, la patience, le silence (épître du XVII[e] dimanche).

Toute la vie chrétienne est ainsi évoquée, sans esquiver aucun problème, avec une profondeur de pensée, un sens des nuances, une sûreté de doctrine et un bon sens pratique qui font plus d'une fois penser aux homélies des Pères de l'Église. L'enseignement donné par la liturgie est mis ainsi à la portée de tous, à la fois replacé dans le contexte historique et exégétique et appliqué aux besoins concrets des hommes de notre temps. On aimera lire et relire des pages si substantielles.

M.-L. T.

THÉOLOGIE

Dom MARTIN : *Le thème de la parfaite alliance de grâce dans saint Jean de la Croix.* Coll. « L'eau vive ». Éd. du Cerf, Paris. 1954; 309 pp.; 480 fr.

Un spirituel comme saint Jean de la Croix demeure toujours déconcertant, car il n'a pas pour but de donner un enseignement théorique; il introduit à une vie nouvelle, il attire par son exemple, il laisse entrevoir son expérience, et toute son œuvre écrite est un appel. Pour le comprendre, il faut donc y discerner ce qui est proprement mystique (et cette expérience nous est livrée surtout, quoique non exclusivement, dans ses poèmes), le cadre théologique qui permet à l'esprit de classer ces expériences, enfin un itinéraire pratique pour parvenir à une vie de charité de plus en plus parfaite. Ces éléments se compénètrent dans les écrits de saint Jean de la Croix. Mais si on les dissocie, l'œuvre de-

vient plus intelligible. C'est ce que fait heureusement M. Henri Martin. Dans la troisième partie, il reconstruit la théologie spirituelle de Jean de la Croix, qui s'inspire de la scolastique. La quatrième partie explique l'itinéraire spirituel de l'âme : c'est une marche incessante de l'âme qui tend à un don total à Dieu dans l'amour; il y a des pièges à écarter, des dépouillements à subir; c'est une série d'étapes qu'il faut franchir pour parvenir au mariage spirituel. La cinquième partie décrit l'aboutissement au delà de la mort : « l'alliance éternisée du ciel ». Mais auparavant, pour éclairer la pensée, il fallait préciser l'idée directrice de Jean de la Croix; c'est ce que fait l'auteur, dans la première partie, en montrant que notre mystique enseigne non une gnose, mais la charité pleinement vécue. La deuxième partie précise la nature de la théologie que développe Jean de la Croix. C'est une théologie que nous appellerions « spirituelle » et l'auteur la caractérise fort bien : « Ce à quoi vise saint Jean de la Croix, c'est à distribuer un enseignement où les vues didactiques n'auront d'autre but que de guider avec sécurité son disciple vers une expérience personnelle de la grâce aussi parfaite que possible... Il ne décrit en termes d'intelligence que pour provoquer l'attrait du vouloir, non pour satisfaire les exigences de la raison » (p. 60). — Remarquons enfin que l'ouvrage de M. H. Martin ne se présente pas sous la forme d'une leçon aride ou éloignée des préoccupations contemporaines. C'est un travail qui aidera à mieux faire entendre l'invitation de Jean de la Croix, valable en tout temps, à pénétrer davantage « dans les profondeurs de Dieu ».

R.-L. Oechslin.

J. CANTINAT, C.M. : *Au cœur de notre Rédemption* : la Cène, la Passion et la Résurrection. Traduction et commentaire. Coll. « Présence du catholicisme ». Éd. P. Téqui, Paris, 1954; 191 pp.; 500 fr.

Voici un ouvrage qui sera fort apprécié, soit comme livre de méditation, soit comme instrument pratique pour préparer un exposé, un sermon sur la Cène, la Passion et la Résurrection du Christ. On y trouve, en effet, d'abord une bonne traduction des textes évangéliques combinés de façon à donner un récit suivi de ces événements; puis un commentaire concis, mais très complet, qui éclaire parfaitement le texte. L'auteur s'est inspiré des meilleurs travaux parus sur la question. On ne peut que le louer d'avoir rendu accessibles les résultats des recherches des exégètes et des commentateurs.

R.-L. Oechslin.

Louis GARDET : *Expériences mystiques en terres non chrétiennes*. Éd. Alsatia, Paris, 1953; 184 pp.; 480 fr.

Le travail de la grâce en dehors des frontières visibles de l'Église du Christ ne peut être nié. Il est éclairant de montrer, en toute loyauté et objectivité, ce qu'a été le cheminement d'hommes qui, dans des climats religieux non chrétiens, ont expérimenté un authentique absolu. Mais si cette soif d'absolu, l'expérience mystique, n'est l'apanage d'aucune race ni d'aucun peuple, elle n'est pas toujours d'ordre surnaturel, don de Dieu et participation à la vie divine. Ce peut n'être que l'expérience du mystère et de la richesse de son propre acte d'existence, des sources mêmes de son être; expérience qui, toute inaccoutumée et difficilement accessible qu'elle soit, n'excède pas les forces naturelles de l'homme. C'est pourquoi M. Louis Gardet consacre les premières pages de son livre à faire le discernement entre l'expérience du soi et l'expérience de Dieu avant de chercher ce que deviennent ces deux grandes démarches mystiques au

gré des divers climats religieux. Le témoignage de l'Inde met l'accent sur l'expérience du Soi alors que mystique musulmane et mystique juive aspireront surtout à éprouver les profondeurs de Dieu. Mais il ne s'agit là que de lignes dominantes. C'est que si, en leurs fondements, en leurs actes, en leurs termes, ces deux expériences diffèrent absolument, leurs textures psychologiques ont trop de points communs et leurs rapports de fait sont trop complexes pour qu'elles ne se trouvent incessamment mêlées. C'est ce qu'illustrent quelques exemples privilégiés pris dans la mystique musulmane et auxquels est consacrée la deuxième partie, qui occupe près de la moitié du volume.

Ce livre se présente comme un simple essai de mystique comparée. Il ne faut pas lui demander plus qu'il ne pouvait faire. A des questions aussi complexes que l'étude philosophique de l'expérience du soi ou l'exposé de tous les aspects de la mystique indoue, pour se limiter à elles, on ne saurait donner, en quelques pages, une réponse exhaustive. M. Louis Gardet s'en défend à juste titre. Il se propose de synthétiser et de mettre à la disposition d'un large public les travaux poursuivis en des domaines divers par MM. Jacques Maritain, Olivier Lacombe et le P. J. Maréchal. A cela il réussit parfaitement. En ces matières délicates, ses études de philosophie et de théologie comparée lui donnent un jugement sûr et nuancé. Et, par surcroît, il apporte une connaissance personnelle et intime de tout ce qui touche à l'Islam. Aussi le lecteur ne regrettera probablement pas la large place accordée au témoignage de quelques-uns de ces sûfis qui nous disent ce qu'ils ont expérimenté des profondeurs inaccessibles de Dieu. On retrouve chez eux, en exemples vécus, les grands courants de la recherche mystique en terres non chrétiennes avec ses obstacles, ses dangers, ses échecs, mais aussi avec ses mystérieuses et éclatantes réussites. Comment ne pas faire nôtre la prière de Hallâj : « Entre moi et toi, il y a un « c'est moi » qui me tourmente, ah, enlève par Ton « c'est Moi », mon « c'est moi » hors d'entre nous deux ». Et comment ne pas désirer pouvoir dire avec lui : « Je suis celui que j'aime et celui que j'aime est devenu moi, nous sommes deux esprits infondus en un seul corps. »

R. C.

E. TESSON, S.J. : *L'Église et la rupture du lien conjugal*. P. Lethielleux; 80 pp., 12 × 19 cm.; 200 fr.

Cette petite brochure réunit trois articles parus dans la revue *Études* en 1953. Contrairement à ce que suggère son titre, il n'y est guère traité que de la déclaration en nullité des mariages, c'est-à-dire de la reconnaissance par les juges ecclésiastiques de l'*inexistence* du lien conjugal. Le problème de la *rupture* proprement dite du lien n'est abordé qu'aux pages 62-65 : on y rappelle très brièvement les conditions requises pour qu'il y ait possibilité de dissolution du lien conjugal au titre de la non-consommation ou à celui du privilège de la foi. Quant aux motifs de *nullité* du mariage, ils sont bien exposés sous trois chefs principaux : les empêchements dirimants, la forme juridique, le consentement matrimonial. Au sujet de la forme, il aurait été bon de préciser que le principe rappelé à l'alinéa 3 de la page 26 ne vaut dans toute son ampleur qu'à partir du 1er janvier 1949, car on rencontre encore des cas régis par le texte antérieur du canon 1099, § 2. Une dernière partie est consacrée à la procédure des causes matrimoniales. Elle est clairement menée, comme les précédentes. L'auteur reconnaît loyalement la lenteur de la procédure ecclésiastique, à laquelle il faudra bien un jour porter remède. On eût aimé trouver quelques exemples concrets au sujet des honoraires prévus officiellement pour les avocats ecclé-

siastiques français, et au sujet des dépenses prévues normalement pour une affaire matrimoniale devant nos officialités. Quelques mots sur les directives de l'Église concernant l'attitude des catholiques en face du recours au divorce civil pour l'obtention d'effets juridiques civils auraient été dans la ligne de ce travail, et auraient pu aider à une unification de la pratique des différents diocèses en cette matière.

TH.-J. VERMEULEN.

Dr A. KREMPEL : *La continence périodique*. Éd. Salvator, Mulhouse, 1954 (3e édition française); 144 pp. et 6 tableaux; 450 fr.

Muni de l'imprimatur de l'Ordinariat de Bâle, se référant explicitement à l'encyclique *Casti connubii*, comportant un chapitre qui montre clairement la fausseté et donc l'immoralité de toute fraude dans les rapports conjugaux, ce livre se présente avec des garanties certaines d'orthodoxie du point de vue de la moralité. Tout au plus y trouvera-t-on peut-être quelque écho lointain des théories de Doms. Le but essentiel de l'auteur, cependant, est d'exposer la théorie médicale et la pratique concrète de la continence périodique en s'appuyant sur les travaux de Knaus, Ogino et Smulders, ainsi que sur sa propre expérience clinique. Un grand optimisme se dégage de ces pages et l'auteur croit fermement à la valeur de la formule concrète de calcul qu'il explique longuement. Il faut dire d'ailleurs qu'il fait preuve d'une grande prudence... parfois très exigeante : dans certains cas, il ne reste que cinq jours « libres » par mois, et il y a même des mois où il n'en reste aucun ! Et malgré cela on ne peut fermer ce livre sans songer à certains cas d' « échecs » que chacun connaît et qu'une lecture attentive de ces pages n'explique pas suffisamment. Sans doute faut-il se dire qu'en ce domaine, comme chaque fois qu'il s'agit de l'application d'une doctrine à des cas particuliers, les formules valent « dans la plupart des cas », mais ne peuvent pas tout prévoir. Ce n'est pas encore cette technique — et sans doute n'y en aura-t-il jamais — qui évitera un certain héroïsme aux ménages qui se trouvent devant le devoir strict de ne plus avoir d'enfants et devant celui, non moins strict, de respecter la vérité dans le témoignage charnel de leur amour mutuel.

T.-J. VERMEULEN.

KARL HORMANN : *Wahrheit und Lüge*. Eine drängende Gegenwartsfrage. Herold, Vienne, 1953; 212 pp.

Depuis le temps que théologiens et moralistes traitent du mensonge, le problème semble avoir été envisagé sous toutes ses faces. Il n'est pas jusqu'aux exemples qui ne se transmettent fidèlement d'une étude à l'autre. De nos jours, les différents auteurs semblent même s'être mis à peu près d'accord sur ce qu'il est moral ou non de se permettre. En fait les solutions pratiques se rejoignent.

Est-ce à dire qu'il est superflu de traiter du mensonge ? Aucunement, car, dans le cadre maintenant fixé, la discussion n'est pas vaine. L'évolution de la société pose, d'une part, de nouvelles questions ou renouvelle les anciennes. Le journalisme, la guerre froide, les acquisitions de la psychiatrie ou de la psychologie enfantine, les procédés de la réclame commerciale exigent l'application des principes à de nouveaux domaines. Et, d'autre part, les problèmes théoriques eux-mêmes n'ont rien perdu de leur actualité. On est à peu près d'accord sur la conduite à tenir à l'égard du questionneur indiscret, mais il s'en faut que l'accord soit unanime lorsqu'il s'agit de définir le mensonge, de dire pourquoi il est immoral ou de justifier en doctrine les solutions concrètes préconisées. Et pour la formation du jugement moral des éducateurs et par eux de l'humanité, les principes mis en œuvre ne sont pas indifférents.

L'intérêt du livre de Karl Hörmann est qu'il fait le point. Il dégage avec beaucoup de clarté et un grand bon sens, sans subtilité, mais avec solidité, les grandes lignes de la pensée catholique contemporaine dans ce qu'elle a de plus ferme sur cette question de la véracité et du mensonge.

Les lignes de force qui orientent la réflexion contemporaine peuvent se résumer ainsi :

1) Il faut bien tracer la ligne de démarcation qui sépare le licite du défendu, mais ce n'est encore qu'une tâche négative. Il est beaucoup plus important de plaider positivement la cause de la franchise et ne pas hésiter à préconiser les solutions exigeantes. Le désordre du monde actuel vient en grande partie de ce que les hommes et les peuples se méfient les uns des autres. Pour faire renaître la confiance il ne suffit pas d'éviter tout ce qui serait indiscutablement mensonger, il faut pratiquer la franchise. Pour avoir trop souffert de la duplicité, notre époque réclame de la sincérité.

2) En conséquence les solutions théologiques qui font appel à la subtilité de l'intention, de la pensée ou de l'expression, perdent de plus en plus leur crédit. Les restrictions mentales sont condamnées sans appel et le nom en est écarté là même où il ne désigne plus qu'un procédé universellement admis. On parlera encore d'équivoque, mais on ne la placera plus dans les raffinements de l'expression, on se contentera de constater que certaines situations créent elle-mêmes l'équivoque.

3) On insistera sur le fait qu'il ne saurait y avoir mensonge là où l'affirmation n'est pas formelle. Toute proposition, même affirmative, n'est pas une affirmation qui engage la personne. Le cas le plus clair est celui de l'acteur qui dit beaucoup de choses, les affirme dans la peau de son personnage, mais n'y engage nullement sa personnalité. On sait l'importance que cette distinction a prise dans la question de l'inerrance biblique, le degré d'affirmation est à évaluer en fonction par exemple du genre littéraire. Il est certain que les problèmes posés par la véracité s'éclairent beaucoup à la lumière de cette distinction importante.

4) La faveur du penseur moderne ira surtout aux arguments personnalistes dans la condamnation du mensonge. C'est ainsi que l'auteur, sans pour autant négliger le caractère antisocial du mensonge, fait grand cas de la cassure qu'il introduit dans la personnalité même, dissociant le verbe intérieur du verbe extérieur et les réflexions que lui suggèrent les rapports du Verbe et de son principe en Dieu, ouvrent assurément d'intéressantes perspectives. Le théologien moderne insistera volontiers sur les arguments proprement chrétiens ou engageant plus profondément une philosophie de la personne : ce sont également ceux qui parlent le plus à nos contemporains.

Le point étant ainsi fait et l'apport des penseurs contemporains reconnu, il nous reste à nous demander si le difficile problème du mensonge a enfin trouvé une solution de tous points satisfaisante. Non. Il est un point sur lequel la lumière n'est pas faite et il risque de remettre bien des choses en question. On dit que dans le cas de l'interrogateur indiscret et injuste, le langage perd son caractère formel pour n'être plus qu'un bavardage qui n'engage pas la personnalité. Nous reconnaissons tout à fait la justesse de la distinction entre affirmation matérielle et formelle, elle s'applique comme un gant au cas des acteurs, au cas de la plaisanterie, elle s'accorde parfaitement au cas des genres littéraires, mais beaucoup moins bien au cas vraiment difficile dont il s'agit ici. Car, au premier assaut, il est bien vrai que la situation donne à la réponse un caractère évasif. Mais supposons que l'indiscret insiste : « J'entends que vous me répondiez sérieusement; vous prétendez donc ne pas connaître cet homme? »

A partir de ce moment le caractère formel de l'affirmation ira en s'intensifiant (peut-être ira-t-on jusqu'à exiger le serment), cependant que la situation ne fera qu'accuser l'injustice de la question. En d'autres termes, le degré d'assertion est proportionnel et non inversement proportionnel au sérieux de la situation. L'auteur s'en est avisé et c'est pourquoi il subsiste dans son ouvrage, comme du reste dans la théologie contemporaine du mensonge, une équivoque qu'il s'agit de dissiper avant de pouvoir espérer donner à ces problèmes une solution vraiment et de tous points satisfaisante.

A. R.

ROMANO GUARDINI : *La Puissance.* Essai sur le règne de l'homme. Traduit de l'allemand par Jeanne ANCELET-HUSTACHE. Éd. du Seuil, Paris, 1954; 117 pp.

Ce sont des réflexions philosophiques et théologiques sur la puissance de domination (*Macht*) propre à l'homme : qu'est-elle exactement? Comment Dieu l'a confiée à l'homme dès l'origine, mais en dépendance de sa propre souveraineté; comment le Fils de Dieu l'a restaurée dans l'humilité; l'usage que l'homme en a fait et le développement qu'elle a pris à travers l'histoire; enfin dans quel esprit en user désormais : tels sont les principaux thèmes abordés ici et qui nous touchent de près. Il vaut la peine d'y réfléchir en compagnie de cet écrivain catholique si réputé.

R.-L. OECHSLIN.

HANS URS VON BALTHASAR : *Le chrétien et l'angoisse.* Trad. de l'allemand par Claire CHAMPOLLION. Coll. « Présence chrétienne ». Éd. Desclée de Brouwer, 1954; 155 pp.

Aucun penseur n'a su, comme Kierkegaard, caractériser le concept d'angoisse : vue accordée à la peur où se trouve plongé l'homme moderne. Cependant, si profonde soit-elle, sa recherche ne se situe pas encore au niveau théologique. C'est sur ce plan que s'établit l'auteur du présent livre. Une étude théologique de l'angoisse se devait d'abord de relever les textes de la Parole de Dieu, où ce sentiment se trouve exprimé. Tel est l'objet du chapitre premier. Peut-être reprochera-t-on ici à l'auteur de les avoir interprétés selon les catégories existentialistes. Mais la Parole de Dieu, tout en demeurant au-dessus du temps, doit être une lumière pour chaque génération selon sa situation propre. Ainsi, dans la perspective de ce livre, les textes de l'Ancien Testament prennent une vigueur accrue : ceux qui expriment l'angoisse propre à la condition de créature enveloppée de néant, l'angoisse des méchants punis par Dieu, ou encore celle des bons menacés d'épreuves. Triple angoisse approfondie dans le Nouveau Testament, mais surtout assumée et valorisée par le Rédempteur. — Le chapitre II tente une interprétation de ces textes. D'abord le christianisme, tout en développant jusqu'à son terme l'angoisse de l'Ancien Testament, libère l'homme de l'angoisse du péché : toute ténèbre est vaincue par le Christ. Mais l'homme ne peut participer à cette victoire qu'en assumant l'angoisse de la croix; or celle-ci est une transmutation radicale de l'angoisse par un élargissement aux dimensions infinies de l'amour de Dieu. Cependant voici surgir une nouvelle poussée d'angoisse, en raison des rechutes quotidiennes dans le péché; mais cette angoisse elle-même est ôtée au chrétien, car il n'est pas en situation statique; il est en marche incessante, avec « la foi, la charité, l'espérance sans cesse offertes » comme « un sol ferme, constamment mis sous ses pieds » (p. 89). Pourtant le chrétien n'est pas mis immédiatement dans l'angoisse : « Dieu ne donne à aucun croyant la participation (mystique ou même ordinaire) à l'angoisse de son Fils sur la Croix sans lui avoir donné auparavant toute la force de

la mission et de la joie chrétienne, et toute la lumière de la foi, de l'espérance et de la charité, donc sans lui avoir ôté l'angoisse du péché » (p. 105). Ces réflexions amènent à la dernière question, qui est celle de la nature de l'angoisse (chapitre III). On la détermine par une analyse philosophique, mais toujours à la lumière de la Révélation. Or la philosophie ancienne la considérait comme un sentiment accompagnant une réaction de fuite devant une menace; mais une menace ne concernant qu'une activité relevant à la fois de l'âme et du corps. Le bouleversement que subit notre temps a conduit la pensée moderne, — rejoignant en quelque façon l'angoisse de l'Ancien Testament — à considérer la menace qui met en question la totalité de l'esprit : un abîme béant se découvre lorsque l'esprit sonde la transcendance et la contingence. Alors se pose une nouvelle question : cette nature angoissée a-t-elle été créée telle par Dieu, ou bien l'angoisse est-elle née de la chute originelle ? La réponse est que cette angoisse était voilée à Adam du fait du privilège que Dieu lui accorda : tout en vivant de la foi, il jouissait d'une certaine capacité de pensée intuitive, sorte de science issue de la vie concrète de grâce en Dieu. Le péché a manifesté comme un vide au sein de la création, source de l'angoisse. Le Rédempteur assuma une telle angoisse par cette descente, caractérisée comme une « kénose » dans l'épître aux Philippiens. Le chrétien s'y unit en acceptant le « saut » de la foi. Quelques pages esquissent enfin le thème de « l'Église et l'angoisse », et exposent les exigences de la vie en Église dans toute sa pureté. Telles sont les lignes maîtresses de ce livre court, mais dense et extrêmement suggestif.

R.-L. OECHSLIN.

VIE RELIGIEUSE

ANDRÉ GEORGE : *L'Oratoire*. Coll. « Les grands Ordres monastiques et Instituts religieux ». Éd. Bernard Grasset, Paris, 1954; 262 pp.; 495 fr.

De beaux livres ont été publiés, dans ces dernières années, sur saint Philippe Néri et sur Bérulle; ils semblaient définitifs. Pourtant, l'ouvrage de M. A. George, dans cette nouvelle édition, ajoute quelque chose de nouveau : le charme d'un petit livre né sous l'étoile de Bremond. Ce n'est pas seulement une étude historique des deux fondateurs de l'Oratoire en Italie et en France, mais aussi une initiation à la vie actuelle de cet institut et une vue sympathique de son esprit et de sa spiritualité. L'auteur a fort intelligemment utilisé les travaux les plus récents sur saint Philippe et sur Bérulle (on regrettera cependant qu'aucune place ne soit faite à la fondation de l'Oratoire d'Angleterre avec Newman). Il aborde avec un sens historique parfait les problèmes délicats : ceux de la vie de Bérulle, la question de la rivalité avec les jésuites, celle du rôle politique du cardinal; celui de la restauration de l'Oratoire avec Gratry et Pététot. On lira surtout avec intérêt le dernier chapitre : « Périls et grandeur de l'Oratoire. » L'auteur y montre que le risque assumé par la Société était lié aux grandes tâches que l'Église attendait d'elle. « Ce corps, écrit-il, où si grande part est faite à l'individu, où la charité est seul lien, où l'amour est seul cloître, a besoin dans un éminent degré d'amour et de charité, de sainteté » (p. 243). En somme, livre digne de l'Oratoire à la gloire duquel il est écrit.

R.-L. OECHSLIN.

Dom Aloïs VAN ETTE : *Les Chanoines réguliers de Saint-Augustin.* Aperçu historique. Abbaye de Beauchêne, Cerizoy (Deux-Sèvres), 1953; 170 pp.; 350 fr.

Cet ouvrage renseigne parfaitement sur l'ordre canonial dans l'Église. Sur les origines d'abord, qui sont remarquables. Tandis que les autres Ordres ont été créés par un fondateur, ici il s'agit de la stabilisation et de l'organisation de certaines initiatives de vie commune du clergé autour de son évêque. Ce n'est qu'à partir du VIII[e] siècle qu'on trouve des synodes prescrivant la vie en communauté. Mais, comme il arrive d'ordinaire, la généralisation entraîne une altération. Le type de cette vie est celle de la Règle de Chrodegang. Désormais va se préciser la notion d'*Ordo canonicus*. Le synode de Ver (755) partage ceux qui se sont voués à la vie ecclésiastique en deux Ordres : l'Ordre régulier ou monastique et l'Ordre canonique qui demeure sous l'autorité de l'évêque (cf. p. 14). Mais, après le synode de Latran en 1059, va se détacher, au sein de l'*Ordo canonicus*, le groupe de ceux qui ont adopté la vie commune parfaite, restant fidèles à la réforme grégorienne, ceux qu'on nommera désormais les *chanoines réguliers*. Il semble que le désir fréquent dans le haut Moyen-Âge de se couvrir d'une autorité juridique ancienne, ait conduit les chanoines à s'appuyer sur celle d'Augustin. Toujours est-il que « la Règle de saint Augustin se propage de sorte qu'un Concile de Reims, en 1131, peut supposer comme une vérité universellement connue, qu'un chanoine régulier suit cette Règle avec la même exigence que celle d'un moine observant la Règle de saint Benoît » (p. 17). Après avoir ainsi débrouillé le problème des origines, l'auteur essaie de formuler ce que sont les chanoines réguliers et de préciser quel est leur esprit. La plus grande partie du livre est consacrée à suivre le développement de l'Ordre canonial. A l'origine, les monastères sont isolés. A la fin du XIV[e] siècle on assiste à une renaissance grâce à l'organisation de Congrégations, dont la plus vivante à cette époque est celle de Windesheim. On connaît les liens qui la rattachent à Ruusbroec, Groote et à la *Devotio moderna*. Un siècle après la mort de Groote, le nombre des monastères de Belgique et de Hollande est passé de 61 à 199; et, au total, plus de trois cents monastères ont été suscités ou influencés par la *Devotio moderna*. Au XVII[e], un fait marquant est le renouveau suscité par saint Pierre Fourier. Celui-ci fonda les Chanoinesses de Notre-Dame et réalisa pour les chanoines la réforme de Lunéville. Parallèlement, une réforme entreprise par le cardinal de la Rochefoucauld aboutit à la constitution de la Congrégation de France ou des Génovéfains. A part ces événements saillants, l'histoire des monastères isolés ou des autres congrégations se poursuit. L'auteur nous documente sur tous ces faits avec une parfaite clarté. Comme beaucoup d'Ordres, celui des Chanoines réguliers a subi des décadences. La Révolution française a précipité son effondrement. Toutefois les chanoines se sont regroupés dans la Congrégation du Latran au XVIII[e] siècle. Elle connaît actuellement un regain de vitalité. En dehors d'elle ne subsistent que neuf monastères qui comprennent environ cinq cents religieux. En outre, il faut avec l'auteur mentionner les Chanoinesses : quelques-uns de leurs monastères demeurent encore isolés; beaucoup d'autres se sont groupés (Congrégation du Latran, Congrégation de Notre-Dame, Chanoinesses hospitalières, Chanoinesses missionnaires). Ce livre, admirablement documenté et précis, sera désormais un ouvrage de base pour la connaissance de l'histoire de l'Ordre canonial et de sa spiritualité.

R.-L. Oechslin.

CHARLES GROLLEAU et GUY CHASTEL : *L'Ordre de Cîteaux. La Trappe.* Coll. « Les grands Ordres monastiques et Instituts religieux ». Éd. Bernard Grasset, Paris, 1954; 298 pp.; 450 fr.

Le huitième centenaire de la mort de saint Bernard, célébré l'an passé, a attiré l'attention sur l'Ordre de Cîteaux. La réédition de ce livre vient donc bien à son heure. On saura gré à l'auteur de présenter dans un petit volume tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur l'histoire de l'Ordre et son esprit. Un appendice, dû à M. Guy Chastel, donne un complément utile sur les événements qui se sont déroulés de 1936 à 1950. On regrettera cependant que ni le corps du volume, ni la bibliographie n'aient été mis au point d'après les travaux récents, notamment ceux qui ont été publiés à l'occasion de l'année bernardine.

R.-L. O.

WALTER NIGG : *Vom Geheimnis der Mönche* (Le mystère du monachisme). Artemis-Verlag, Zurich, 1953; 421 pp.; fr. s. : 25.80.

Il y a quelques années, M. le pasteur W. Nigg nous a donné déjà un beau livre sur les saints (*Grosse Heilige*). Voici un nouveau témoignage qui dépasse encore en ampleur et en valeur le précédent. C'est tout un domaine de la vie de l'Église que redécouvre un protestant, et dont il a vraiment saisi le sens. Que faut-il chercher dans le monachisme ? Non pas tant le service qu'il a rendu à la civilisation que le service de Dieu. « Le moine est purement l'homme religieux » (p. 23). Le monachisme est une source : pour l'Église catholique, les Ordres religieux constituent un réservoir inépuisable sans lequel les pays chrétiens se dessécheraient (p. 17). L'auteur met son espoir dans la vie religieuse : elle devrait apporter à notre temps, croit-il, ce dont il a besoin : « Une reviviscence des Ordres selon leur signification originelle serait un des secours les plus efficaces dans la lutte spirituelle du temps présent » (p. 25). Il importe donc de méditer la vie des initiateurs du monachisme. L'auteur nous présente quelques grandes figures de moines appartenant à diverses époques. En chacun d'eux, il s'efforce de dégager le trait essentiel et de souligner la valeur religieuse des événements marquants de sa vie. Citons, par exemple, la retraite de saint Antoine au désert, manifestant un refus de tout compromis avec le christianisme installé de Constantin; la découverte de la valeur capitale de la Règle chez saint Pakhôme; chez lui encore, la valeur éminente de l'obéissance, conçue dans l'esprit d'une soumission parfaite au Christ. Il faudrait encore, avec l'auteur, faire voir l'une des tâches remarquables de saint Basile : intégrer le monachisme dans l'Église en le libérant de son hostilité à l'égard de la culture (p. 102); ou encore cette sorte de fuite devant Dieu d'Augustin, qui finit par se rendre où Dieu le veut; ou encore ce sage équilibre de la Règle de saint Benoît; la recherche de l'absolu chez saint Bruno; en saint Bernard la découverte de la subjectivité, qui en fait un précurseur des spirituels modernes. Pour les siècles postérieurs, l'auteur élargit la notion de monachisme afin d'y inclure François, Dominique, Thérèse et Ignace. De fait, il s'agit bien d'une continuation de l'effort des premiers Pères, mais adaptée aux exigences nouvelles. François, par exemple, n'est pas le poverello douceâtre qu'on dépeint parfois, mais celui qui veut revivre la vie évangélique en acceptant la folie de la croix. Dominique n'est pas l'inventeur de l'Inquisition, mais celui qui a redécouvert la valeur apostolique du dialogue personnel avec les hérétiques et saisi clairement le besoin pour l'Église d'un ordre de clercs. Quant à saint Ignace, il a compris la nécessité

d'une élite religieuse au sein de l'Église (p. 396).

En lisant ce livre, le catholique se trouvera quelquefois en désaccord avec l'auteur (par exemple lorsque celui-ci dit que, sur certains points particuliers, Gottschalk, Calvin et Jansénius ont été plus proches d'Augustin que l'enseignement officiel de l'Église, qui n'a pas accepté tout l'augustinisme (p. 147); ou encore à propos de son jugement sur la fidélité des Jésuites à leur fondateur saint Ignace (pp. 391-392). Néanmoins, ces rares passages n'empêchent pas cet ouvrage de témoigner d'une recherche de la vérité, conditionnée par une grande sympathie à l'égard des créateurs religieux du monachisme, et d'offrir souvent des vues très suggestives. On ne peut que se réjouir de la publication d'un tel livre.

R.-L. Oechslin.

Charles K. MURPHY : *Humble of heart. Origins of the Spirituality of the Society of St Vincent de Paul.* In Commemoration of Frederic Ozanam (1853-1953). The Mercier Press, Cork, 1953; 55 pp., 3 s. 6 d.

Un tout petit livre, mais qui sera précieux pour ceux qu'intéresse l'histoire des origines de la Société de Saint-Vincent de Paul, précieux surtout pour les associés qui y puiseront l'esprit qui doit les animer.

L'auteur y montre comment l'enthousiasme d'Ozanam se conjugue avec l'expérience patiente et silencieuse du P. Emmanuel-Joseph Bailly pour réaliser le but entrevu : non pas directement venir en aide aux pauvres, mais préserver la foi des jeunes catholiques, membres des Conférences, et leur faire propager cette foi par la pratique de la charité. « Se sanctifier soi-même en voyant Jésus-Christ souffrant dans la personne du pauvre », disait le P. Bailly, « les pauvres sont nos seigneurs et maîtres ». Aussi la vertu première du Confrère de Saint-Vincent de Paul sera-t-elle une profonde humilité; mis au service patient de ceux qui souffrent il ne s'appuiera que sur Dieu pour réussir dans sa tâche.

Ce livre met en relief la physionomie trop oubliée du P. Bailly et permettra au public de langue anglaise de rectifier certaines erreurs courantes sur les origines de la Société.

M.-L. T.

Simonne JACQUEMARD : *La leçon des ténèbres,* roman. Éd. du Seuil, Paris, 1954; 235 pp.

Ce roman a la prétention de nous faire vivre le « drame d'une moniale » au sein d'un monastère de dominicaines contemplatives. Hélas, si beaucoup de détails sont exacts, tout est faux de l'essentiel. Ceux qui savent ce qu'est une vie contemplative ne la retrouvent en *aucune* des religieuses de la communauté. Pour n'en prendre qu'un exemple, la postulante entre en religion par révolte (p. 37), ne rêve que de « représailles et de vengeance » (p. 49) contre ses parents qu'elle « maudit » (p. 38), souhaite « entrer en relation avec le mal à l'état pur » (p. 235). Et que dire de la moniale, centre du « drame », qui finit par assassiner la tourière et se suicide ensuite ? On nous assure, à la fin, mais sans nous l'expliquer — et pour cause — que cette double mort « convertit » la postulante.

Le roman étant par surcroît mal écrit, obscur, suant l'ennui et sans aucune vérité psychologique, on se demande comment un éditeur s'est trouvé pour mettre dans le public ces pitoyables élucubrations qui ne nous décrivent pas la vie d'un monastère, mais d'un hôpital psychiatrique.

A. Plé.

BRUNO DE JÉSUS-MARIE : *Le sang du Carmel.* Plon, Paris, 1954; 560 pp., 21 hors-texte.

La dernière à l'échafaud de Gertrude Von Le Fort, et *Le Dialogue des Carmélites* de Bernanos, inspiré d'ailleurs du livre plus ancien de Gertrude Von Le Fort, sont des fictions poétiques et dramatiques imaginées à partir d'un fait historique : le martyre des seize carmélites de Compiègne sur la place du Trône à Paris, en 1794. Mais la réalité garde ses droits qu'il fallait sauver. C'est ce que vient de faire le P. Bruno de Jésus-Marie en produisant toutes les pièces et les témoignages de la vie du Carmel de Compiègne, du procès des Carmélites, de leur foi et de leur martyre. La réalité, simplement parce qu'elle est la réalité, est ici plus belle que toute fiction. Et l'on n'apprend pas sans émotion que deux ans avant leur condamnation et leur mort, la prieure avait fait faire à ses religieuses le vœu de donner leur vie pour le retour de la France à Dieu.

La narration est, à notre avis, un peu longue, encombrée parfois de détails qui ne se rattachent pas directement au sujet, coupée de notes, de lettres, de témoignages, certes indispensables, mais dont l'identité est mal signalée et dont la mise en ordre surtout n'apparaît pas toujours avec évidence. Critiques toutes matérielles d'ailleurs et même techniques, qui signalent que pour un si beau sujet, on aimerait maintenant avoir un récit sobre, dépouillé, simple et net comme ces âmes de feu pour qui le martyre, tant désiré, fut chose si bonne et si joyeuse.

A.-M. H.

M. N. : *In Memoriam, l'abbé Félix Klein* (1862-1953). Éd. Bloud et Gay, Paris, 1954; 31 pp.

Une courte plaquette qui évoque une grande figure. On a peut-être trop oublié ce prêtre à l'esprit ouvert, qui fut mêlé activement à tous les événements de la pensée religieuse pendant plus d'un demi-siècle, et qui sut maintenir la ligne de son activité de prêtre et d'écrivain, malgré les épreuves dont sa vie fut traversée. En fermant ce livret, on se prend à regretter de n'en pas savoir davantage sur cette admirable vie.

R.-L. O.

LES LIVRES REÇUS

ALZIN (Josse) : *Ce petit moine dangereux. Le P. Titus Brandsma, recteur d'Université et martyr à Dachau.* Bonne Presse, Paris, 1954; 160 pp.; 300 fr.

ANCELET-HUSTACHE (Jeanne) : *Jusqu'au jour éternel.* Éd. du Seuil, Paris, 1954; 204 pp.

BLOUET (Chan. Léon) : *Le Chrismale de Mortain.* Éd. Notre-Dame, Coutances, 1954; 64 pp., 7 hors-texte, 16 gravures dans le texte, 1 carte. Tirage limité : 1000 exemplaires numérotés.

BON (Dr Henri) : *La Création, vérité scientifique au XXe siècle.* Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1954; 200 pp.

BOURÇOIS-MACÉ (Andrée) : *Sainte Catherine de Sienne.* Coll. « Nos amis les saints ». E.I.S.E., Lyon, 1954; 80 pp.; 280 fr. broché, 400 fr. cartonné.

CASEL (Odo) : *La véritable image de l'homme.* Beyaert, Bruges-Casterman, Paris; 216 pp.; 495 fr.

CAYRÉ (F., A.A.) : *La contemplation augustinienne, principes de spiritualité et de théologie.* « Bibliothèque augustinienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 290 pp.

CHÉRY (H.-Ch., O.P.) : *L'offensive des sectes.* Préface de Mgr MARTIN. Coll. « Rencontres », 44. Éd. du Cerf, Paris, 1954; 504 pp.; 795 fr.

CHEVALIER (Jacques) : *Bergson et le P. Pouget.* Préface de François MAURIAC. Plon, Paris, 1954; 80 pp.; 300 fr.

COLINON (Maurice) : *L'Église en face de la franc-maçonnerie.* Bibliothèque « Ecclesia ». Librairie Arthème Fayard, Paris, 1954; 190 pp.; 350 fr.

Compte rendu des journées nationales d'études, Paris, 9, 10 et 11 juillet 1954. Marie dans notre mission. Secrétariat national des Frères Enseignants, 78, rue de Sèvres. Paris-7e; 100 pp.

Courtes prières pour le chrétien dans le siècle, par les Moines de La Pierre-qui-Vire. Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 1 vol. rel., 390 pp.

CROEGAERT (Chan. Aug.) : *Commentaire liturgique du catéchisme* de Belgique, Canada, France, Suisse, t. II. Dessain, Malines, 1954; 950 pp.; 1260 fr. français.

DANIEL (Yvan) et LE MOUËL (Gilbert) : *Le ciel, c'est les autres.* Éd. ouvrières, Paris, 1954; 300 pp.; 495 fr.

DANNA (L. M.) : *Tenue lirico sangue.* Edizione « Le contemporanee », Roma, 1954; 44 pp.; 150 L.

DUMÉRY (Henry) : *Blondel et la religion.* Essai critique sur la « Lettre » de 1896. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ». Presses Universitaires de France, Paris, 1954; 116 pp.; 480 fr.

EGENTER (Richard) : *Frauen jugend. Natur u. Gnade.* Abtei-Verlag, Ettal; 263 pp.

FERNAU (F. W.) : *Le réveil du monde musulman.* Éd. du Seuil, 1954; 230 pp.; 600 fr.

FOING (Charles) : *Sources de vie.* Éd. Chassaing, Nevers, 1954; 100 pp.

FUMET (Stanislas) : *Mikaël. Qui est comme Dieu?* Éd. du Cerf, Paris, 1954; 248 pp.; 600 fr.

GRIFFITHS (Bede, O.S.B.) : *The Golden String.* Harvill, London, 1954; 170 pp.; 12/6.

HENRY-COÜANNIER : *Saint François de Sales et ses amitiés.* Nouv. éd. Casterman, Paris-Tournai, 1954; 800 fr.

Hérésies du siècle. Préface de Don Giovanni ROSSI. Trad. de l'italien par H. DE GANAY. Mame, Paris, 1954; 324 pp.; 750 fr.

HOF (Hans) : *Scintilla animae.* Eine studie zu einem Grundbegriff in Meister Eckharts Philosophie. Peter Ranstein Verlag, Bonn. C. W. K. Gleerup Bokförkag, Lund; 260 pp.; Kr. 20 : —.

HOLZNER (Joseph) : *Autour de saint Paul.* Trad. de l'allemand par P. E. KELLER, C.S. Spir. Alsatia, Paris, 1954; 284 pp.; 750 fr.

JACQUEMARD (Simone) : *La leçon des ténèbres.* Éd. du Seuil, Paris, 1954; 238 pp.

LESPÈS (Henri) : *L'usine sans âme.* La Colombe, Paris, 1954; 270 pp.; 570 fr.

LÉVY (Jacques) : *Journal et correspondance.* Éd. des Cahiers de l'Alpe, Grenoble, 1954; 300 pp.

LOCHET (Louis) : *Fils de l'Église.* Coll. « Problèmes modernes d'apostolat ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 260 pp.; 495 fr.

LORIGIOLA (P., S.J.) : *L'homme selon le Christ.* Coll. « Fils de Lumière », classe de première. De Gigord, Paris, 1954; 310 pp.

LOTTIN (Dom Odon) : *Morale fondamentale.* « Bibliothèque de Théologie ». Desclée et Cie, Paris-Tournai-Rome-New-York, 1954; 540 pp.

Maroc, cinq ans de réalisation du programme d'équipement, 1949-1953. Direction du Commerce et de la Marine marchande, bureau du Plan. 100 pp., plans et cartes.

MICHEL (A.) : *Enfants morts sans baptême*. Coll. « Présence du catholicisme ». Téqui, Paris, 1954; 120 pp.; 400 fr.

MICHONNEAU (Abbé) : *Le Curé*. Bibliothèque « Ecclesia ». Librairie Arthème Fayard, Paris, 1954; 190 pp.; 350 fr.

Moines. Cahiers de La Pierre-qui-Vire. Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 224 pp.

Mort et l'au-delà (La). Cahiers de La Pierre-qui-Vire. Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 190 pp.

PARROT (André) : *Le temple de Jérusalem*. « Cahiers d'Archéologie Biblique », 5. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1954; 90 pp.

PERI (Giulio) : *E'nell 'ombra sovrana il canto*. Edizioni « Le contemporanee ». Roma, 1954; 42 pp.; L. 150.

PRÉVOST (Jean-Laurent) . *Satan et le romancier*. Téqui, Paris, 1954; 130 pp.; 360 fr.

Prière (La). Cahiers de La Pierre-qui-Vire. Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 240 pp.

RATZINGER (Dr Joseph) : *Volk und Haus Gottes in Augustine Lehre von der Kirche*. Karl Zink Verlag, München, 1954; 330 pp.

Regards sur l'Orthodoxie, 1054-1954. En collaboration. « Cahiers de la Nouvelle Revue Théologique ». Casterman, Paris-Tournai, 1954; 140 pp.

RIOS (R.) : *Menschen, die Gott gefunden*. Benedikter von Heute. Rupertswerk, Salzburg; 336 pp.

ROBIN (Joseph, F.M.I.) : *Par Marie à Jésus*, spiritualité du Vénérable P. Baudouin. Imprimerie Sainte-Marie, Chavagnes-en-Paillers (Vendée); 60 pp.; 100 fr.

ROMANO (Palmiere) : *Le dolci litanie*. II[a] Edizione. Edizioni « Le contemporanee », Roma, 1954; 60 pp.; L. 180.

SCHLUETER-HERMES-FRANK : *Weltlose Religion-Gottlose Welt*. Gespräche über Fr. von Hügel, Werkbund-Verlag, 1954; 39 pp.

Sobre la perfeccion cristiana, centro de estudios de espiridualidad salamanca, Juan Flors Editor, 1954, Barcelone-Madrid, Valence-Lisbonne; 464 pp.

VAN IMSCHOOT (P.) : *Théologie de l'Ancien Testament*, t. I : *Dieu*. Coll. « Bibliothèque de Théologie », Desclée et C[ie], Paris-Tournai-Rome-New-York, 1954; 270 pp.

WEYERGANS (Franz) : *La route et la maison*. Casterman, Paris, 1954; 180 pp.; 600 fr.

WU (John) : *Par-delà l'est et l'ouest*. Coll. « Église vivante ». Casterman, Paris, 1954; 272 pp.; 600 fr.

Yoga, science de l'homme intégral. Ouvrage en collaboration. Éd. des Cahiers du Sud, Paris, 1954; 366 pp.; 1100 fr.

YVIGNAC (Amédée D') : *France, nation chrétienne*. Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1954; 250 pp.

ZOLLI (Eugenio) : *Da Eva a Maria*. Editrice Studium Christi, Roma, 1954; 154 pp.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XCI

JUILLET-DÉCEMBRE 1954

APOSTOLUS : « Trop surnaturel ? » 85
— Celui qui n'aime pas 271
— Voyages de toujours 392
— La crédulité contre la foi 487
H. BARRÉ : Marie et l'Église dans la pensée médiévale 124
H. BARS : Le Christ dans la liturgie 227
H.-D. BÉCHAUX : Un départ pour le ciel 280
H. BERNARD-MAÎTRE : Saint François Xavier 475
J. BONDUELLE : Consolation chrétienne 13
— La « dévotion » ? 274
A.-M. COCAGNAC : La quête du Graal 415
— Ils ont trouvé l'enfant 435
Y. CONGAR : David et Salomon, types du Christ en ses deux avènements. 323
PH. DAGONET : Lourdes aux yeux de la foi 500
J. DÉCARREAUX : Sainte Russie 37
P. DONCOEUR : Saint Ignace de Loyola 61
ÉLIE DE LA VIERGE MARIE : Le P. Jérôme de la Mère de Dieu, O.C.D. 497
A. GELIN : La vocation de Marie d'après le Nouveau Testament..... 115
Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto 341
H.-C. GRAEF : Maria Erzberger 193
Saint GRÉGOIRE DE NYSSE : Homélie pour le jour de la naissance du Sauveur 461
JACQUES DE SAROUG : Homélie sur le voile de Moïse 142
E.-M. LAJEUNIE : Anne de Guigné 77
R. LAURENTIN : Nouveaux Livres de l'année mariale 398
Dom G. LEFEBVRE : La prière 240
H. LUBIENSKA DE LENVAL : Les dialogues de sainte Catherine de Gênes. 263
— Le pain des psaumes 410
L. MANOT : Misère et pauvreté 376
R.-L. OECHSLIN : Le monde du silence 405
A. PLÉ : A propos de la formation doctrinale des religieuses 490
L.-E. RABUSSIER : Oraison d'union (II) 251
O. RANHEIMSAETER : Dieu naît sous un toit 468
A. RÉTIF : Marie de l'Incarnation et la Mission 175

A.-M. Roguet : L'adoration eucharistique dans la piété sacerdotale.... 5
J. Saint-Sauveur : Pèlerinage à l'Asekrem 24
— Du désert à l'obéissance 394
S. J. d'A. : Bulletin biblique 502
Tertius : Les Dominicaines garde-malades de Bourg 203
B. H. Vandenbergue : Saint Jean Chrysostome docteur de la charité.. 157

LES LIVRES

W. F. Albright : From the Stone Age to Christianity 504
J. André : Prince du Nord 220
L. André-Delastre : Maman Marguerite 218
R. d'Appricu : Un héros du confessionnal 305
R. Aubert : Le pontificat de Pie IX 100
— Problèmes de l'unité chrétienne 100
Aurelius Augustinus : Der Freie Wille 301
— Die Lüge und Gegen die Lüge 301
Avack (Mgr G. d') : La Carità e Maria 401
Balthasar (H. von Urs) : Le chrétien et l'angoisse 531
A.-G. Barrois : Manuel d'archéologie biblique 503
D. Barsotti : Vie mystique et mystère liturgique 415
M. Baudisco : Histoire du dogme de l'Immaculée Conception..... 401
G. Bernoville : Dans le sillage de Monsieur Vincent 306
La Bible apocryphe en marge de l'Ancien Testament 208
Bible de Lille (La) 512
Bible de Maredsous (La) 512
G. Boersch : Le baptême 108
M.-E. Boismard : Le Prologue de saint Jean 206
H. Bouëssé : Le Sauveur du Monde 211
V.-M. Breton : La Communion des Saints 425
Bréviaire simplifié 108
Bruno de Jésus-Marie : Le Sang du Carmel 586
G. Buysschaert : Israël et le judaïsme dans l'ancien Orient..... 506
L.-Y. Camus : Frédéric Ozanam 308
J. Cantinat : Au cœur de notre Rédemption 527
A.-M. Carré : Espérance et désespoir 413
M. Carrouges : Charles de Foucauld, explorateur mystique..... 394
Dom Casel : Vom wahren Menschenbild 525
E.-M. Catherinet : Initiation à l'exercice de la présence de Dieu..... 307
Catholicisme 313
F. Charmot : En retraite avec le Sacré-Cœur 510
Mgr Chevrot : Les dimanches d'été 525
Clément d'Alexandrie : Les Stromates 301
G.-E. Closen : Clefs pour la Sainte Écriture 417
R. Cluny : Sous la Règle de Dieu 103
P. Columb : Place et rôle de la Sainte Vierge dans notre vie..... 400
P. Coulet : Jésus, le Christ, dans nos vies humaines 424
A.-M. Couvreur : Le rayonnement social de notre foi 512
Chan. Crampon : Nouvelle Bible 511

Chan. Croegaert : Commentaire liturgique du Catéchisme 317
A. M. Crofts : The fullness of Sacrifice 299
P. Croydis : La Dame de Lumière 401
Y. Daniel : Aspects de la pratique religieuse à Paris 103
Daniel 418
Daniel-Rops : Histoire Sainte 298
De l'espoir humain à l'espérance chrétienne 311
G. Delaruk : Filets d'eau vive 311
P. Demann et R. Bloch : La catéchèse chrétienne et le peuple de la Bible 508
J. Dheilly : Le Peuple de l'Ancienne Alliance 506
Directoire des Prêtres chargés de religieuses 102
A. Doolan : Sanctifying Grace 445
C.-J. Dumont : Les Voies de l'Unité chrétienne 101
Église et Apostolat 314
A. Ehrhardt : The Apostolic Succession 421
A. Eichinger et J. Dheilly : Lectures bibliques 508
Éléments de doctrine spirituelle : l'Église 315
Épîtres de saint Paul aux Thessaloniciens 521
Évangile 297
N. Faivre : Le Golgotha de la Vierge 399
M. Fargues : Histoire Sainte d'après les textes bibliques 537
J. de Fligonde : Pour une vie communautaire du clergé paroissial.... 210
H. Fleischmann : Das Brautlied der Kirche 524
Dom Fleicoteaux : Le Rayonnement de la Pentecôte 422
R. Foreville et J. Roussel de Pina : Du premier Concile du Latran à l'avènement d'Innocent III 103
M. Fraigneux : Pie XII et le monde actuel 313
François d'Assise : Sur les traces du Poverello 210
J. Gaith : La conception de la liberté chez Grégoire de Nysse..... 302
J.-M. Gallay : Voici la Mère 399
G. Gallois : La vie du petit saint Placide 220
L. Gardet : Expériences mystiques en terres non chrétiennes..... 547
A. Gelin : Les Pauvres de Yahvé 97
A. George : L'Oratoire 532
Grégoire de Narek : L'ancienne poésie arménienne 299
St Gregory of Nyssa : The Lord's Prayer 420
L.-M. Grignion de Montfort : Le traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge 494
Ch. Grolleau et G. Chastel : L'Ordre de Cîteaux 534
F.-X. Gsell : L'évêque aux cent cinquante épouses 110
R. Guardini : La Puissance 531
Guette et les chrétiens (La) 222
P.-L. Guigues : Le livre des dialogues de sainte Catherine de Sienne.. 304
Handbuch der katholischen Sittenlehre 426
C. Hanson : Origen's Doctrine of Tradition 421
Cl. Hauret : Origines, Genèse I-III 511
Dr O. Heggelbacher : Die Christlich Taufe als Rechtsakt nach dem Zeugnis der frühen Christenheit 423
Heure sainte 216
In Memoriam, l'abbé Félix Klein 530
Histoire des Religions 315
K. Hormann : Wahrheit und Lüge 529
Humbert : Études sur le récit du Paradis et de la chute dans la Genèse. 510

G. Hunermann : Le mitron de Vienne 306
Intériorité et vie spirituelle 308
St Irenaeus : Proof of the Apostolic Preaching 98
S. Jacquemard : La leçon des ténèbres 535
Dom Jammes : La Messe, sacrifice du Christ total 104
E. Joly : Aux sources bibliques 97
Mgr Journet : Petit catéchisme sur les origines du monde 511
Dom Juglar : Le sacrifice de louange 216
H. de Julliot : Routes mariales 400
J.-A. Jungmann : Vom Sinn der Messe als Opfer der Gemeinschaft..... 524
P. Ketter : Christus und die Frauen 218
Neil Kevin : Out of Nazareth 298
Mgr R. Knox : Richesses de l'Ancien Testament 298
J. Kollwitz : Das Christusbild des dritten Jahrunderts 301
I. Kologrivof : Le Sacrement de l'Unité et de la vie 216
Dr. A. Kremel : La continence périodique 529
H. Kuhaupt : Die Feier der Eucharistie 423
J. Laloux : La nuit de Pâques 104
R. Légaré : Un apôtre des deux mondes, le P. Jansoone 308
J. Leipolt : Der Soziale Gedanke in der Altchrislichen Kirche..... 430
P. Loumeau : La vie spirituelle à l'école de saint L.-M. Grignion de Montfort 307
Livres des Chroniques 418
Madone et l'Eucharistie (La) 402
M. Marduel : Face à la solitude 312
V. Marmoiton : Apôtre et martyr, le P. Pro 308
Dom Martin : Le thème de la parfaite alliance de grâce 526
Martyrologe romain 305
A. Masseron : Dante et saint Bernard 303
— Les Fioretti de saint François 304
C.-M. Massot : Pourquoi aimer la Vierge 400
Médiation mariale (La) 399
Mélanges Emmanuel d'Alzon 217
Th. Merton : Le pain dans le désert 410
A. Meynier : Louanges à la Trinité 299
Missale Romanum 523
Missel quotidien des fidèles 107
Missel romain quotidien d'Hautecombe 107
Mission de la femme (La) 218
Moines 203
Moïse et la Pâque d'aujourd'hui 97
Monde moderne et sens de Dieu 221
M. T. Monro : Thinking about Genesis 96
F. Montilla : Influencia de la educacion en la vida Sobrenatural..... 316
A. Moreau : Saint Jean Bosco 217
Th. Muncker : Die psychologischen Grundlagen der katholischen Sittenlehre 427
Ch. K. Murphy : Humble of heart 535
E. Neubert : L'abbé René Mougel, marianiste 401
W. Nigg : Vom Geheimnis der Mönche 534
M. Noth : L'histoire d'Israël 505
Officium divinum parvum 108
Ordinaire de la messe (L') 105
Origène : Homélies sur le Cantique des cantiques 98

A. Parrot : Découverte des mondes ensevelis 502
— Déluge et arche de Noé 502
O. Perler : Die Mosaiken der Juliergruft 301
R. Pernoud : Vie et mort de Jeanne d'Arc 219
M. Perroy : Sainte Chantal 217
F. Petiteville : Le P. Havret, apôtre des allongés 305
G. Philips : Le rôle du laïcat dans l'Église 314
M. Picard : Le monde du silence 405
J. Pichard : L'Art sacré moderne 300
Pierre et Jean-Marie : La grande Espérance 509
J. Pinsk : L'espérance de la gloire 222
Preaching a Symposium 109
G. L. Prestige : The gift of Bishopric 104
T. Price : Christianity and Race Relation 110
Propre de Lyon 107
P. Ranwez : Présence de Marie 403
E. Rideau : Paganisme ou christianisme 221
M. Riquet : L'Église et la Vierge 398
— La Vierge et nous 398
Rituale Romanum 524
Rituel latin-français 108
J. Robert : Petit manuel de méditations sur la sainteté du brin d'herbe. 425
E. Roche : Évangile de Notre-Dame et attitudes chrétiennes 399
A. Rock : Unless they be sent 109
H. Rondet : Un seul Corps, un seul Esprit 215
La Sainte Bible 513
R. Sauvagnac : La pédagogie spirituelle du P. Timon-David..... 316
W. Schamoni : Familienväter als geweihte Diakone 315
H. Schnieber : Mein Weg zur Kirche 310
— Fünf Jahre Priestertum 310
W. Schollgen : Die soziologischen Grundlagen des katholischen Sittenlehre 429
R. V. Sellers : The Council of Chalcedon 422
Mgr Fulton Sheen : Les blessures de Marie 401
P. Simon : Aurelius Augustinus, Sein geistiges Profil 301
R. Sineux : Initiation à la théologie de saint Thomas 214
E. Stauffer : Christus und die Caesaren 99
Th. Steinbuche : Die philosophische Grundlegung der katholischen Sittenlehre 426
J. Steinmann : Les plus anciennes traditions du Pentateuque..... 522
B. Stolz : La vie des miens 310
E. Tesson : L'Église et la rupture du lien conjugal 528
Mgr Theas : L'Évêque dans l'Église 102
Saint Thomas d'Aquin : Contra Gentiles 215
Max Thurian : La Confession 212
F. Tillmann : Die Idee der Nachfolge Christi 428
— Die Verwicklichung der Nachfolge Christ 428
L. Tinsley : The French Expressions for Spirituality and Devotion.... 424
Leo Trese : La journée d'un curé 110
W. Trillhaas : Das Apostolische Glaubensbekenntnis 421
Un dans le Christ 100
Van Ette (Dom Aloïs) : Les chanoines réguliers de Saint-Augustin.... 533
Dom van Houtryve : Ami de Dieu et des hommes 306
L. Verheylezoon : La dévotion au Sacré-Cœur 414

G. VERMES : Les manuscrits du désert de Juda 504
Vie intérieure d'un Jésuite (La) 304
A. VIKOPAL : Jesus Christus 418
Vier Vorträge über : Bernhard von Clairvaux 303
M. VILLAIN et J. DE BACIOCCHI : La vocation de l'Église 101
Mgr VILLEPELET : La Veillée pascale 423
— Les plus beaux textes sur saint Jean 97
J. VINCENT : Thérèse la petite 305
L. VISCHER : Basilius der Grosse 302
R. VOILLAUME : Demeures de Dieu 399
A. WALKENBACH : Der unendliche Gott und das « Nichts und Sünde » 311
G. WALSCHAP : Sœur Virgilia 109
Dom WEISGERBER : Votre Rosaire, comment le prier 401
F. M. WILLAM : Marie, Mère de Jésus 404
F. ZUCCHELLI : Jésus-Christ 220
M. ZUNDEL : La Pierre vivante 214

LES REVUES

Évangéliser (92). — Geist und Leben (518). — Masses ouvrières (90). — Présence (515). — Revue métapsychique (413). — Zodiaque (403).

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 4e trimestre 1954. — Impr., n° 1.048.

LA VIE SPIRITUELLE

★

A.-M. ROGUET . L'adoration eucharistique dans la piété sacerdotale.

J. BONDUELLE. . Consolation chrétienne.

J. SAINSAULIEU . Pèlerinage à l'Asekrem.

J. DECARREAUX. . . . . Sainte Russie.

P. DONCOEUR. . Saint Ignace de Loyola.

Chroniques.

EDITIONS DU CERF

JUILLET 1954

LA VIE SPIRITUELLE

paraît le 1er de chaque mois

COMITÉ DE DIRECTION :
A. PLÉ, A.-M. HENRY A.-M. COCAGNAC, O. P.

★

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre

	La Vie Spirituelle seule	Avec Supplément trimestriel	Supplément seul
Un an	1100 fr.	1750 fr.	700 fr.
Six mois	600 fr.		
Étranger	1300 fr.	2000 fr.	800 fr.
Belgique, 40, av. de la Renaissance, Bruxelles	200 F.B.	300 F.B.	120 F.B.
Suisse	16,25 F.S.	26 F.S.	10 F.S.

LE NUMÉRO (FRANCE ET ÉTRANGER) : 135 FR. PLUS LE PORT

CHÈQUE POSTAL :
ÉDITIONS DU CERF, PARIS 1436-36

VOUS DONT L'ABONNEMENT EST TERMINÉ
(VÉRIFIEZ LA BANDE D'ENVOI),
POUR VOUS ÉVITER LA FORMULE CONTRE-REMBOURSEMENT
VEUILLEZ VOUS RÉABONNER IMMÉDIATEMENT.
MERCI.

N. B. Un don fait à la revue en faveur des religieuses contemplatives nous permet d'offrir à ces communautés l'abonnement à LA VIE SPIRITUELLE au prix de 500 fr.

★

Adresser la correspondance à :
ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e INV. 30-53
PUBLICITÉ LECOMTE, 24, BOULEV. POISSONNIÈRE, PARIS-IX
TÉL. : TAItbout 61-17, 52-39.

36e ANNÉE N° 397. T. XCI JUILLET 1954